

Rage blanche

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

34

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Rage blanche



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON PLON

Rage blanche L'IMPLACABLE

RAGE BLANCHE

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVEILLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE

RICHARD SAPIR

WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

RAGE BLANCHE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :

Chained Reaction

Illustration de la couverture : Loris

© 1978 by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie PLON/GECEP 1983

pour la traduction française

ISBN : 2-259-01056-3

Édition originale :

ISBN : 0-523-41249-5

PINNACLE BOOKS. INC NEW YORK

New York N.Y. 10016

NOS EXCUSES AUX LECTEURS

De temps en temps, une adresse de boîte postale a figuré en tête de ces livres. Beaucoup de personnes, appréciant la gloire et la sagesse de la Maison de Sinanju, ont écrit à cette adresse dans l'espoir d'être éclairées. Beaucoup de ces lettres sont restées sans réponse parce que Sapir et Murphy étaient chargés de répondre en mon nom. Ces lettres resteront sans réponse à cause de la paresse de Sapir et Murphy, que ma grandeur a enrichis. Moi, Maître de la Maison de Sinanju, je me confonds en excuses pour ce déplorable personnel blanc.

De son auguste main, en ce 177^e jour de l'Année du Vent Redoutable, 4875,

(signé) Chiun

Je répondais aux lettres quand Sapir a déclaré qu'il n'aimait pas ma façon de faire et qu'il prendrait la relève. Depuis lors, vos lettres sont restées sans réponse.

W.B. Murphy

Murphy me connaît depuis près de vingt ans. Tous ceux qui me connaissaient depuis si longtemps devaient savoir que je ne répondrais pas aux lettres. Mais ça, c'est tout Murphy, une victime de l'espoir surmontant les preuves les plus écrasantes. Je lui ai simplement dit qu'il sabotait le travail et que je saurais faire mieux. Quoi qu'il en soit, la plupart des lettres étaient pour Chiun. J'embauche un nouveau secrétaire. Si je peux retrouver les lettres, j'y répondrai peut-être. Mais comme ce n'est qu'une obligation morale et spirituelle, n'espérez pas trop. Je crois que j'ai oublié de continuer les paiements pour la boîte postale. Cependant, j'ai quand même payé fidèlement pendant de nombreuses années mais aucun de vous n'a pensé à m'écrire pour me dire « bravo, bon travail ».

R. Sapir

CHAPITRE PREMIER

Walker Teasdale III savait qu'il allait mourir, savait qu'il lui restait moins d'une semaine à vivre et qu'il ne servait à rien de faire des projets, pas même pour son prochain repas.

Il sombra dans une humeur noire, le regard perdu dans le vague, que personne de l'unité Bravo ne pouvait dissiper.

— Walker, mon vieux, tu sais ce que tu fais ? Tu vas donner une mauvaise note à toute cette unité. Voilà ce que tu vas faire, mon vieux, menaça une autre recrue, qui était son voisin de chambrée.

Walker avait dix-neuf ans, des cheveux blonds, une charpente osseuse et une figure attendant d'être ridée par les ans. Ses yeux bleus très clairs, vides comme les lacs des Caraïbes, ne voyaient rien. Il reposa son menton sur son M16 et répondit à l'intrus du fond de sa vision de catastrophe.

— Je me fiche de ce qui peut arriver à cette unité. Je me fiche de ce qui arrivera à tout le monde. Je me fiche de tout. Je vais mourir et c'est tout.

— Comment tu sais que tu vas mourir, vieux ? demanda l'autre recrue qui avait l'air de toujours en savoir davantage que Walker, parce qu'il était de la grande ville, Charleston.

Walker était allé deux fois dans sa vie à Charleston, en Caroline du Sud. La première pour vendre un drôle de caillou qu'il avait trouvé à un type de l'université qui était censé payer un bon prix pour ces trucs-là. Et c'était vraiment un bon prix, quinze dollars trente-cinq. Pour les avoir, Walker avait fait trente kilomètres à pied, à l'aller comme au retour. La seconde fois, il était allé à Charleston pour s'enrôler dans cette unité spéciale, l'unité Bravo qui payait tout et vous donnait tout.

Les autres recrues savaient que Walker était un « vrai péquenot » parce qu'il aimait les rations. Walker trouvait que du singe sur toast était ce qu'on faisait de mieux dans le genre, jusqu'à ce que les autres le fassent changer d'avis en se fichant de lui pendant des mois. Mais il continuait d'en reprendre et il finissait les restes des autres. Simplement, il se pourléchait moins qu'avant. C'était tout.

Walker pleurait aux films de Gene Autry quand les autres protestaient et chahutaient parce qu'ils étaient en noir et blanc.

Walker faisait sa prière avant de se coucher.

Walker faisait sa gymnastique même quand le bâton blanc du sergent instructeur n'était pas là pour le pousser.

Walker portait le paquetage des autres pendant les marches forcées de cinquante kilomètres.

Walker se dénonçait quand il s'endormait en montant la garde.

Walker avait la larme à l'œil quand on jouait « Dixie », quand il entendait l'hymne national, quand la publicité de Geritol passait à la télévision parce que c'était « si émouvant de voir des gens si vieux encore amoureux ». Pour Walker, la vieillesse, c'était trente-quatre ans.

Alors on se moquait de lui parce qu'il était péquenaud. Mais personne ne riait au polygone de tir. Walker devint le tireur d'élite de l'unité dans les quinze premiers jours. Alors qu'on expliquait aux autres recrues de Chicago et de Santa Fe de placer la petite aiguille à l'avant du canon entre le petit V à l'arrière du canon et de pointer tout le bazar juste au-dessous de la cible, Walker faisait mouche à chaque coup. Les cibles de Walker Teasdale donnaient l'impression qu'une grosse pierre en avait traversé le centre.

Walker disait qu'il n'y avait pas de secret.

— On met les balles là comme ça, facile, c'est tout.

— Mais comment ? insistaient les autres.

— Ça se fait comme ça, répondait Walker et il était incapable d'apprendre aux autres recrues comment faire sauter la buse, comme il appelait le centre de la cible.

Tout le monde taquinait Walker.

Quand il demandait pourquoi l'entraînement de base de cette unité durait près de deux ans, on lui disait que c'était parce qu'il retardait tout le monde.

Quand il demandait où étaient les « négros », on lui racontait qu'il y avait un gros ours dans la montagne qui les mangeait tout cru et puis tout le monde se roulait par terre dans la chambrée en rigolant.

Mais cette question donnait à penser à certains. Où étaient les Noirs ?

— Sont pas assez malins pour entrer dans cette unité, disait la recrue de Chicago.

— Y a des nègres malins, répliquait la recrue de Santa Fe. Faut bien qu'il y en ait un peu. C'est l'armée, pas vrai ?

Là-dessus, les recrues commençaient à se rappeler les singulières questions et exigences, lors de leur recrutement. La moitié des questions concernaient les Noirs et ce que les recrues en pensaient.

Un soldat avouait qu'il avait cru n'avoir aucune chance d'être pris dans l'unité quand il avait répondu : « Le seul bon Noir est un Noir mort. Un nègre mort ne vous assommera pas, ne vivra pas aux crochets de votre sécurité sociale, ne salopera pas votre quartier. La seule chose que les nègres savent faire, c'est servir d'engrais. Et s'ils avaient le choix, ils ne feraient même pas ça. »

— Tu as dit ça ? demanda Walker Teasdale, ahuri.

— Parfaitement, répondit la recrue.

— Mince alors ! Je croyais que c'était interdit par la loi de ne pas aimer les négros.

— Peux pas les voir, répliqua la recrue.

— Je trouve que c'est perdre son temps, de détester les gens, dit Walker.

— Pas les nègres. Tout le temps que tu passes à les détester, c'est du temps bien rempli.

— Ma foi, moi je ne déteste personne, dit Walker. Y a des bons et des mauvais partout.

— Sauf que les nègres, c'est tout mauvais, riposta l'autre recrue, qui ne s'avouait pas facilement battu.

Là-dessus, l'entraînement devint si dur, avec la constante répétition d'exercices épuisants, que la bizarrerie de l'unité devint un sujet de conversation beaucoup moins fréquent que la survie dans les quelques jours suivants.

Il y avait des exercices comme le silence. Cinq hommes apprenaient un secret de la bouche de leur commandant, et puis ils étaient envoyés sur le terrain. Ce secret ne devait plus être mentionné avant quinze jours, quand les cinq étaient de nouveau convoqués par leur commandant, le lieutenant-colonel Wendell Bleech, un individu tout rond à la figure rose, coiffé en brosse dure, avec des épaulettes ultra-larges et une ample tunique dissimulant sa graisse superflue.

Le colonel Bleech aimait parler de méchants maigres. Le colonel Bleech adorait les muffins anglais grillés avec du beurre et de la confiture de pêches.

Le colonel Bleech aimait aussi punir devant toute l'unité rassemblée. Il allait au-delà de l'instruction éclairée. Il cassait des nez, des bras et des jambes et menaçait : « La prochaine fois, je serai moins tendre. »

Le colonel Bleech avait une cravache avec des boules de plomb tressées dans le pommeau aplati. Il désignait deux recrues.

— Les secrets que je vous ai confiés ne sont plus des secrets. Ils me sont revenus. Je vous ai fait jurer le secret. Savez-vous ce qu'il y a de plus important dans le caractère d'un homme ? Sa parole. Vous avez renié votre parole. Vous avez violé votre parole. Vous avez profané votre parole. Alors, qu'est-ce que vous avez à dire de ça ?

Les soldats dirent qu'ils regrettaient.

— Là, vous voyez, les gars, j'ai un problème, dit Bleech.

Il aimait les hautes bottes et les culottes d'équitation bouffantes. Il avait l'air d'un potiron kaki. Toute personne qui ne l'aurait pas vu flanquer des coups de pied dans l'aine de recrues prostrées l'aurait trouvé carrément angélique. Il claqua sa cravache contre ses bottes.

— J'ai un très gros problème, les gars, parce que j'aimerais vous croire. J'aimerais croire que vous le regrettez. Je suis un homme crédule. Mais j'ai découvert que vous êtes des menteurs. Que vous donnez votre parole et qu'elle ne signifie rien. C'est pas vrai ?

— Si, mon colonel, répondirent les deux recrues au garde-à-vous, coulant des regards sournois vers la cravache claquant contre les bottes de cuir.

— Étant incapable de croire votre parole, que vous le regrettez, je dois m'en assurer.

La cravache claqua sur un nez. Le jeune homme couvrit des deux mains la tramée sanglante. Il étouffa un cri. Il larmoya.

De petites gouttes de sang coulèrent dans sa gorge, âcres et brûlantes.

— Maintenant je sais que tu regrettes, dit Bleech. Je sais que tu regrettes très sincèrement. Voilà ce que je suis obligé de faire quand je ne peux pas croire à la parole d'un homme.

Sur ce, il enfonça un genou dans le bas-ventre du second garçon qui se plia en deux, sa figure se rapprochant très vite du sol. Il ouvrit la bouche pour pousser un cri silencieux. Alors Bleech lui mit le pied sur la nuque et lui enfonça la figure dans la terre, puis il lui écrasa la mâchoire du talon d'une botte bien cirée et l'on entendit un craquement horrible. La botte s'enfonça de cinq centimètres dans la figure ouverte et la mâchoire fracassée.

— Voilà pour les bavards, les gars. Mais ce n'est rien à côté de ce qui se passera si vous bavardez à l'extérieur. Il n'y a pas de plus grand péché dans ce monde que de bavarder en dehors de l'unité.

Le colonel Bleech frappa de son pied la poussière de Caroline du Sud. C'était un été chaud et sec dans ces montagnes du camp d'entraînement, où ne conduisait aucune route goudronnée et où le seul accès connu des recrues se faisait par hélicoptère.

Seigneur, s'ils connaissaient les hélicoptères ! Ils connaissaient le chargement et le déchargement comme la plupart des gens savent avaler. Ils savaient comment porter des personnes, consentantes ou récalcitrantes. Ils connaissaient plus de techniques pour traîner quelqu'un par la lèvre ou par l'oreille ou même une chaîne qu'ils ne pourraient jamais les compter.

Un seul homme ne mettait jamais en doute la valeur de cet entraînement singulier. C'était le grand garçon osseux de Pieraffle, Caroline du Sud, à quarante-trois kilomètres au sud de Charleston, le garçon qui aimait les films de Gene Autry, le singe sur toast, qui ne se fatiguait jamais et qui parlait gentiment du lieutenant-colonel Wendell Bleech, même derrière son dos.

Alors, quand Walker Teasdale sombra dans la dépression, le menton posé sur le canon de son fusil, ses yeux perdus dans le vaste

néant où l'on ne voit aucun lendemain, les autres recrues s'étonnèrent.

— Comment tu sais que tu vas être tué, Walker ? demandèrent ses camarades.

— Je le sais. Je sais comment, aussi. On va me fusiller pour des raisons disciplinaires. Je le sais. On va m'emmener à cette colline boisée et on va me faire creuser ma tombe et on va me coller une balle dans la tête.

— Qui ça, *on*, Walker ?

— Le colonel Bleech et les sergents instructeurs.

— Toi ? Ils te trouvent parfait !

— Pas demain.

— Personne ne sait ce qui se passera demain, Walker.

— Je le sais, moi, répondit Walker, la voix et le regard fermes, ancré dans sa certitude, tout comme il parlait de faire mouche avec une balle.

Il demanda un verre d'eau et des jeunes gens, qui ne serviraient personne à moins de recevoir un ordre d'un supérieur, se précipitèrent pour chercher un verre. Il n'y avait pas de verres dans la caserne, alors quelqu'un but le reste d'alcool de contrebande au fond d'un bocal de cornichons, le rinça à l'eau et le remplit.

Walker mit son fusil à son râtelier et, avec cette sagesse posée qui avait remplacé son innocence puérile, il contempla l'eau et la but toute.

— C'est ma dernière nourriture, les gars. J'ai vu les vautours dans mes rêves et ils criaient mon nom. Je ne vais plus boire ni manger.

Les autres jugèrent que c'était bien de la folie, puisque personne n'avait vu de vautours dans le coin depuis leur arrivée au camp il y avait dix mois, pensant tous que l'entraînement de base était une affaire de deux mois et découvrant, grâce à une allocution du colonel Bleech, que deux mois ne suffisaient pas pour apprendre à un homme à bien lacer ses souliers, et encore moins à devenir un soldat, un vrai soldat.

Quand Bleech prononçait le mot « soldat », il baissait la voix, raidissait l'échine et une grande fierté émanait de sa personne. Sa cravache lestée de plomb tapait toujours ses bottes cirées, à ce mot.

Le matin où Walker Teasdale annonça qu'il allait mourir, les recrues furent réveillées comme d'habitude par les sergents instructeurs hurlant à leurs oreilles, pour leur habituel parcours matinal au pas de gymnastique, uniquement vêtus d'un caleçon court et de bottes, avec le fusil et le paquetage complet.

Depuis longtemps, ils avaient fini de faire des commentaires et de se demander comment il se faisait qu'aucun d'entre eux n'avait jamais entendu parler d'un entraînement pareil, avec une course de huit kilomètres à l'aube au pas triplé. Une des recrues qui avait un frère

dans l'Aéroportée avait essayé de marquer le pas en chantant tout en courant et il avait dû faire des kilomètres de punition à la course parce que cette unité ne faisait jamais de bruit quand elle courait, quand elle se battait et quand elle marchait.

— Il y aura bien assez de bruit le jour du grand jour, promettait le colonel Bleech et tout le monde avait peur de demander ce qu'était le grand jour.

Ils avaient entendu un lieutenant en parler aussi mais le lieutenant avouait qu'il ne savait pas ce qu'était le grand jour. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il possédait deux maisons, une Alfa Romeo de sport et qu'il envoyait ses deux filles dans des écoles privées, tout ça avec une solde de lieutenant.

La solde était bonne mais les jeunes gens fatigués et effrayés ne pensent pas à l'argent quand ils ne rêvent que de repos. Et ils ne pensent pas à l'argent quand ils ne pensent qu'à mourir.

Walker Teasdale effectua ses huit kilomètres de course avec l'unité, ce matin-là, et refusa son singe sur toast, favori, bien que les autres recrues s'entêtassent à lui refiler des portions supplémentaires.

Ils firent leur paquetage pour une marche de deux jours à ce que l'on appelait Watts City, un site de bataille spécialement construit où l'unité manœuvrait dans des ruelles et des simulacres de tavernes et de terrains vagues. Ceux qui avaient dû construire Watts City, disait quelqu'un, avaient sûrement triché sur le contrat parce que tout le bordel ressemblait plutôt à un bidonville.

Tout en marchant au pas redoublé à travers les bois de pins, le corps maintenant endurci avançant aisément, sans plaintes des poumons ou des muscles, ils voyaient planer et tourner de sombres oiseaux dans le ciel d'un bleu délicat.

— Des vautours, chuchota quelqu'un, et tout le monde regarda Walker.

Ce jour-là, un seul soldat refusa de lever les yeux. Il savait que les oiseaux seraient là. Il les avait rêvés. Il les avait vus dans son sommeil tout comme il avait vu cette colline boisée. Et il savait que son heure approchait.

Ils marchaient et le soleil plaquait sur leur peau leur uniforme trempé de sueur. Les aiguilles de pin, souples sous les pieds, avaient naguère provoqué de douloureuses ampoules mais ces ampoules étaient maintenant des cal. Les recrues remarquaient à peine la fatigue imposée à leur corps par la marche.

La plupart croyaient que c'était encore un raid bidon sur Watts City, mais aux abords du bidonville reconstitué, ils obliquèrent et coururent au pas redoublé dans une vallée feuillue où coulait un petit ruisseau marron et, là, Walker Teasdale vit la petite colline au-dessus de lui, qu'il avait vue dans son rêve.

Et s'il n'avait pas regardé cette colline, il n'aurait pas vu la botte dépasser au pied d'un arbre. Les autres recrues se reposèrent mais Walker contemplait la colline. Il savait qu'il allait avoir tout le repos qu'il voudrait, bientôt et à jamais.

Les autres firent la pause cigarette au bord du ruisseau boueux. Et puis un cliron sonna apparemment dans le ciel et ils relevèrent tous la tête mais ne virent rien. Walker vit le mince objet dans la main du colonel Bleech, au sommet de la petite colline boisée.

On aurait cru la voix de Dieu venant de tous les arbres, mais Walker savait que le mince objet était un microphone et la voix celle du colonel Bleech et qu'elle venait de haut-parleurs dissimulés dans les arbres.

— Le plus grand péché qui puisse se commettre a été commis, tonna la voix dans les collines, le ciel et même le ruisseau, tout autour d'eux et en eux, mais seul l'innocent Walker savait ce qu'était cette voix. La trahison ! Une horrible et scandaleuse trahison a été commise et la fête est finie. J'ai essayé d'être compréhensif avec vous. Raisonnable avec vous. Modéré avec vous. Et qu'est-ce que je reçois en échange ? La trahison !

— C'est Bleech, on dirait ? chuchota une recrue.

— Chut. Des fois qu'il entendrait, murmura une autre.

— Où c'est qu'il est, d'abord ?

— Chut. Tu veux tout aggraver ?

— La trahison ! reprit la voix du colonel. Faites attention, en écoutant l'insidieuse ingratitude de l'un de vous. Plus de gants. Plus de tape sur les doigts comme au jardin d'enfants. La trahison mérite la mort et l'un de vous va mourir aujourd'hui pour cette infamie. Si seulement j'avais imposé la discipline avant ce moment, dit Bleech à son unité qui gardait des cicatrices de ses petits « rappels à l'ordre », comme il baptisait ses coups de poing, de pied et de cravache, je n'aurais pas à imposer aujourd'hui cette ultime discipline. Vous avez le droit de m'en vouloir, les gars. Si j'avais été plus ferme, l'un de vous n'aurait pas à mourir maintenant.

Toutes les recrues regardèrent Walker Teasdale qui restait debout, appuyé sur son fusil.

Au sommet de la colline, le colonel Bleech prit un muffin anglais grillé des mains de son ordonnance, qui avait rampé avec pour ne pas être vu par les recrues dans la petite vallée au bord du ruisseau boueux. Le colonel aurait jugé cela fort peu militaire, en organisant une punition, d'être vu recevant un muffin anglais beurré et confituré. Il avait donc ordonné à sa jeune ordonnance de ramper vers lui.

Bleech voyait les jeunes gens terrifiés suspendus à ses lèvres au-dessous de lui. C'était bon de les faire attendre, de faire penser à chacun, si possible, que c'était lui qui serait exécuté. Bleech savait très

bien que l'on exécutait les gens pas tellement à cause de ce qu'ils avaient fait mais à cause de ce qu'on ne voulait pas que les autres fassent.

Ce que les jeunes recrues ne savaient pas, c'était que pour chaque nez cassé, chaque bijou de famille réduit en bouillie, il y avait eu un plan.

Les hommes définitivement estropiés étaient destinés au travail de bureau, après le « grand jour ». Mais le colonel Bleech ne cassait jamais un membre et ne causait pas de dégâts permanents à ceux de ses escouades de combat. Il déguisait cette ruse par une rage feinte. Rien ne valait une belle colère pour masquer que l'on était un roseau pensant.

— La trahison ! tonna Bleech en prenant une bouchée de son muffin bien beurré.

Son ordonnance, par terre, reçut une goutte de beurre fondu sur le front. Bleech renvoya l'homme qui redescendit en rampant. Bleech laissa le mot « trahison » planer dans les airs et se répercuter dans la vallée pendant qu'il terminait le muffin, en léchant sur ses lèvres la confiture rouge sucrée. C'était de la confiture anglaise et Bleech n'aimait pas les confitures anglaises. Pas assez de sucre ni d'acidité. Ça avait un goût de ciment dentaire.

Bleech tira ses notes de la poche de sa chemise bien repassée.

— Nous avons tous été trahis. Et pas simplement donnés aux Russes ou aux Chinois. Non... pire ! Nous avons été trahis auprès de ceux qui peuvent nous faire le plus de mal, capable de détruire tout ce pourquoi nous avons travaillé et nous sommes entraînés. Trahison !

Bleech sentait qu'il ne touchait pas ces hommes et, après des années d'expérience et de bon jugement de ces choses-là, il savait qu'il pouvait se fier à ses sens. Ces garçons auraient dû se regarder nerveusement entre eux mais tous étaient tournés vers une seule recrue, la seule qui n'avait absolument pas pu violer le code d'honneur de l'unité.

Ils dévisageaient Walker Teasdale et Bleech ne comprenait pas pourquoi. Teasdale n'avait qu'un défaut, il n'était pas assez méchant. À part ça, il était le dernier à violer un serment de secret.

Le colonel Bleech n'aimait pas les événements survenant par hasard, et là, en bas, parmi ses sept cents hommes, il se passait quelque chose d'imprévu. Il avait prévu, préparé et mis au point son entraînement et maintenant il avait une unité qu'il emmènerait dans les entrailles de l'enfer sans perdre inutilement un seul homme. Il savait ce qu'ils pensaient et ce qu'ils faisaient et ça l'agaçait qu'ils regardent Teasdale comme ça.

Bleech poursuivit sa harangue mais en observant attentivement les hommes déployés dans la vallée.

— Voici la trahison. Voici une lettre que nous avons interceptée. Voici ce qu'elle dit :

« Mon général. Il y a plus d'un an j'ai signé mon engagement dans une unité spéciale de l'armée. Elle offrait une solde supplémentaire, des avantages supplémentaires et une prime de trois mille dollars pour mon engagement. Au lieu de l'entraînement de base normal, nous sommes à l'entraînement depuis dix mois. Les officiers nous frappent à volonté. Nous ne pouvons pas communiquer avec nos familles. La moitié de l'entraînement consiste à apprendre comment fouetter et enchaîner les gens. Maintenant, je sais que ce n'est pas l'armée régulière. D'abord il n'y a pas de paperasserie. Et puis il n'y a pas de Noirs dans l'unité et on nous passe des films où tous les Noirs sont mauvais et tout était merveilleux dans le temps dans le Sud. Ce que je voudrais savoir, c'est si c'est l'armée régulière et comment faire pour m'en tirer. J'en ai horreur. »

Bleech prit un temps. Et il sut ce qu'il allait faire. Il s'emparerait de la surprise et la ferait sienne. S'ils croyaient que le coupable était Walker Teasdale, qu'ils continuent. La surprise serait encore plus grande. Mais cette fois, ce serait lui qui ferait la surprise.

— Teasdale, montez ici ! rugit-il.

Le jeune garçon osseux avançait lentement, les pieds en plomb, lourds de la fatigue soudaine d'un corps qui ne veut pas marcher vers sa fin.

— Montez. Pas redoublé, Teasdale ! cria Bleech au micro.

Quand Teasdale fut près de lui, Bleech débrancha le micro et lui chuchota :

— Teasdale, approchez-vous. Je suis derrière cet arbre.

— Je sais, mon colonel. Je vous ai vu.

— Walker, ce n'est pas vous. Ne faites pas cette tête, fiston. Vous n'avez pas écrit cette lettre. Jamais vous ne feriez ça, je le sais bien.

— C'est mon jour pour mourir, mon colonel.

— Grotesque. C'est vous qui procéderez à l'exécution. Nous allons faire une petite blague aux gars, hein ?

— C'est mon jour pour mourir, mon colonel.

— Vous leur avez dit ça ? demanda Bleech, indiquant la vallée d'un mouvement de tête coiffée en brosse.

— Oui, mon colonel.

— Ça explique tout. Ne vous en faites pas. Vous n'allez pas mourir. Vous êtes un de mes meilleurs hommes et mes meilleurs hommes doivent vivre parce que je veux qu'ils vivent. Nous avons besoin de bons hommes.

— Oui, mon colonel, dit Teasdale mais sa voix était toujours aussi morne.

Le colonel rebrancha le micro.

— Il y a un soldat assis sur une pierre, près du ruisseau, qui se cache de moi. Montez. Non, pas vous. Celui qui se détourne. Drake. Toi, Drake. Soldat Anderson Drake. Ici !

Walker Teasdale connaissait Drake. Il s'était beaucoup plaint, il disait qu'il allait faire quelque chose et quelques semaines plus tôt, il avait cessé de se plaindre. Drake disait qu'il n'avait jamais entendu parler d'une unité pareille. Drake racontait que cette unité devait être illégale. Teasdale pensait qu'il avait de la chance de faire partie d'une unité qui ne ressemblait à aucune autre puisqu'elle était censée être spéciale. Teasdale était fier d'appartenir à une unité spéciale. Voilà pourquoi il s'était engagé.

Et la prime d'engagement avait payé deux hectares de riche terre de vallée, ce qui était bon marché par chez lui dans le canton de Jefferson, parce que les routes étaient si mauvaises qu'on ne pouvait pas transporter sa moisson au marché. Teasdale avait donné tout l'argent à sa famille, sauf cinq dollars qui lui avaient servi à acheter une belle boîte de chocolats, d'un rouge brillant, au grand magasin de Nawl's Hollow pour la donner à sa fiancée qui la mit de côté pour plus tard, alors qu'il avait un peu espéré qu'elle l'ouvrirait tout de suite mais dans le fond, il ne pouvait pas trop lui en vouloir, parce que lorsqu'ils s'étaient fiancés il lui avait offert une boîte semblable et il avait mangé presque tous les chocolats, tous ceux à la crème.

Il regarda Drake monter sur la colline en trébuchant encore plus que d'habitude et Teasdale, sachant que Drake était maladroit sur les parcours d'obstacles en conclut que ceux qui étaient mauvais à l'entraînement étaient fort probablement ceux qui violaient le plus souvent le règlement. Walker amalgamait tout ça pour en faire une sorte de mauveté contagieuse chez la personne, qui s'étendait du mauvais travail à la mauvaise conduite.

Drake, un garçon roux d'Altoona, Pennsylvanie, qui attrapait facilement des coups de soleil, avait la figure cramoisie quand il arriva enfin au sommet.

— Soldat Drake au rapport, mon colonel, dit-il en voyant Bleech surgir de derrière l'arbre. Mon colonel, je suis innocent, mon colonel.

— J'ai la lettre, Drake.

— Mon colonel, je peux expliquer ?

— Silence ! Demi-tour. Regardez les hommes.

— Mon colonel, j'ai été aidé par d'autres soldats. Je vous donnerai leurs noms.

— Je ne veux pas de leurs noms. Je connais tous les coupables. Je sais tout ce qui se passe dans cette unité. Sachez ceci. Votre commandant sait tout.

Et Bleech cligna de l'œil à Teasdale tandis que Drake faisait demi-tour. Walker Teasdale entendit un bruissement derrière lui et vit

l'ordonnance du colonel remontant de la jeep en rampant, avec un long sabre. Il tenait le sabre entre ses bras, en enfonçant ses coudes dans la terre grasse couverte d'aiguilles de pin. Teasdale comprit que ceux d'en bas ne voyaient que Drake et lui, mais pas le colonel et son aide de camp.

Walker Teasdale n'avait aperçu le colonel derrière l'arbre que parce qu'il avait reconnu l'endroit où il allait mourir.

Bleech fit signe à Teasdale de le rejoindre derrière l'arbre. Il lui cligna de l'œil et lui mit un bras amical autour des épaules. Walker ne savait pas ce qui le surprenait le plus, le bras amical ou le sabre.

Ils s'étaient entraînés deux fois sur des melons mais tout le monde avait cru à une blague. Plus personne ne se servait de sabres !

— Coupez-moi ça bien proprement, chuchota Bleech en désignant le cou de Drake. Je veux que la tête roule. Si elle ne roule pas, fiston, donnez un coup de pied pour l'envoyer au bas de la colline.

Walker regarda le cou de Drake, vit les petits cheveux dépassant du bord du col. Il tâta la dure poignée de bois du sabre et remarqua le bord bruni. Il avait été aiguisé récemment. Il était lourd et sa main devint moite et il ne voulait pas soulever le sabre.

— À la nuque, dit Bleech. Un bon coup bien propre. Allez, mon garçon.

Teasdale sentit l'air devenir lourd dans ses poumons et une chape de plomb tomber sur lui, comme des chaînes le clouant au sol. Son estomac devint aqueux comme du sirop à crêpes de mauvaise qualité et il ne bougea pas.

— Walker, obéissez, dit Bleech, assez fort pour que le ton de commandement pénètre.

Drake tourna la tête et, voyant le sabre dans la main de Teasdale, il se recouvrit la figure. Son corps frémissait comme un ressort au bout d'une ficelle secouée et une large tache sombre s'étalait sur son pantalon tandis que sa vessie se vidait de peur.

— Teasdale ! tonna Bleech et, perdant patience, il appuya sur le bouton du microphone et toute l'unité entendit son commandant gueuler : Soldat Walker Teasdale, tranchez cette tête tout de suite ! Rapidement et proprement. Tout de suite !

Dans la vallée, ça ressemblait à une voix tombant du ciel et puis tout le monde remarqua qui était là-haut avec Drake et Teasdale. C'était le colonel et il donnait un ordre et le vieux Walker Teasdale n'obéissait pas. Quoi ? Il voulait que Walker coupe la tête à Drake, pour trahison ? Ce n'était pas du tout le jour de mourir pour Teasdale, mais pour le soldat Drake !

Bleech vit tout cela d'un coup d'œil.

— Je vous donne un ordre, dit-il, puis il débrancha le micro et ajouta : ils ont tous vu et entendu mon ordre. C'est trop tard

maintenant, petit. Il faut couper la tête de Drake. Allez, un peu de nerf. Vous serez tout heureux après.

Walker resserra sa main sur le sabre. L'ordonnance rampa à reculons. Walker leva le sabre très haut, comme on le lui avait appris, parce qu'on ne peut pas couper une tête en frappant n'importe comment ; il fallait faire ça de niveau, à l'horizontale, pour que la lame tranche dans les vertèbres, sinon elle se coince dans l'os. C'était ce que l'instructeur avait expliqué.

Il ramena le sabre en arrière. Il prit appui sur son pied gauche et à ce moment, Drake se retourna. Il regarda fixement Teasdale dans les yeux, et Walker souhaita vivement que Drake se détourne. C'était déjà assez dur en connaissant le type, mais le tuer pendant qu'il vous regardait dans les yeux ? Non, Walker ne pouvait pas faire ça. Il avait juré de tuer des ennemis, pas des gars qu'il connaissait.

— S'il te plaît, dit-il. Détourne la tête, s'il te plaît.

— OK, murmura Drake comme si Walker lui avait demandé d'ôter son calot ou quelque chose comme ça.

Et cette façon de le dire, si aimable et humble, c'en fit trop pour Teasdale. Il laissa tomber le sabre de sa main.

— Excusez-moi, mon colonel. Je vous tuerai un ennemi mais je ne peux pas tuer un de nos propres hommes.

— Je ne puis permettre à l'unité de se faire confiance les uns les autres contre les ordres, Teasdale. C'est mon dernier avertissement. Vous devez obéir.

Le micro fut rebranché et malgré les parasites créés par la brise dans les arbres, le colonel Bleech donna son dernier ordre au soldat Walker Teasdale.

— Coupez-lui la tête !

— Non, dit Teasdale.

— Drake, cria Bleech. Vous obéissez aux ordres ?

— Oui, mon colonel.

— Si je vous accorde la vie sauve, vous obéirez aux ordres ?

— Oh, oui, mon colonel. Oui, oui, mon colonel. N'importe quoi. Unité spéciale jusqu'au bout !

— Il me faut une tête d'une façon ou d'une autre. Drake, donnez-moi la tête de Teasdale.

Le soldat Drake, encore tremblant de peur, se précipita sur le sabre, de crainte que Teasdale change d'avis. Il l'arracha à la main du grand jeune homme osseux et le balança aussitôt n'importe comment. La lame trancha de la chair et rebondit contre le crâne. Teasdale fut assommé. Il sentit la lame s'abattre de nouveau contre sa tête et puis il entendit le colonel parler d'un coup horizontal par-derrière et ensuite il y eut un violent picotement sur sa nuque et finalement un profond engourdissement noir.

Les yeux ne virent pas la tête rouler en rebondissant sur la pente, comme un ballon de football bien shooté vers les buts.

Les yeux ne virent pas, les oreilles n'entendirent pas. Là-haut sur la colline, le cou crachait une fontaine de sang.

Mais une dernière pensée était retenue quelque part dans l'immensité d'un univers qui durait éternellement.

Et cette pensée c'était que le colonel Bleech, avec toutes ses histoires de bons soldats et de tueries, n'était au mieux qu'un amateur maladroit. Et par cet acte infâme, il avait offensé une puissance au centre de l'univers, une puissance si vaste qu'elle déchaînerait l'ultime forme de l'homme.

Et quand cette force serait déchaînée, Bleech ne serait qu'un pitoyable potiron éclaté, fendu comme les melons sur lesquels les recrues s'étaient entraînées au sabre.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et c'était sa dernière mission. Il ne connaissait pas l'homme, mais il faut dire qu'il ne les connaissait jamais. Il savait leur nom, de quoi ils avaient l'air et où les trouver..

Mais il ne se souciait plus de ce qu'ils avaient fait ni pourquoi. La seule chose qui l'intéressait, c'était que lorsqu'il en avait fini avec eux, tout était propre, net et sans bavures.

Ce dernier homme vivait au sommet d'un hôtel de Miami Beach. Il n'y avait que trois entrées, toutes gardées, toutes verrouillées avec trois clés que trois hommes devaient utiliser simultanément et comme un ancien conseiller de sécurité de la CIA avait conçu cette petite forteresse hôtelière et l'avait garantie impénétrable par en haut et par en bas, l'homme dormit ce matin dans la paix et le contentement, jusqu'à ce que Remo empoigne sa figure rose joufflue entre ses mains et déclare à ses yeux ahuris qu'il allait lui arracher les joues à moins qu'il explique tout très rapidement.

Remo savait que le choc de cet homme n'était pas causé par son aspect. Remo était un garçon modérément beau, avec des pommettes saillantes et des yeux foncés qui avaient tendance à faire fondre la résolution des femmes quand il les dévisageait, pour peu qu'il s'intéresse encore à ce genre de choses, ce qui n'était pas le cas. Il était mince et seuls ses poignets épais indiquaient que ce garçon différerait peut-être de la normale.

La mission, elle, n'avait rien d'anormal. Remo avait vu quatorze fois ce genre de dispositif de sécurité. Il l'appelait le « sandwich ». On mettait une bonne tranche de pain sur le dessus, avec peut-être une mitraillette ou deux, plusieurs hommes et un bouclier de métal renforçant le toit, et puis on verrouillait toutes les issues au-dessous, en ajoutant peut-être quelques systèmes ici et là, ce qui faisait que le sommet et le bas étaient bien fermés et sûrs. Mais le milieu était aussi découvert qu'un bikini français.

L'attaque de ce bastion n'était pas nouvelle pour lui ; elle ne l'était d'ailleurs plus depuis cinquante ou cinq cents ans.

On avait bien raconté à Remo le premier assaut réussi contre ce genre de forteresse.

Pour se protéger des assassins, les anciens rois installaient leurs appartements privés aux étages les plus élevés, plaçaient leurs hommes les plus dévoués au-dessus et au-dessous et dormaient du sommeil du juste dans une illusion de sécurité.

Ce problème s'était posé à un Maître de Sinanju en l'an 427 (calendrier occidental) quand un prince de l'Himalaya mit ses frères comme gardiens au-dessus et au-dessous de lui et s'arrangea pour que son fils déteste les frères du prince, si bien que les frères savaient qu'à la mort du prince, son fils deviendrait prince et les massacrerait tous. Ce détail était connu du Maître de Sinanju, l'assassin en chef d'une lignée millénaire d'assassins dont les travaux subvenaient aux besoins d'un minuscule village de la Corée du nord glaciale. Le Maître savait que les gens travaillaient avec leur peur au lieu de leur intelligence. Comme ils avaient peur des hauteurs, ils s'imaginaient que les autres aussi. Comme ils glissaient sur les murs de pierre lisse, ils croyaient que les autres en faisaient autant. Comme ils se déplaçaient à grand bruit, ils se figuraient que les autres faisaient aussi du bruit et que leurs oreilles les protégeraient.

La forteresse sandwich était toujours ouverte au milieu et ce Maître de Sinanju avait mis moins d'une minute à comprendre qu'il lui suffisait de grimper au mur et d'entrer au niveau de la chambre du prince pour accomplir son devoir et gagner ainsi cette année-là, comme il était écrit dans les annales de Sinanju, des denrées et des céréales pour dix ans, d'un prince ennemi reconnaissant. Ainsi qu'un buste de ce roi, que Remo avait vu une fois dans un débarras de ce singulier domicile, dans le village de Sinanju où il n'avait aucune intention de remettre les pieds quel que soit le nombre de générations de maîtres assassins qu'il avait produits, dont aucun n'avait jamais consacré plus d'une minute à se demander comment pénétrer la défense de la forteresse.

Remo non plus.

Il trouva l'hôtel et ne prit même pas la peine de regarder en l'air.

Hastings Vining, un des plus grands courtiers en matières premières du pays, était propriétaire de l'hôtel et habitait les deux étages supérieurs. Remo ne se donna pas la peine non plus de chercher s'il dormait au vingt-troisième ou au vingt-quatrième. C'était le vingt-quatrième. Toujours l'étage le plus élevé.

Les gens mettaient toujours de pair la hauteur et la sécurité et pensaient que les ennemis tenteraient de pénétrer par en bas ou par en haut. Ils s'inquiétaient d'hélicoptères, de parachutes et même de ballons, mais jamais l'idée ne leur venait que quelqu'un pourrait escalader les murs lisses d'un immeuble.

Remo n'avait pas envie de se donner tant de mal, ce matin, alors il prit l'ascenseur jusqu'au vingt-deuxième et sonna à une porte.

— Qui est-ce ? cria une femme.

— L'employé du gaz. Un problème avec le gaz de l'hôtel. Faut que je répare ça.

— Un problème de gaz ? Cet hôtel n'a pas le gaz. Je n'ai pas le gaz.

Adressez-vous aux cuisines.

— Vous avez le gaz maintenant, ma petite dame, et ça pourrait être dangereux. Faut que j'aille dehors pour vérifier le gaz.

— Vous êtes de l'hôtel ?

— Renseignez-vous au bureau, ma petite dame, dit Remo de cette voix ennuyée et maussade qui, on ne sait pourquoi, inspire confiance.

— Oh bon, fit la dame et la porte s'ouvrit.

Elle avait la cinquantaine et sa figure luisait de crèmes livrant leur bataille perdue d'avance contre l'irréparable outrage des ans, où la seule victoire était de le retarder encore d'un jour. Elle était enveloppée dans un vaste peignoir rose et avait les cheveux enroulés dans des espèces de systèmes en plastique.

— Tout ce que vous voulez, dit-elle avec un sourire lubrique en voyant Remo.

Elle était soudain réveillée et heureuse. Redressant un rouleau rose sur sa tête, elle sourit encore. Cette fois, elle passa sur ses lèvres un bout de langue provocant. Remo se demanda quelle quantité de crème épaisse était restée collée à la langue.

— Rien que le gaz, madame.

— Je vous veux et je vous paierai.

— D'accord, répondit Remo qui avait appris à ne jamais discuter avec une dame obsédée. Ce soir.

— Maintenant, dit-elle.

— À déjeuner, dit Remo.

— Petit déjeuner.

— Rien qu'une brioche, dit-il en voyant les années de pâtisseries sur la figure de la dame et en supposant que cela voulait dire dix heures du matin.

— Pas maintenant ? minauda-t-elle.

— Faut que je vérifie le gaz.

Il serait loin bien avant dix heures. Il en aurait fini avec cette affaire en dix minutes et avec sa carrière en une demi-heure.

Il lui cligna de l'œil. Elle lui rendit le clin d'œil et ses cils restèrent collés ; elle dut les démêler l'un après l'autre.

Remo traversa le petit salon dans son silence habituel. Il y avait plus de dix ans qu'il ne s'appliquait plus à marcher comme cela. Le silence venait du rythme de la respiration et du corps à l'unisson de son système nerveux et de ses rythmes internes. Toutes les choses avaient un rythme, le plus souvent trop subtil pour être perçu par ceux qui encombraient leur système de graisses animales et respiraient à petits coups saccadés, sans jamais laver entièrement leurs poumons à l'oxygène comme ils l'auraient dû.

Remo remarqua simplement qu'il se déplaçait correctement quand la dame s'exclama :

— Mon Dieu ! Vous marchez comme un fantôme. Vous ne faites aucun bruit.

— C'est vos oreilles, prétendit Remo et il passa par la fenêtre, il se tint sur le rebord et se pressa contre la brique, salée par l'air marin de Miami et quelque peu usée par les vapeurs d'essence.

L'usure n'était pas importante mais les bords des briques devenaient friables et il fallait faire très attention de ne pas trop s'y fier. Remo devait au contraire attirer le mur en lui et presser vers le haut. Un rebord pouvait être utilisé pour un saut mais il n'y avait plus de corniche sous ses pieds, maintenant, et le mur devait être négocié méticuleusement.

— Comment faites-vous ça ? Sur quoi êtes-vous debout ?

C'était la dame qui s'étonnait. Elle avait passé la tête à la fenêtre et ses yeux étaient à la hauteur des pieds de Remo.

— C'est un truc. À tout à l'heure, trésor.

— Comment vous faites ça ?

— Le contrôle de l'esprit. J'ai une grande discipline mentale.

— Je peux en faire autant ?

— Bien sûr. Plus tard.

— Ça paraît si facile. Comme si vous ne faisiez rien. Vous montez simplement le long du mur, dit-elle en élevant la voix avec stupéfaction tout en se tordant le cou pour suivre l'ascension de ce séduisant jeune homme.

Elle s'imagina entre cet homme et le mur et cela l'excita tant qu'elle songea un instant à se jeter par la fenêtre pour qu'il la rattrape. Mais s'il ne la rattrapait pas ? Elle regarda en bas. La chute était longue jusqu'en bas et l'écume des vagues sur la plage était minuscule, comme des bouts de cheveux d'ange d'arbre de Noël flottant dans une immense baignoire bleu vert. Et, tout près de la plage, ces deux piscines vertes en forme de cœur, pour ceux qui préféraient le chlore au sel.

Elle rentra sa tête.

Remo monta jusqu'au vingt-troisième, saisit un rebord de la main droite, tira dessus un bon coup, cela le fit monter et en donnant juste une petite tape du pied, il se trouva suspendu à la corniche du vingt-quatrième. Il imprima à son corps un mouvement de balancier, lâcha tout au sommet de l'arc et passa d'une fenêtre à la suivante, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il atteigne la plus grande fenêtre, au coin, l'ouvre et, surprise, surprise, c'était la chambre de maître.

Hastings Vining avait supposé que l'extérieur était plus sûr parce qu'ainsi il pouvait avoir plus de couches de protection entre lui et les portes en bas. Les gens prenaient toujours une chambre sur la rue et, comme il convenait à leur rang de seigneur, quel qu'il soit, toujours la plus grande. Remo était donc dans la bonne chambre et il réveilla

l'homme en lui serrant les joues dans sa main.

— Bougez pas, dit Remo en tenant la figure de la main droite pour fouiller de l'autre dans son pantalon de toile noire et chercher le bout de papier où il avait noté tout ce qu'il devait demander. Une seconde, nous devons l'avoir, là.

Il sentit les muscles de la mâchoire de l'homme se gonfler juste avant que l'os craque – les os faisaient ça avant de se casser – et il desserra un peu son étreinte mais pas assez pour lâcher la figure.

— Je l'ai, ça y est, je l'ai, dit-il en reconnaissant sa propre écriture. Bien. Alors. Un canard bien tendre, du cari, du riz sauvage, une demi-livre... Oh, pardon. La liste des commissions.

Une minute. Je suis sûr de l'avoir. J'ai noté ça ce matin. Bougez pas. Ah, cette fois, la voilà, dit Remo et il s'éclaircit la gorge. On y va. Qui sont vos contacts dans le gouvernement pour l'affaire de céréales aux Russes ? Combien les avez-vous payés ? Quand les avez-vous soudoyés et quels sont vos projets actuels pour l'avenir des céréales ? Oui, c'est bien ça.

Remo laissa bouger la mâchoire mais les lèvres esquissèrent un appel au secours et il dut la ressaisir. Il expédia aussi de même une douleur intolérable dans l'oreille gauche, avec l'index de sa main, en tenant le bout de papier entre ses dents. Il était mouillé mais il réussit à le relire.

Cette fois il obtint des réponses. Il obtint des noms. Il obtint des sommes et des numéros de comptes où l'argent avait été déposé. Il obtint tout ce qu'il voulut.

— Une dernière chose, dit-il.

Hastings Vining hocha la tête, absolument terrifié. Il dormait paisiblement et puis soudain quelqu'un lui arrachait la figure. Et il ne pouvait pas appeler ses gardes. Il ne pouvait rien faire que raconter tout ce que cet homme demandait, pour arrêter la douleur.

Alors Hastings Vining, un des plus grands courtiers du monde en denrées de base, raconta tout, tout, tout et ne garda rien pour lui. Quand l'homme dit qu'il voulait une dernière chose, Vining acquiesça. Il venait de donner contre lui-même toutes les preuves incriminantes possibles. Rien ne pouvait lui causer plus de tort.

— Un crayon, dit Remo. Je veux un crayon. Et pourriez-vous me répéter tout ça, lentement ?

— Je n'ai pas de crayon, répondit Vining. Je n'en ai pas. Franchement, je n'ai pas de crayon. Je jure que je n'en ai pas.

— Un stylo ?

— Je n'ai pas de stylo. J'ai un dictaphone.

— Je ne me fie pas aux machines.

— J'ai un stylo dehors. Dans le vestibule. Mais le Gros Jack est là. C'est mon garde du corps. Il est là dehors.

— Ça ne me gêne pas, dit Remo.

Il s'en voulait de n'avoir pas apporté un crayon. C'était toujours pareil. Quand on avait besoin d'un crayon, il n'y en avait pas, mais quand on en n'avait pas besoin il y en avait partout et on marchait dessus.

— Ça ne vous gêne pas que mon garde du corps apporte un stylo ?

— Pas du tout, assura Remo. Pourvu qu'il écrive.

En tremblant, Vining se leva du lit et pieds nus, à petits pas hésitants, il foula la moquette blanche de sa chambre de maître, dans sa forteresse hôtelière. Il ouvrit d'une ligne une grande porte à doubles battants et passa le nez dehors, de manière à ce que l'intrus ne puisse rien voir. Le Gros Jack sommeillait.

— Jack, dit Vining et le Gros Jack sursauta et ouvrit les yeux.

— Excusez-moi, monsieur Vining, marmonna le Gros Jack, confus.

— Je veux un stylo, Jack, dit Vining en essayant de bouger les yeux de manière à indiquer qu'il y avait quelqu'un dans la chambre avec lui.

Mais Jack eut l'air perplexe. Il plissa son front bas et se gratta un sourcil. Il présenta le stylo avec lequel il gribouillait sur un magazine. Il aimait dessiner des seins. Le Gros Jack les cachait quand il passait du monde, mais il remplissait les marges de ses magazines avec des dessins de seins au stylobille. Il avait dit une fois à un ami qu'il y avait trente-sept sortes de mamelons différents. C'était l'autre chose que savait le Gros Jack. La première était de casser des têtes. Il avait fait ça pour un prêteur sur gages de Jersey City, avant que M^r Vining lui offre cette situation respectable et maintenant il ne cassait des têtes que par légitime défense, si jamais quelqu'un essayait de toucher à M^r Vining. Ça faisait deux ans que ce n'était pas arrivé.

— L'autre stylo, dit Vining et le Gros Jack comprit que c'était le moment de sortir son pistolet.

Il ne s'en était encore jamais servi pour M^r Vining mais il allait s'en servir maintenant. Toute sa vie, il avait été victime d'un préjugé insidieux. Les gens s'imaginaient que lorsqu'on mesurait un mètre quatre-vingt-dix et pesait cent quarante kilos, on ne possédait pas l'adresse ni la délicatesse pour savoir se servir d'un pistolet. C'était un préjugé déplaisant. Parce que le Gros Jack tirait très bien au pistolet. Il avait placé deux trous l'un à côté de l'autre dans la poitrine de Willie Ganetti, à Jersey City en 69. Et il avait eu James Trothman, un avocat qui voulait balancer un client, d'une balle très précise sous l'oreille gauche et même à bonne distance. Pourtant, ce préjugé contre les grands et gros persistait et M^r Vining ne lui avait jamais demandé de se servir de son 45 automatique.

Aussi, quand sa grosse main se glissa sous son aisselle et que M^r Vining hochait imperceptiblement la tête et dit très distinctement :

« Oui, c'est ce stylo que je veux », ce fut pour Gros Jack comme John F. Kennedy devenant le premier président catholique des États-Unis, comme Jackie Robinson devenant le premier Noir à jouer au base-ball en première ligne et comme les Israéliens remportant la première guerre juive en deux mille ans.

Le Gros Jack allait se servir de son arme. Il sortait de la sous-classe des gros bras casseurs de nez et de bras et de viande collée au mur.

Hastings Vining en personne faisait appel à lui pour tuer avec son pistolet. Des larmes de joie lui montèrent aux yeux.

Le 45, une arme de poing énorme pour n'importe qui, avait l'air d'un pistolet à eau d'enfant dans la grosse patte massive et velue du Gros Jack.

Hastings Vining, voyant son colosse de garde du corps se mettre si vite et si joyeusement à la hauteur des circonstances, eut soudain envie de rappeler ses chiens. C'était la mort qui venait vers lui et la mort, même à son commandement, le désorientait. Il savait comment jongler avec les pourcentages et comment négocier avec les procureurs fédéraux. Il savait acculer un homme dans un coin au point que l'individu lui appartenait. Il savait miser sur une sécheresse en Ukraine contre le prix de l'engrais à Des Moines, Iowa. Il lisait dans les yeux d'un homme la différence entre 7 pour cent et 7 et demi pour cent sur une affaire.

Mais Hastings Vining ne supportait pas la vue du sang et, pendant un instant, il eut envie de dire au Gros Jack, qui d'ailleurs l'intimidait toujours, rien que par sa présence, d'aller se rendormir.

Il était trop tard. Le monument tenait son pistolet derrière son dos et entraînait dans la chambre. Vining recula pour le laisser passer puis, pour la première fois depuis l'horreur de son réveil avec la figure à moitié arrachée, il se sentit quelque peu maître de la situation. Il cherchait déjà quel procureur instruirait le meurtre, quel avocat défendrait le Gros Jack, et exactement comment le Gros Jack devrait se comporter au tribunal en attendant l'inévitable verdict d'homicide en état de légitime défense. Et puis il y avait la question de la prime pour le Gros Jack, pas trop importante, pour qu'il n'ait pas tendance à joncher le duplex de cadavres, mais assez intéressante pour qu'il comprenne qu'un meurtre commis pour défendre la précieuse peau de Hastings Vining était chaleureusement approuvé.

— Je veux un stylo, pas une arme, dit Remo.

Par exemple, pensa Vining, comment est-ce qu'il a vu ça ? Le pistolet chromé était toujours dans le dos du garde du corps. L'intrus n'avait pas vu le 45. Était-il possible, se demanda Vining, que le Gros Jack se soit trahi par sa façon de marcher ? Vining avait entendu raconter un jour, par un diplomate russe, qu'il y avait des tueurs aux sens si aiguisés qu'ils savaient à la démarche d'un homme s'il était

armé ou non. Le pistolet, disait ce diplomate, pouvait être un tout petit calibre et peser quelques grammes, il pouvait n'être rien de plus qu'une épingle avec une crosse, et pourtant ces hommes savaient, à l'équilibre de la personne, qu'elle avait l'esprit occupé par son arme. Il y avait une lignée d'assassins, quelque part en Corée, probablement dans le nord, tellement crainte par ceux qui les connaissaient que même le dur gouvernement de Corée du Nord n'osait pas plaisanter avec eux.

Naturellement, disait le diplomate russe, il ne fallait pas croire les histoires de leur fantastique habileté, lui-même n'y croyait pas, mais tout de même, il y avait eu des incidents assez difficiles à expliquer, des brigades entières du KGB écrasées et quand les enquêteurs du KGB essayaient de savoir comment ça s'était passé, ils ne trouvaient que des traces et des récits de deux hommes, un vieil Oriental et un jeune Blanc.

Pour qui ils travaillaient, les Russes n'en savaient rien, parce qu'il était évident que la CIA ne les contrôlait pas. Et si ce n'était pas les Américains ni les Russes, et certainement pas les Chinois, alors qui ? Et si la légende était vraie, que venait faire un homme blanc avec ces talents-là qui, selon la légende, ne s'étaient transmis que de Coréen en Coréen et encore, seulement dans ce petit village coréen qui avait envoyé dans le monde les meilleurs tueurs pour régler les affaires des pharaons et des rois.

Était-il l'un d'eux, celui-là ? Non, pensa Vining. Il avait dû entrevoir le pistolet, tout simplement. Vining ne croyait à rien de ce qui n'était pas à vendre et personne n'était jamais venu lui proposer les services de ces prétendus assassins miraculeux.

L'idée ne vint pas à Vining, en regardant le Gros Jack ramener le pistolet de derrière son dos et le lever, de demander comment l'intrus avait pu entrer à moins d'être un de ces prétendus machins miraculeux.

— Je voulais un stylo, répéta Remo devant le Gros Jack.

— Tu prendras ça, répliqua le Gros Jack et le coup partit en faisant un bruit fracassant.

Deux coups partirent et dans les échos bourdonnants restés dans ses oreilles, Hastings Vining crut entendre l'intrus murmurer :

— Merci. Merci beaucoup.

Et Jack était en train de s'écrouler et le pistolet était là, sur le tapis déjà, avec la main qui le tenait toujours, loin du reste du corps. Il y avait de grandes brûlures noires dans le tapis, à côté du pistolet. La détente avait été pressée par un réflexe des nerfs de la main tranchée et avait brûlé la moquette.

Vining vit l'intrus glisser sa main droite sous le Gros Jack dès que le reste du corps eut rejoint la main armée, et la retirer en tenant un

stylo Big Banana.

— Bon, dit Remo. Re commençons du commencement. Mais lentement. Je ne connais pas la sténo.

— Vous êtes coréen ? demanda Vining sans savoir pourquoi il osait poser cette question.

— Fichez-moi la paix, répliqua Remo qui n'était pas d'humeur à entendre parler de Corée ce matin.

Il était assez énervé par ce qu'il allait faire sans qu'on vienne encore lui casser les pieds avec la Corée et la coréitude.

Hastings Vining ne voulait faire la guerre à personne, encore moins à son honoré invité. Surtout pas à lui.

Remo nota tous les renseignements et à la fin il eut encore une question à poser.

— Oui, tout ce que vous voudrez, dit Vining en faisant de gros efforts pour ne pas regarder le bras droit du Gros Jack parce qu'il n'avait plus de main au bout.

— Comment est-ce qu'on écrit sous-secrétaire ? Rien qu'avec des « é » où bien il y a un « ai » quelque part par là ?

— Avec un « ai » quelque part par là.

— Merci, dit Remo et il termina l'affaire en liquidant Hastings Vining au moyen d'un petit coup de l'index au front qui s'enfonça dans le lobe jusqu'à la deuxième phalange.

Les yeux ne virent plus rien et Vining mourut avant d'être par terre.

Remo fut alors pénétré d'une profonde vérité, que lui avait dite une maîtresse dans une école primaire, il y avait longtemps, à l'époque où les vieilles méthodes d'enseignement étaient autorisées : « Remo Williams, avait-elle déclaré sévèrement, tu ne sauras jamais l'orthographe. »

Et c'était vrai. Il aurait juré qu'il n'y avait pas de « ai » dans sous-secrétaire. Il aurait parié sa vie là-dessus, il aurait parié rien que des « é ».

Franchir les portes fut plus facile. Remo fit ce qu'il faisait toujours dans ce genre de situation. À tous les gens qu'il vit, les premiers étant les gardes du corps, il dit d'aller immédiatement chercher un médecin. Personne ne voulait être celui qui n'avait pas trouvé de médecin alors que le patron mourait.

Ainsi, tout à loisir, Remo prit l'ascenseur pour descendre et quand il croisa deux gardiens de la paix courant dans le hall d'entrée il leur cria :

— Ils sont encore là-haut et ils sont armés. Attention. Les voilà !

Ce qui eut naturellement pour résultat que les agents de la force publique dégainèrent leur arme de service et cherchèrent à se mettre à couvert comme tout le monde en ce hall du petit matin, tandis que

Remo sortait dans la rue et se promenait en cherchant une cabine téléphonique publique appropriée. Il en voulait une à l'intérieur d'un établissement mais peu de magasins étaient ouverts. Il y avait quelques restaurants, des gargotes infâmes servant de l'amidon frit dans la graisse, et baptisé frites avec de la viande de porc dégoulinante assaisonnée aux produits chimiques qui attaquait lentement l'individu moyen mais pouvait causer des dégâts monumentaux au système nerveux raffiné de Remo.

Le problème, quand on téléphonait d'un de ces restaurants, c'était que le gaillon était littéralement en suspension dans l'air et les gens qui entraient aspiraient dans leurs poumons des particules grasses. Si cela ne faisait pas de mal à l'individu moyen et à peine un peu de dégât à Remo, quand il passait par un de ces établissements il en gardait le goût pendant huit jours. Et ses vêtements, bien sûr, devaient être jetés. Les teinturiers réussissaient bien à faire partir la graisse mais ils imprégnaient les tissus avec des produits désinfectants qui risquaient de faire peler Remo, à moins qu'il se concentre continuellement pour l'éviter.

Il trouvait ironique qu'en apprenant la grandeur de Sinanju, et en en faisant partie, en s'imbibant du savoir accumulé de ses générations de tueurs, il était devenu faible par certains côtés.

Chiun, son maître, disait que c'était le grand équilibre de l'univers. On recevait et on donnait. On donnait de la douleur et de la fatigue et on recevait en échange de la force et de l'endurance. Rien dans ce monde n'est donné qui n'est aussi pris et rien n'est pris qui n'est pas donné. Ainsi parlait Chiun, Maître de Sinanju. Naturellement, Chiun ajoutait qu'il avait donné à Remo la sagesse, la discipline et les pouvoirs de l'univers et avait reçu en échange le manque de respect, la paresse et un mépris général pour une douce âme tendre, d'une grâce dépassant l'entendement, cette belle âme étant Chiun.

Remo respira à moitié et entra dans un snack-bar espagnol ouvert tôt pour les travailleurs. Il y avait une cabine dans le fond et personne à portée d'ouïe, alors il téléphona. C'était un nouveau numéro et il l'avait noté pour ne pas l'oublier et quand une petite voix dans sa tête lui dit qu'il faisait cela pour que le souvenir qu'aurait En haut de sa dernière mission soit celui d'un travail professionnel bien fait, il la refoula et se déclara qu'il se fichait comme d'un pet de lapin de ce qu'En-haut pensait.

En haut, c'était le Dr Harold W. Smith qui, lorsque Remo avait commencé son entraînement avec Chiun comme unique bras vengeur de l'organisation, avait imprégné Remo d'une vision de cette organisation unique, inconnue de tous sauf du Président, de Smith et de Remo. Et la vision était celle de l'arme secrète de l'Amérique pour faire fonctionner la Constitution. Pour obliger les hauts fonctionnaires

à rester honnêtes. Pour que la police fasse la police et que les procureurs s'occupent de poursuivre en dépit de la corruption de la nation.

C'était une vision grandiose. Malheureusement, pour le peu qui était accompli, bien plus de choses continuaient d'aller de travers. L'organisation, CURE, ne marchait pas.

Remo avait cru au rêve et il avait consacré ses nouveaux talents à ce rêve et un jour il avait compris que le corps et l'esprit peuvent être unifiés grâce aux rythmes fondamentaux de l'univers mais qu'on ne change pas les gens avec des lois. Au contraire, les gens avaient les lois qu'ils méritaient. Si l'Amérique dégringolait la pente c'était que sa place était en bas.

Cela attristait Remo mais c'était comme ça et maintenant il avait des obligations différentes. Envers sa respiration, par exemple. Il le comprenait, mais il ne comprenait pas la Constitution, ni En-haut ni le combiné du téléphone qu'il sentait vibrer alors qu'il formait son numéro.

Il y avait une nouvelle espèce de brouilleur et, en lisant ses notes, il s'aperçut que les ondes de sa voix étaient aspirées dans le combiné parce qu'il avait l'impression de parler avec les oreilles bouchées. Il sentait sa voix dans sa bouche mais le son était différent. Quand il écartait la tête de l'appareil, ses oreilles se débouchaient. Quand il parlait tout près, sa voix était aspirée dedans. Merveilleux, pensa-t-il. Encore un gadget inutile, destiné à enrichir les Japonais et à mettre les Américains mal à l'aise.

Il termina son rapport par une demande.

— Smitty, est-ce que je peux obtenir une réponse de vous ou est-ce que je dois parler à cet ordinateur ?

— Vous devez attendre une réponse sur la question de savoir si vous obtiendrez une réponse, répondit l'ordinateur.

Avec sa bouche, Remo fit un bruit malsonnant au téléphone. Il remarqua une poêle en fer pleine de pommes de terre jaunes. Sa respiration restait retenue dans ses poumons. Les rythmes de son corps se taisaient. Son cœur battait très lentement. Il ne respirait pas mais il sentait la graisse dans l'air toucher sa peau. Il avait envie de la gratter.

— Bon, dit la voix citronnée familière. Je vous écoute.

— Smitty, est-ce que sous-secrétaire s'écrit avec « ai » ?

— Remo ! Pourquoi me dérangez-vous avec ça ? Il y a d'innombrables problèmes dans...

— Est que ça s'écrit avec « ai », oui ou non ?

— Oui. Mais écoutez, Remo, il y a une activité insolite concernant ce qui pourrait être une armée qui se forme et...

— Il y a bien « ai », alors ?

— Oui. Mais pour...

— Adieu, dit Remo. Dernière mission.

Il raccrocha et sortit rapidement dans la rue, où l'air était plus ou moins respirable, et il aspira profondément, pour la première fois depuis qu'il était entré dans le petit restaurant. En s'éloignant de la plage, il choisit une voiture en stationnement, y monta, tripota nonchalamment quelques fils et roula le long de Delray vers la côte, où il se gara à plusieurs centaines de mètres d'un port de plaisance et monta à bord d'un bateau de pêche blanc à deux ponts, qui était mouillé là pour un mois.

Il en avait fini. Après plus de dix ans, il avait sauté le pas. Il en avait fini avec CURE.

L'air était de nouveau bon et la mer clapotait plaisamment pour un homme qui voyait tout son avenir devant lui. Et il savait ce qu'il allait en faire.

À bord, Remo trouva un tout petit bout d'homme assis dans la position du lotus, avec un petit bout de barbiche blanche et de petites mèches folles sur les tempes, enveloppé dans un kimono du matin bleu pâle, contemplant paisiblement l'éternité. Il ne se retourna pas.

— Petit père, annonça Remo. J'ai quitté Smith.

— C'est un beau matin, dit le vieil Oriental et ses longs ongles surgirent de ses manches. Enfin ! Smith est un empereur fou et il n'y a rien de plus dangereux et de plus malséant que d'être un grand tueur pour un empereur fou. Et pourtant, en vérité, pendant bien des années je n'ai pas été entendu quand j'avertissais de ce danger. Et pourquoi ?

— Je ne veux pas le savoir, répliqua Remo qui savait qu'il allait le savoir que cela lui plaise ou non, et savait aussi que même une armée ne pourrait faire taire Chiun, Maître de Sinanju, quand il avait quelque chose à dire, en particulier sur l'ingratitude de Remo et sa non-coréité, ou sur la pingrerie et l'insanité de Smith.

Chiun ne pouvait comprendre qu'une organisation désirait protéger une Constitution. Et l'histoire accumulée de centaines de Maîtres de Sinanju, travaillant pour des princes ambitieux, mettaient Chiun dans l'incapacité de comprendre le chef d'une organisation qui ne voulait pas être empereur. Il avait été choqué très tôt, quand Smith avait refusé ses offres d'assassiner le Président actuel pour couronner Smith empereur à sa place. C'était ce malentendu qui permettait à CURE de recruter les services de Chiun sans qu'il menace le secret de CURE.

Car, tout comme Smith ne connaîtrait jamais Sinanju, Chiun ne pouvait apparemment pas connaître CURE. Seul Remo comprenait presque entièrement les deux, comme un homme pris entre deux univers, vivant dans l'un, connaissant l'autre, sans jamais trouver un foyer.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas écouté, peux-tu me demander, reprit Chiun.

Il se retourna lentement, sans bouger les jambes, d'une torsion complète de son torse vers Remo.

— Je ne demande rien, dit Remo.

— Je dois répondre. Parce que j'ai donné la grâce, la sagesse et la bonté à un si petit prix.

— Smitty envoie un sous-marin américain tous les ans avec un tribut en or. Il risque la Troisième Guerre mondiale en se glissant dans les eaux nord-coréennes pour livrer de l'or à votre village. Plus que Sinanju n'en a jamais reçu de personne, déclara la partie américaine de Remo.

— Pas plus que Cyrus le Grand, répliqua Chiun, faisant allusion à l'ancien empereur perse qui avait donné un pays entier en échange de services rendus.

Depuis lors, la Maison de Sinanju avait toujours eu grande envie et s'était sentie honorée de travailler pour les Perses, même après que la Perse soit devenue l'Iran. Le fait que l'Iran avait des milliards de dollars en pétrole ne le rendait pas moins séduisant aux yeux de Chiun.

— Un trop grand cadeau peut n'être aucun cadeau, pontifia la partie Sinanju de Remo.

Car Cyrus avait donné tout un pays mais, en prenant le commandement, le Maître de Sinanju avait appris à gouverner mais perdu beaucoup de ses talents physiques impressionnants. D'après l'histoire de Sinanju, il avait failli être tué avant d'avoir pu repasser à son successeur les secrets qui devaient être plus tard connus en Occident, sous une forme diluée, sous le nom d'arts martiaux.

Le don durait éternellement et c'était la seule vraie richesse. Les nations et l'or disparaissaient mais le talent transmis restait éternel. Cela, Remo le savait. Chiun le lui avait enseigné comme Chiun lui-même l'avait appris.

— C'est vrai, reconnut Chiun, mais ce n'est pas la taille, c'est la nature du cadeau. Le cadeau que je t'ai fait est sans prix et tu l'as gaspillé pour un empereur fou. Pourtant, me suis-je jamais plaint ?

— Toujours, assura Remo.

— Jamais, déclara Chiun. Pourtant, j'ai supporté l'ingratitude. J'ai abandonné les miens, les héritiers de Sinanju, pour un Blanc. Pourquoi ai-je fait cela ?

— Parce que le seul de tout votre village qui était capable d'apprendre trahissait Sinanju et tous les autres ne valaient rien et quand vous m'avez trouvé, vous avez trouvé quelqu'un qui pourrait devenir Maître de Sinanju et le retransmettre.

— J'ai trouvé un pâle morceau d'oreille de cochon mangeur de viande.

— Vous avez trouvé quelqu'un capable d'accepter Sinanju, un

homme blanc capable d'apprendre ce qu'un homme jaune ne pouvait pas. Blanc. Blanc, insista Remo.

— Du racisme ! protesta rageusement Chiun. Du racisme flagrant. Et le racisme est encore plus odieux quand il est pratiqué par une race inférieure.

— Vous aviez besoin d'un homme blanc, Chiun. Besoin.

— J'ai jeté des perles à un cochon. Et les cochons prétendent maintenant que j'avais besoin de jeter les perles. J'ai déshonoré ma Maison. En vérité, il n'y a rien de pire que je puisse faire, rien de pire ne peut arriver.

— J'ai trouvé un autre moyen de gagner ma vie, petit père, dit Remo.

Pour la première fois, Remo vit sur le parchemin jauni de la figure qui avait toujours su garder son calme, aussi normalement que la plupart des poumons respiraient, le rouge du choc envahir les joues creuses.

Et Remo comprit qu'il avait mal agi. Vraiment très mal agi.

CHAPITRE III

Le colonel Wendell Bleech reçut ses ordres à 4 h 35 du chef en personne. Ils arrivèrent sous forme de question.

Pouvait-il, en ce moment, effectuer une des missions initiales ? C'était important parce que, d'ici peu de temps, le chef voulait montrer un produit pleinement entraîné.

— C'est possible, Chef, répondit Bleech.

Il extirpa des draps son corps de potiron et nota l'heure de l'appel.

— Colonel, il est impératif que vous n'échouiez pas. Si vous n'êtes pas encore prêt, je préfère attendre.

— Nous sommes prêts maintenant, Chef. En avance.

Il y eut un long silence. Bleech attendit, le crayon en suspens au-dessus du bloc-notes. Il entendait le pas régulier de son garde personnel derrière sa porte. Sa chambre était nue comme une cellule, avec seulement un lit de camp, une fenêtre et une malle pour ses vêtements. À part le grille-pain et le réfrigérateur pour garder ses muffins anglais à une température de 6° 3, et une bouteille de vodka Eristoff largement entamée ainsi que la boîte à pain en émail blanc contenant vingt-deux sortes de confitures, la pièce n'avait aucun agrément. Elle était encore plus austère que les chambrées des soldats.

Si Bleech avait eu besoin de justifier sa dure discipline, et il ne le pensait pas du tout, cette chambre aurait suffi. Mais il avait toute la justification qu'il voulait dans sa mission elle-même. Chaque fois qu'il regardait les deux seules photos dans sa chambre, sous le drapeau de la Confédération, le Vieux Sud vaincu dans la première guerre entre les États, il savait qu'il ferait n'importe quoi pour sa mission. Pour lui, ce n'était pas simplement une suite d'ordres ; c'était la vocation d'une vie entière. Elle l'avait conduit de l'armée régulière à cette unité spéciale, d'où il n'y avait pas de retour.

— Colonel, ce serait mauvais si nous ne pouvons pas agir maintenant, mais ce serait encore pire si nous agissions et échouions.

— Nous n'échouerons pas.

— Pouvons-nous agir demain ?

— Oui, assura Bleech.

— Contre une ville qui peut être fermée par toutes ses issues ?

— Norfolk, en Virginie ? devina Bleech.

— Oui. Avec la base navale là et des tas et des tas de protections cachées.

— Nous pouvons le faire.

— L'enthousiasme a des limites, Colonel.

— Chef, mon enthousiasme finit où commence ma réalité. J'emmènerai cette unité n'importe où. Ces hommes sont à moi, ils sont excellents, et ils ne sont pas gâtés par un tas de règlements ramollissants de l'armée régulière. C'est une unité combattante, chef.

— Allez, dit le chef de cette belle voix grave, douce, qu'ont souvent les hommes très riches parce qu'ils n'ont jamais à hausser le ton pour obtenir ce qu'ils veulent.

— Quand recevrons-nous la liste de... euh, des sujets ? demanda Bleech.

— Vous l'avez dans vos dossiers de Norfolk. Nous en aimerions quinze sur vingt.

— Bien, Chef. Vous les aurez dans deux jours.

— Je ne veux pas de marques, pas de cicatrices. Les marques de fouet et les cicatrices offensent les gens.

— Pas de marques, Chef, promet Bleech. État parfait.

Le colonel Bleech ne se recoucha pas mais s'habilla de sa tenue de combat. Il retournerait au lit dans deux jours. D'ailleurs, maintenant il ne pourrait plus dormir.

Il traversa le camp sous le ciel noir et brumeux d'avant l'aube. Il respirait la brise lourde et humide des marécages voisins, il entendait sonner ses pas solitaires sur le gravier, comme les roulements de tambours d'une armée d'un seul homme en marche.

Il se dirigea vers les services sécurité-renseignements, parfaitement imperméables aux fuites parce que le dispositif était unique. Il n'y avait là aucune feuille de papier à voler et à remettre au FBI, à la CIA, au Congrès ou à toute personne risquant de divulguer l'existence de l'unité et de ce que le colonel Bleech considérait comme sa mission sacrée.

D'ailleurs, il avait toujours eu horreur de la paperasse. Et maintenant, il allait examiner des cartes et des rapports et des listes sans même toucher un bout de papier.

Dans la partie nord de l'enceinte, deux hommes armés de mitraillettes montaient la garde sur un carré d'acier peint en kaki.

Bleech hocha la tête en regardant ce socle métallique sous leurs pieds, en pensant que si l'on plantait des fleurs dans un cadre réfrigéré au-dessus de cette trappe, elle serait invisible.

Les deux gardes avaient des gants d'amiante accrochés à leur ceinturon, au cas où le colonel voudrait entrer dans la journée. Le bouclier de métal devenait salement brûlant sous le soleil estival de Caroline du Sud.

Pour le moment, il était relativement frais et les deux hommes se baissèrent pour glisser leurs mains nues sous la dalle. En grognant, ils la soulevèrent, révélant un escalier de ciment.

Les belles bottes de Bleech claquèrent sur les marches quand il descendit.

— Ça va, vous pouvez refermer, cria-t-il impatientement.

Sa clef ne pouvait pas entrer dans la serrure tant que le panneau n'était pas fermé. La dalle se remit en place, l'escalier devint noir comme un tombeau tandis que le colonel enfonçait sa clé dans la serrure. Un déclic, la porte s'ouvrit et une lumière douce, devenant progressivement plus vive, éclaira la salle souterraine.

Au milieu, il y avait une console avec un écran, une chaise et une série de boutons. Cette pièce n'était autre que l'accès à toute la documentation de la cause. Quand Bleech avait vu cette salle pour la première fois, quand il avait été initié, quand le chef en personne la lui avait montrée, il avait compris qu'il était possible de réussir la grande mission.

Car on avait là l'Amérique à la pression d'un bouton et il appuya sur celui de Norfolk, Virginie. Et aussitôt il eut sous les yeux le plan de la ville reliée par un tunnel et un pont aux quartiers du continent, la sécurité de chacun de ces quartiers, ce que faisaient la police municipale, la police de l'État et qui, dans l'ensemble, faisait deux jours plus tôt ce qu'il fallait pour gérer la ville.

Bleech pressa des boutons pour obtenir une mise à jour et de nouveaux renseignements apparurent sur l'écran. Il appuya sur des touches pour avoir les noms, les adresses et la photo des vingt personnes en question. Il demanda une mise à jour de leur emplacement, pas plus tard que midi. Il pressa le bouton urgence. La beauté d'un tel système, pensait-il, c'était que les gens à l'autre bout de l'ordinateur ne savaient pas du tout pour qui ou pour quoi ils récoltaient des renseignements.

Des milliers de personnes pouvaient travailler pour la cause sans que personne ne le sache.

Et c'était justement pourquoi le colonel Bleech croyait qu'il était possible de réussir la grandiose mission.

Il avait là, devant lui, tous les rouages d'une ville et il allait y pénétrer, prendre ce qu'il voulait et s'en aller. Aucune loi, aucune force ne pourrait l'en empêcher.

Bleech prépara trois plans pour le raid. Bien sûr, il ne les inventait pas comme ça, de chic. Il y avait des mois qu'il y travaillait. Il les programma dans l'ordinateur pour avoir une évaluation. Il ne cherchait pas à savoir lequel marcherait ; tous marcheraient. C'était une question de savoir lequel marcherait le mieux.

Les réponses de l'ordinateur lui firent plaisir. La mission était facile, du gâteau.

Le seul problème, c'était les vingt cibles. De par leur nature, elles n'étaient pas fixes. C'était tantôt cette salle de billard ou ce bar le jour

où les allocations arrivaient, tantôt un simple immeuble abandonné. Certaines seraient probablement entre les mains de la police.

Dans la salle des renseignements isolée du monde, le colonel Bleech raffina ses plans en donnant des ordres à l'ordinateur. Il avait faim de muffins et soif de vodka Eristoff, il était fatigué, son estomac grommelait quand il signala enfin aux sentinelles de soulever la lourde dalle de métal.

Quand les gardes obéirent, un voyant clignota dans la salle de l'ordinateur et un écran montra qui était là-haut. Rassuré de voir que c'était les deux gardes qui devaient y être, Bleech se servit de nouveau de sa clé et ouvrit la porte. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Son unité et lui arriveraient à Norfolk avec des heures d'avance. Son plan consistait à garder tout son monde dehors jusqu'au tout dernier moment et puis à foncer d'un seul coup.

Il effectuerait son raid en plein jour, car neuf heures du matin serait le meilleur moment, celui où les cibles seraient le plus probablement au lit chez elles.

Quand Bleech vit ses pelotons triés sur le volet arriver dans les cars vert olive, son cœur se dilata de joie. Il avait projeté tout ça mais en voyant la réalisation, il était certain que ça marcherait comme sur des roulettes.

Ils avaient l'air si vrais, avec leur uniforme bleu, leur casque et leurs leggings blancs et le brassard MP au bras. Ils avaient l'air de deux cars pleins de police militaire, la patrouille de bordée tout à fait courante dans une base navale. Seul le colonel Bleech était en kaki.

Il laissa attendre ses hommes sous le chaud soleil d'été pendant qu'il allait se changer ; il mangea quatre muffins, puis ils partirent.

À l'aube, ils étaient dans les faubourgs de Norfolk et la tension de la première mission faisait palpiter l'estomac du colonel. Il dirigea les deux cars vers la banlieue de Virginia Beach, histoire de les faire circuler sans pénétrer dans les zones cibles cruciales.

Il refit l'inventaire du matériel. Tant de munitions par homme, tant d'armes, les nouvelles chaînes en nylon – infiniment supérieures aux anciennes en métal – les seringues, les sédatifs, tout était là.

Les cars traversèrent Oceana, Oceanbridge et finalement, à 8 h 37, ils entrèrent dans Norfolk et dans Granby Street. Ils roulèrent vers les points désignés et, de là, en cette belle heure matinale où ceux qui travaillaient étaient au travail, l'unité frappa.

Le premier arrêt fut pour la Fabrique de Perruques Naturelles-Afro, dans Jefferson Street, R. Gonzalez Propriétaire. L'équipe eut vite fait de passer à travers la vitrine, en la démolissant de deux bons coups de barre de fer. Une ravissante mulâtresse à la peau de chocolat au lait et aux yeux noirs flamboyants se tenait à l'entrée du petit magasin, armée d'un balai. Elle fut vite repoussée de côté.

Quatre hommes montèrent quatre à quatre et firent irruption dans la première chambre à droite. Ils en ressortirent immédiatement avec un jeune Noir ivre, complètement abruti.

— C'est lui. Identité positive, mon colonel. Lucius Jackson.

— C'est sa sœur que vous avez poussée ? demanda Bleech et il regarda autour de lui. Où est-elle passée ?

— Oui, c'était elle.

— Bon, allons-y.

L'unité écuma la rue, certains groupes entrant par les portes, d'autres par les fenêtres. Le colonel Bleech ne pouvait pas suivre le compte des cibles parce qu'il était bien trop occupé à veiller à ce que ses officiers et ses hommes se déplacent avec un ensemble parfait pour une grande invasion de cette rue.

En 90 secondes, ils eurent fini et passèrent dans une autre rue, pour un autre raid. Huit secondes plus tard, R. Gonzalez, propriétaire de la Fabrique de Perruques Naturelles-Afro, un Magnum 44 au poing, surgit dans la rue et pesta en la trouvant déserte. Elle avait voulu se descendre quelqu'un.

Bleech nageait dans l'extase. Pas un seul de ses hommes n'avait commis une faute. Les sédatifs intenses faisaient parfaitement leur effet. Des mains expertes inséraient les abaisse-langue en plastique pour empêcher la personne droguée de s'étouffer avec sa propre langue. Les chaînes de nylon ligotaient des poignets derrière le dos et des pieds bien serrés contre le torse. Comme des sacs de linge sale pliés, les cibles étaient glissées dans les compartiments à bagages au flanc des cars. Contrairement à ceux des cars Greyhound ou Trailways normaux, ces compartiments étaient alimentés en oxygène.

Dans quatre secteurs clés de ce quartier, ils s'étaient procuré quatorze hommes et ils avaient utilisé vingt-deux minutes. Bleech prit une décision. Il avait le choix entre continuer de chercher la quinzième cible et exposer le groupe au danger ou partir maintenant avec les quatorze dans la main. Il décida de partir. C'était la sagesse. Ce n'était pas pour rien qu'il avait été nommé commandant de cette unité spéciale. Il rassembla tous ses hommes.

Le soldat Drake, naturellement, arriva bon dernier. Bleech avait un projet pour Drake.

Les deux cars de l'US Navy, avec leur cargaison humaine cachée dans les compartiments à bagages spéciaux, roulèrent lentement et prudemment vers la rue principale, avec tous les soldats à bord. Le colonel Bleech donna un ordre.

— Tunnel de Chesapeake Bay Bridge, ordonna-t-il au conducteur de son car et l'ordre fut transmis par radio au suivant.

Ils pénétrèrent dans le tunnel. Mais les cars qui en ressortirent à l'autre bout n'étaient pas des cars de la Marine. C'était des cars de

transport normaux, avec des inscriptions et des plaques commerciales. Les panneaux qui avaient bouché les fenêtres avaient été ôtés et on voyait maintenant à l'intérieur une bande d'étudiants rentrant chez eux dans le Maryland. Les soldats s'étaient changés et avaient caché leurs armes en dix-huit secondes. Tout cela dans le tunnel où personne ne pouvait les voir.

Ils remontèrent par la Route 13 jusqu'aux abords d'Exmore. Là, tout le monde sauta à terre, portant des sacs au nom de Swarthmore State Collège. Ces sacs contenaient les uniformes de la patrouille à terre et les armes.

Bleech était vêtu d'un bermuda vert et d'un tee-shirt au nom de « Swarthmore State » et portait un sifflet au cou. Si on les interpellait, il était l'entraîneur.

La cargaison fut laissée dans les compartiments à bagages, la pompe à oxygène gardant les hommes en vie.

À quinze cents mètres, par un chemin de terre, tout le monde arriva dans une vaste prairie où Bleech donna l'ordre de s'asseoir et d'attendre.

Si Bleech n'avait pas eu de montre, il aurait juré qu'ils avaient attendu pendant une bonne demi-heure. Mais ce ne fut que dix minutes. La grande aiguille avançait si lentement qu'il se rendit compte de la longueur d'une minute sous le soleil brûlant. Enfin, par-dessus la crête d'une colline couverte d'herbe jaunie, un bruit claquant d'hélicoptères se fit entendre. Ils étaient à l'heure. Ils étaient bleu et blanc et magnifiques.

Et ils étaient à l'heure. Il avait réussi !

Quand le premier appareil se posa, il y avait un message pour Bleech.

— Mon colonel, quatorze triple parfait, dit le pilote sans savoir ce que le message signifiait mais Bleech le comprit.

Quatorze, c'était le nombre de captifs cueillis dans les cars. Triple parfait voulait dire que les trois phases de l'opération s'étaient déroulées sans heurts. Bleech était entré dans Norfolk et en était sorti sans incident ; les quatorze prisonniers étaient exactement ce qu'on voulait ; tous les autres faisaient correctement leur travail et les prisonniers étaient déjà en route vers leur destination finale.

Bleech embarqua ses hommes dans les hélicoptères. Le soldat Drake fut le dernier à monter à bord, en trébuchant maladroitement.

De retour au camp, Drake serait accusé de n'être pas resté avec son unité et serait mis dans la « boîte chaude », une prison qui devenait d'une chaleur intense sous le soleil d'été ; Bleech emmènerait alors les hommes pour un entraînement de trois jours dans les bois. À leur retour, Drake serait mort et Bleech ferait un petit discours pour expliquer que le soldat Drake avait essayé d'abandonner son unité et

quand un homme faisait ça, Bleech oubliait tout simplement son existence. Son seul problème était de savoir si ce serait plus efficace de laisser la troupe découvrir Drake mort dans la boîte chaude ou de rassembler tout le monde pour un défilé et puis d'ouvrir la prison en ordonnant à Drake de sortir. C'était toujours plus impressionnant quand les hommes pensaient qu'on les tuait négligemment, sans raison. Cela donnait à toute punition éventuelle le piment menaçant de la fatalité.

Bleech se disait qu'il avait une bonne unité. Il commençait à manquer d'homme pour les châtiments exemplaires.

Maintenant, il avait faim d'un bon muffin anglais grillé.

Il avait gagné la première bataille. Selon les calculs de l'ordinateur et, surtout, selon les siens, la première bataille devait être la plus dure. Ensuite, tout serait facile.

Il avait exécuté sa mission et ceux qui s'occupaient de la cargaison devraient accomplir la leur. Mais ce serait facile aussi. On l'avait déjà fait. C'était seulement récemment, depuis une centaine d'années, que cela ne se faisait plus dans la plupart des pays civilisés.

Le lieutenant-colonel Wendell Bleech n'était pas le seul à avoir un ordinateur à l'accès extrêmement limité. Il en existait un autre, contenant encore plus de connaissances et de renseignements sur la vie américaine, à l'accès encore plus limité. Un seul terminal, dans un seul lieu d'Amérique pouvait fournir l'information et si jamais quelqu'un s'avisait de piocher dans cet ordinateur, tout l'ensemble s'autodétruirait chimiquement et deviendrait une masse informe de fils et de transistors flottant dans un puissant acide.

Ce terminal d'ordinateur se trouvait dans un bureau de ce qui passait, pour le monde extérieur, pour le sanatorium de Folcroft à Rye, dans l'État de New York. C'était bien une maison de santé, au moins en partie, mais sa véritable fonction était d'abriter le complexe d'ordinateurs qui représentait le cœur de l'organisation secrète CURE, qui n'avait plus maintenant de bras vengeur.

Et ce que l'ordinateur de Bleech lui avait dit de faire était en ce moment analysé par l'ordinateur de CURE et par le Dr Harold W. Smith, le chef de l'organisation, assis dans un bureau dominant le détroit de Long Island et l'océan à travers lequel ses ancêtres étaient arrivés d'Angleterre pour fonder une nation basée sur la loi.

Les premiers rapports étaient déroutants. Plusieurs hommes avaient été enlevés ou avaient participé à un raid sur un quartier noir de Norfolk, Virginie. L'ensemble des faits n'était pas clair, ce matin, parce que ce n'était pas les premiers rapports. Les bons renseignements, comme les bons arbres, mettaient du temps à pousser et chaque petite information était l'engrais qui les aidait. Alors ce matin-là à 10 h 42,

le Dr Smith savait simplement que quelques hommes manquaient. L'ordinateur disait que les hommes avaient certaines *généralités*, un mot que le cerveau électronique employait quand il cherchait une raison à quelque chose.

Smith contempla les « généralités », sa figure citronnée pincée, ses lèvres minces serrées, l'esprit derrière le front en plein travail mais sans panique, comprenant que quelque chose s'agitait dans les entrailles de la nation sans qu'il sache encore pourquoi.

Les généralités des disparus : ils étaient tous noirs, entre 20 et 23 ans, et tous avaient un petit casier judiciaire peu grave. Tous étaient chômeurs et inemployables selon les normes fédérales.

Smith prit un crayon d'une poche de son gilet gris. Il aimait les gilets serrés et les costumes gris, les chemises blanches et sa cravate de Dartmouth à rayures vertes.

Il se mit à griffonner. Les ordinateurs savaient presque tout mieux faire que les êtres humains, sauf réellement tirer des conclusions.

Le terminal rapporta que le nombre des manquants était de quatorze, positif. En se reportant sur la liste des traits communs aux quatorze hommes, Smith constata que les personnes dont la vie serait le plus affectée par les disparitions étaient les familles, alors il tapa sur son terminal une demande de renseignements sur les familles. L'une d'elle, avait peut-être organisé la disparition de ces quatorze hommes.

Même en posant la question, Smith savait qu'il se trompait probablement. Les gens qui avaient le plus à gagner par la disparition des manquants de Norfolk seraient les derniers à organiser ces disparitions et les moins capables de le faire.

Un seul nom de parent sortit de l'ordinateur, pas parce que la personne avait pu organiser la disparition des quatorze mais à cause d'un contact précédent avec CURE. Le nom était celui de Gonzalez R., mais une information plus importante de l'ordinateur prit rapidement le pas là-dessus : plusieurs témoins avaient vu les sujets molestés, ligotés et piqués avec un tranquillisant quelconque. Ceux qui se livraient à ces actes portaient des uniformes de la patrouille à terre de la Marine.

Smith demanda à l'ordinateur où se trouvaient Remo et Chiun. L'ordinateur fit alors simplement ce que les ordinateurs font le mieux : fouiller dans la masse d'informations pour chercher quelque chose de saillant. La machine sonda sa mémoire, recherchant des gens qui ne font pas ce que les autres font.

Si il existait des rapports de police ou de journaux parlant d'un homme, qui, seul, de ses mains nues et sans effort estropiait plusieurs hommes armés cela serait une indication. S'il y avait une histoire de quelqu'un escaladant la façade lisse d'un immeuble, c'en serait une autre. S'il y avait un rapport sur un homme blanc et un Oriental mêlés

à un incident public, causé par quelqu'un ayant touché par inadvertance l'Oriental et se faisant démembrer pour sa peine, ce serait concluant.

Cette fois, l'ordinateur ne donna qu'un seul rapport au Dr Smith. Un homme avait sauté d'un avion sans parachute et n'était pas mort !

Les yeux de Smith brillèrent de satisfaction et puis retrouvèrent leur couleur normale gris d'acier. L'homme avait bien sauté d'un avion et n'était pas mort mais il avait été blessé et se trouvait en ce moment à l'hôpital de Winstead, près de Ramage dans le Dakota du Sud où son état était jugé critique.

Et voilà pour l'endroit où se trouvaient Chiun et Remo. Ils n'étaient pas à Ramage, dans le Dakota du Sud. Il aurait fallu bien plus que le saut d'un avion pour envoyer Remo à l'hôpital.

CHAPITRE IV

Le Maître de Sinanju avait entendu et n'y croyait pas. Il aurait répété la question s'il avait pensé qu'il supporterait la réponse. Il la reposa :

— Qu'est-ce que je t'ai fait, pour que tu me fasses une chose aussi infâme, Remo ?

— Ce n'est peut-être pas infâme, petit père.

— Je ne peux pas le croire.

— Croyez-le. Je ne tuerai plus, déclara Remo.

— *liiiiah !* s'exclama Chiun, les paroles de Remo blessant ses vieilles oreilles fatiguées. La douleur, je peux la supporter. Mais savoir que j'ai trahi mes ancêtres en donnant tellement de ce qui ne reviendra pas à la Maison de Sinanju, ça je ne peux pas le supporter.

— Je ne vais pas avoir de remords, dit Remo. Moi aussi, j'ai ma vie à vivre et je ne suis pas né assassin.

— Inutile de le mentionner maintenant, dit Chiun et, dans les ténèbres de sa matinée un rayon de lumière apparut. Tu as tué, Remo. Par ton acte, tu tues. Tu tues la Maison de Sinanju en faisant ce que tu fais. Qui transmettra ce que nous savons ? Qui prendra la source solaire des arts martiaux pour donner son essence à un autre afin qu'il la garde vivante ? Qui, sinon toi ?

— Vous, répliqua Remo. Vous m'avez trouvé. Trouvez quelqu'un d'autre.

— Il n'y a personne d'autre.

— Et ces merveilleux Coréens dont vous prétendez toujours qu'ils pourraient être maîtres de Sinanju si, dans un moment de faiblesse, vous n'aviez pas choisi un Blanc au lieu d'un Coréen ? Allez donc en chercher un.

— Je suis trop vieux, à présent.

— Vous n'avez jamais que quatre-vingt-cinq ans.

— J'ai tant donné qu'il ne reste rien.

Remo regarda la casserole fumante sur le réchaud à butane du bateau. Il partait pour son nouvel emploi après ce déjeuner. Le riz était cuit à la vapeur à la perfection et le canard ne tarderait pas à être à point.

Il avait des places réservées à bord d'un vol Delta en partance de West Palm Beach à destination de New York. Il ne révéla pas qu'il avait réservé deux places.

— Vous voulez du ginseng sur votre riz, ou non ?

— Le ginseng est pour les moments heureux. Le ginseng est pour les cœurs qui n'ont pas été brisés ou trahis, dit Chiun.

— Pas de ginseng ?

— Un petit peu. Pour me rappeler les jours heureux enfuis à jamais.

Chiun surveilla attentivement, pour s'assurer qu'il aurait la bonne quantité. Remo émietta la racine dans la casserole. Il vit Chiun relever un peu la tête, les yeux sur le ginseng. Il en ajouta une pincée. La tête se rabaissa.

— Mais je ne le savourerai pas, marmonna Chiun.

Pendant tout le repas, il répéta qu'il ne savourait rien. Et pourtant, il savait qu'il y avait des choses pires dans le monde. Bien pires.

— Ah oui ? Quoi ? demanda Remo en mâchant consciencieusement son riz.

Manger en s'y prenant correctement, n'était pas plus agréable, à ce stade de son développement, qu'un exercice respiratoire. Correctement mastiqué, ce n'était que de l'alimentation. Pour y prendre plaisir, il fallait mal manger. Car cela aboutissait à manger des choses pour le plaisir au lieu de se nourrir, ce qui risquait d'être fatal, surtout pour les Américains qui mangeaient comme ça tout le temps.

— Tu attaches plus de prix à ton riz qu'à ce que je considère comme une profanation, dit Chiun.

— C'est exact.

— La perfidie. L'éternelle perfidie. Je n'ai qu'un désir dans la vie. Que mes yeux ne se posent jamais sur le gaspillage de Sinanju faisant ce qu'il n'a pas été entraîné à faire.

— D'accord, dit Remo.

— Je ne veux même pas savoir ce que tu feras.

— Très bien. Ça vaut mieux pour vous.

— Tu sais, tout le monde n'apprécie pas les assassins, quelle que soit leur grandeur.

— Je sais, dit Remo mais sa voix ne raillait plus.

— On nous traite de criminels et de tueurs.

— Ma foi, on n'a peut-être pas entièrement tort.

— On ne comprend pas ce que nous faisons.

— Comment le pourrait-on ? demanda Remo.

Il se demandait s'il avait besoin de canard. Un jeune homme trouvait normalement assez de gras dans des légumes ou des céréales pour ne pas avoir besoin de canard. Une goutte de gras luisait sur la chair blanchâtre du caneton bouilli. Remo tira un trait sur le canard.

— Et dans ce pays, ton pays, c'est pire. Vous avez des assassins amateurs qui travaillent partout. Tous les gens qui ont un fusil ou un pistolet pensent qu'ils ont le droit de tuer.

— Je sais, dit Remo.

— Mais un bon assassin, même ses victimes le respectent. Parce que la victime a une meilleure mort que si la vieillesse l'attaquait, car dans la vieillesse on est torturé jusqu'au tombeau. On voit ses membres raidir et sa respiration s'en aller et sa vue baisser, on souffre de mille maux. Mais quand une personne quitte ce monde avec l'assistance d'un grand assassin, elle est vivante un instant et à la seconde suivante elle ne vit plus et cela sans douleur. Je préfère être assassiné que d'être dans un de vos accidents de la route, déclara Chiun.

— Je m'en vais, petit père, dit Remo. Vous venez avec moi ?

— Non. C'est trop dur pour moi. Adieu. Je suis vieux et pauvre. Tu as peut-être raison et c'est le moment de me quitter.

— Vous n'êtes pas pauvre. Vous avez de l'or planqué partout dans de petits paquets. Et d'ailleurs, il n'a jamais existé un temps où un assassin ne peut pas trouver de travail.

Remo rangea tout ce qu'il possédait dans un petit sac de toile bleue. Un jean de rechange, trois paires de chaussettes, quatre tee-shirts noirs et une brosse à dents.

Il pensait qu'il allait être interrompu d'un instant à l'autre par Chiun, mais il n'en fut rien. Il tira sur la fermeture à glissière du sac. Chiun mangeait son canard, détachant de tout petits morceaux avec ses longs ongles pour les mâcher aussi soigneusement que Remo avait mâché son riz, pour les liquéfier.

— Je m'en vais, répéta Remo.

— Je le vois.

Remo savait que Chiun avait des malles-cabine géantes qui devaient être étiquetées pour une expédition. Il n'avait pas demandé à Remo de coller des étiquettes.

— Je pars maintenant, insista Remo.

— Je le vois, répéta Chiun.

Remo haussa les épaules et soupira. Il avait travaillé plus de dix ans comme assassin et il ne pouvait pas, même s'il le voulait maintenant, remplir son sac d'objets de valeur. Il partait vers une nouvelle vie. Là où il aurait un foyer, une femme et un enfant. Peut-être plusieurs enfants.

Chiun disait que les enfants étaient comme des orchidées, mieux appréciés quand quelqu'un d'autre se donnait la peine de les cultiver. Ils avaient discuté de ça autrefois. Il y avait de nombreuses années et bien des fois depuis.

Remo ne savait pas s'il partait vers ce foyer et cette famille. Il ne savait pas s'il les voulait encore mais il savait qu'il voulait s'en aller. Il savait surtout qu'il n'avait pas envie de tuer de sitôt, et peut-être plus jamais. Ce n'était pas une grande nouveauté mais une pensée qui s'était formée pendant si longtemps et si lentement qu'elle était

comme un vieil ami à qui on a soudain décidé d'aller dire bonjour.

Chiun restait assis.

— Je ne crois pas qu'un merci suffirait, dit Remo à celui qui lui avait donné cette nouvelle vie.

— Tu n'as jamais assez donné, dit Chiun.

— J'ai assez donné pour apprendre.

— Va, va, grogna Chiun. Un Maître de Sinanju peut faire bien des choses mais pas de miracles. Tu t'es permis de te tourner vers la corruption et la pourriture. Le soleil peut faire épanouir certaines choses. Il en pourrit d'autres.

— Adieu, petit père. Est-ce que j'ai votre bénédiction ?

Il y eut un silence, du Maître de Sinanju, un silence si profond et si froid que Remo en frissonna.

— Bon, eh bien au revoir, dit-il.

Il ne pleura pas. Il ne méprisait pas ceux qui pleuraient mais ce n'était pas son genre, voilà tout.

En gagnant le quai par la passerelle, Remo avait envie de regarder une dernière fois l'homme qui lui avait donné Sinanju, qui avait à jamais fait de lui un autre que l'ancien agent de police de cette ville de l'Est qui avait été victime d'un coup monté par CURE, attiré à son service et transformé ensuite par Chiun.

Il voulait se retourner mais il ne le fit pas. C'était fini.

Il sauta sur le quai et la journée ensoleillée lui fit plutôt l'effet d'être d'une grossière chaleur importune. Un des hommes opulents de Delray, en blazer bleu et casquette de yachtman, avec un bateau qui valait un million de dollars tout rond, comme il ne manquait pas de le dire à tout le monde, et qu'il n'avait jamais le temps de sortir du port, salua Remo de sa fine plaisanterie habituelle.

— Comme cuisson, ça vous va ? cria-t-il du pont de son yacht et Remo sauta par-dessus la rambarde et lui remit le nez en place.

Puis, avec son unique petit sac bleu, il alla au bureau de la marina et voulut téléphoner pour appeler un taxi et se faire conduire à l'aéroport.

Une secrétaire se servait du téléphone pour raconter à une amie sa soirée de la veille, où elle avait triomphalement dit à quelqu'un ce qu'il pouvait faire de ses sales pattes.

Remo lui compressa le téléphone sur les genoux.

Elle regarda avec horreur les débris noirs de ce qui avait été, un instant plus tôt, un lien de communication avec une copine. Et maintenant c'était sur ses genoux ; ce type avait écrasé l'appareil comme s'il avait été fait en flocons d'avoine compressés.

Elle ne dit rien. Le type qui attendait le taxi ne dit rien. Finalement, elle demanda si elle pouvait ôter de ses genoux les bouts de plastique et de métal.

— Hein ? fit l'homme.

— Rien, murmura la secrétaire, en restant très poliment assise, les genoux jonchés de débris de communication.

Elle jeta un coup d'œil peu-la fenêtre vers un petit attroupement près d'un yacht, où un des plus riches clients gesticulait avec fureur, une main sur la figure. Et voilà qu'apparut un singulier spectacle. On aurait dit un drap bleu propulsé par un frêle petit bout d'homme, avec un soupçon de barbichette blanche, flottant le long du quai. Elle ne voyait pas comment il pourrait passer autour de la foule massée devant le client qui se tenait la figure, une foule qui allait d'un côté à l'autre de la jetée.

Le frêle petit Oriental déplaçant sur la jetée la longue robe bleue ne fit pas le tour. Et la secrétaire, ne voulant pas quitter des yeux le fou dans son bureau ni perdre son grand sourire parce qu'elle n'avait pas envie qu'on émiette sur elle son bureau d'acier, se força à ne pas ciller. Parce que le vieillard en kimono bleu ne contourna rien. Il passa au travers de la foule, d'une bizarre démarche glissante, sans une hésitation, sans ralentir, comme si les badauds n'existaient pas. Et voilà que le capitaine de la marina en personne se roulait par terre, les mains plaquées sur son bas-ventre et en proie à une grande douleur.

Une horrible pensée vint à l'esprit de la secrétaire, à l'esprit déjà surchargé de terreur. Le vieillard, l'Oriental, venait droit au bureau. Il était du même bateau que le fou qui émiettait les téléphones, et il risquait d'être encore pire car il fendait les foules comme si elles n'existaient pas.

Et il arrivait.

Elle essaya de sourire encore plus, mais quand on a la mâchoire étirée comme un collant de deux tailles trop petit, il n'y a pas grand-chose à faire. Alors elle tourna de l'œil.

Quand Remo sentit la présence de Chiun venir à lui, la sombre dépression torturant son âme se dissipa soudain sous le soleil.

— Petit père ! Vous venez avec moi. C'est le jour le plus heureux de ma vie.

— C'est le jour le plus triste de la mienne, répliqua Chiun. Car je ne puis permettre que la profanation de mes dons, la profanation du cadeau des maîtres millénaires de Sinanju, se passe sans témoins. Je dois subir toute la souffrance de ton horrible méfait.

Chiun glissa ses longs ongles dans les manches de son kimono.

— Nous pourrions revenir chercher vos malles-cabine plus tard, dit Remo.

— Tu n'as pas à t'en soucier. Ce n'est jamais que mes trésors les plus précieux. Pourquoi aurais-je le droit de sauver pour ma vie cette maigre portion de joie ? J'ai amené un Blanc à Sinanju et maintenant je dois payer.

— Je vais aller les chercher tout de suite.

— Non. Ne tracasse pas ton cœur égoïste.

— J'y vais.

— Je vois le taxi, dit Chiun.

— Il attendra. Je les porterai sur mon dos.

— Je m'en passerai. Je ne veux pas déranger les égoïstes. Cela va à l'encontre de ta nature de rendre service à quelqu'un, même quelqu'un qui a tant fait pour toi.

— Je le veux.

— Oui. Je le sais. Porter une malle. Selon l'arithmétique blanche, cela équivalait à mille ans de pouvoirs de l'univers. Je te donne un joyau inestimable, tu portes une valise. Eh bien, tu n'as pas affaire à quelque pauvre idiot d'un petit village de la baie de Corée occidentale. Ta ne me voleras pas comme ça. Viens, nous partons.

— Les malles ne sont pas là, n'est-ce pas ? demanda Remo.

— Peu importe qu'elles aient été expédiées il y a des jours à une consigne. Ce qui importe, c'est que tu as cru qu'en les portant tu serais quitte pour tout ce que je t'ai donné. Voilà ce qui importe. C'est pourquoi je suis ici. Je dois voir de mes yeux la dégradation à laquelle tu as soumis la source solaire de tous les combats à mains nues. Je dois souffrir cet opprobre parce que j'en suis responsable. Et tu ne me voleras plus jamais en portant une petite valise.

Ainsi Chiun, ayant toujours eu l'intention de partir avec Remo, évita non seulement d'avoir à l'avouer mais en profita pour rappeler une fois de plus comment le monde le remerciait de sa bouleversante bonté et de sa grandiose gentillesse.

La carrière dans laquelle Remo s'engageait, en emportant avec lui ses talents, était la publicité. Chiun connaissait la publicité et ils en parlèrent pendant le vol Delta, de West Palm Beach à New York.

Chiun s'y connaissait en publicité. Avant que les feuillets s'avilissent en montrant les aspects les plus répugnants de la vie, Chiun les avait tous suivis avec passion et, ce faisant, avait pris conscience de la vente de produits ménagers en Amérique. Ils étaient tous, à son avis, des poisons.

— Tu ne vas pas toucher des lessives ? demanda Chiun horrifié à la pensée d'acides et de détergents brûlants sur la peau de Remo.

Remo était si pâle quand Chiun l'avait pris comme élève autrefois et maintenant qu'il avait retrouvé les couleurs de la santé, le maître ne voulait pas qu'elles soient délavées par des poisons américains.

— Non. Je vais faire la démonstration d'un produit.

— Tu ne vas pas mettre des produits chimiques blancs sur ton corps ?

— Non.

— Aha ! triompha joyeusement Chiun. Comment ai-je pu calomnier

mon enseignement ? Comment ai-je pu penser que tu profanerais ce que je t'ai appris ? Mes dons transcendent la profanation.

— Petit père, dit gentiment Remo, je crois que vous ne comprenez pas.

— Mais si, je comprends, voyons. Les Américains sont peut-être blancs mais ils ne sont pas complètement imbéciles. Ils vont dire, voyez, regardez les merveilles de Sinanju et tu feras la démonstration sur un boxeur quelconque ou quelqu'un qu'ils croient fort, tu démontreras la redoutable force de Sinanju. Et alors ils diront que Sinanju doit son pouvoir au produit comestible quelconque qu'ils vendent. Et puis tu diras que tu en as mangé pour ton entraînement, ce qui explique aussi le mystère encore plus grand du choix qu'ils ont fait, en te prenant plutôt que moi comme démonstrateur. J'ai une requête. Quand tu diras que le produit est délicieux et que tu le mettras dans ta bouche, mâche mais n'avale pas, parce que tous les aliments américains sont du poison.

— Il ne s'agit pas de ça, petit père. Je ne vais pas faire la démonstration de Sinanju.

— Ah, je le craignais ! s'exclama Chiun et il garda le silence jusqu'à ce qu'ils survolent New York, auquel moment il posa une question : On te verra à la télévision ?

— Oui.

— Est-ce que tu n'es pas censé être modeste et secret ? Tu fais tout pour que les gens ne reconnaissent pas notre gloire. Cela fait partie de ton caractère blanc impénétrable. Mais ta figure sera sûrement reconnue.

— On ne montrera pas ma figure. Rien que mes mains.

Chiun retomba dans son silence. Cela lui donnait à penser et il jugeait que ça n'avait pas de sens parce que jamais les mains de Remo ne pourraient démontrer la douceur d'un savon. Elles étaient plus sensibles que des mains de femmes. Et c'était pour les publicités féminines de savons féminins. Les publicités masculines vendaient des savons assez forts pour servir de torture.

C'était un cercle blanc vicieux. D'abord ils mangeaient des graisses animales qui leur donnaient une odeur de rance et ensuite ils frottaient la puanteur avec des poisons.

— Si ce n'est pas du savon, alors quoi ? demanda Chiun.

— Vous vous rappelez les premiers exercices pour les mains ?

— Lequel ? Il y en a tant.

— L'orange, dit Remo.

— Pelier.

— Oui. Celui où j'ai appris que la main est une fonction de la moelle épinière, en pelant une orange d'une seule main.

— C'est dur pour les enfants, reconnut Chiun.

— Oui, eh bien je faisais ça à la marina et j'ai rencontré cet industriel et...

Et c'était une histoire typique de catastrophe, commençant par une idée merveilleuse et beaucoup d'argent. Une société en pleine expansion, avec un flair pour les énormes bénéfices rapides, reçut un rapport sur l'utilisation des ustensiles ménagers indiquant que « la zone cuisine était sur le point de maximaliser une nouvelle consommation de base », ce qui signifiait que les gens allaient dépenser davantage pour acheter des gadgets ménagers.

Le rapport annonçait que beaucoup de gadgets coûteux seraient vendus et si quelqu'un pouvait offrir un appareil compétitif mais bon marché, il ferait une fortune grâce à la publicité télévisée.

Les directeurs du marketing expliquèrent donc aux ingénieurs qu'ils voulaient un gadget de cuisine capable de râper et de moudre, de hacher et de couper en tranches et qui se vende sept dollars quatre-vingt-quinze. Il devrait également couper les carottes en dés. Il devait revenir à moins de cinquante-cinq *cents* et s'expédier par la poste pour moins de vingt-deux *cents*. Il ne devait pas être plus grand que deux tasses à café normales et il fallait qu'il soit en plastique rouge et en plastique transparent avec un bout de métal brillant, parce que les sondages révélaient que le plastique rouge et le plastique transparent avec un peu de chrome étaient favorablement considérés par 77,8 pour cent des ménagères américaines.

Les ingénieurs accomplirent un miracle et répondirent à toutes ces exigences. Le marketing déclara qu'il pourrait en vendre dix millions en un mois avec un budget de publicité compris dans les cinquante-cinq *cents* de prix de revient.

L'homme avait les larmes aux yeux en expliquant à Remo que les cinquante-cinq *cents* comprenaient le budget de publicité. Arrivé là de son histoire, l'homme avait maudit le destin et ses insondables mystères.

Chiun écouta Remo lui rapporter toute l'histoire alors qu'ils débarquaient à l'aéroport. Il n'avait jamais compris la tournure d'esprit blanche et il reconnaissait qu'ils fabriquaient de beaux avions et de bons postes de télévision, avant que la violence et le vide ne viennent corrompre les beaux drames de l'après-midi qu'ils appelaient feuillets. Qu'est-ce qui n'allait pas avec le nouveau produit américain ? se demandait Chiun.

— Il ne marche pas, dit Remo. Le type disait que tout était parfait mais que ça ne marchait pas. Maintenant ils ont deux ou trois millions de ces bidules dans un entrepôt et s'ils ne commencent pas à les évacuer bientôt, ils vont perdre de l'argent. Le type avait calculé combien à la fraction de centime.

— Je ne vois pas comment un exercice aussi simple que peler une

orange peut avoir un rapport avec ce produit, dit Chiun.

— Quand il m'a vu peler les oranges, il a pensé que je pourrais peut-être me servir du Hachi-Mouli.

— Hachi-Mouli, répéta Chiun en faisant signe à un taxi de circuler parce que l'intérieur n'était pas assez propre.

Le chauffeur répliqua à Chiun que s'il voulait attendre un taxi propre, fallait qu'il aille se placer au bout de la queue. Le chauffeur fut soigné par la suite au Queens Memorial Hospital.

Chiun obtint un taxi propre pour aller de l'aéroport à New York.

— J'ai toujours aimé ces véhicules couleur chair, quand ils sont propres, confia-t-il à Remo. Alors, qu'est-ce que c'est qu'un Hachi-Mouli ?

— C'est le gadget. Des ordinateurs ont trouvé le nom. C'est de la camelote en plastique avec un bout de chrome, sept dollars quatre-vingt-quinze. Il a pensé que si je pouvais peler l'orange je pourrais faire la publicité de son bidule avec mes mains.

— Et tu l'as faite ?

— C'est là que nous allons maintenant. Vous comprenez, ils ne pouvaient pas vendre leur truc à la télévision parce qu'ils n'avaient personne pour la démonstration. Mais il m'en a montré un et c'est pas sorcier. Question de minutage, si on saisit bien le minutage on peut couper des carottes, des tomates, tout. Ce serait plus facile avec une bouteille cassée mais je ne suis pas payé pour faire ça avec une bouteille cassée.

Au studio, les projecteurs étaient allumés et les équipes des caméras au garde-à-vous. Chiun observa tout avec dédain. Le Hachi-Mouli était grand comme une main de femme.

Remo reçut ses instructions, pour savoir quel légume couper en premier. Ce serait filmé tandis que le commentateur lirait le texte sur une carte.

Il y avait des tomates, une banane, une botte de carottes et un chou pommé sur une table de bois. De nombreux projecteurs étaient braqués sur la table.

Une petite femme affairée vint passer des demi-manches aux poignets épais de Remo. Les manches étaient de la même couleur que la veste du commentateur. Une table identique à celle de Remo fut poussée devant le commentateur. Une autre table avec des légumes artistement découpés fut découverte sur la droite. Le commentateur était au centre et Remo à gauche.

Il y avait trois caméras et pas une ne se braquait sur Chiun, qui nota mentalement d'ajouter à l'histoire de Sinanju, au chapitre « Chiun et les Américains », que les Américains avaient des goûts très bizarres en choisissant leurs distractions, comme on pouvait s'y attendre de la part de mangeurs de bœuf.

— Nous allons faire quelque chose de très dangereux, annonça une voix dans la partie obscure du studio. Nous allons tourner tout ça en direct, sur magnéscope, sans que la voix soit doublée. Voilà quelle confiance nous avons dans ce produit et, naturellement, en vous, monsieur... Comment c'est votre nom ?

— Remo.

— Votre prénom ?

— C'est mon prénom.

— Bon, enfin... Nous vous appellerons simplement « Mains », d'accord ? Quand vous verrez le voyant s'allumer, vous commencerez.

— Appelez-moi Remo, pas « Mains ».

Deux voyants rouges clignotèrent sur deux caméras. Remo attendit.

— Vous voulez une machine à découper ? demanda le commentateur tandis que Remo prenait en main le Hachi-Mouli et une tomate. Vous voulez payer cent ou deux cents dollars ou plus un appareil et faire aussi monter votre facture d'électricité ? Ou bien vous voulez une machine à découper magique entre vos mains ?

Saisissant légèrement la lame du Hachi-Mouli, Remo la rapprocha de la main tenant la tomate. Chiun seul pouvait voir dans le flou de la vitesse que les mains de Remo pressaient la tomate autour de la lame, une manœuvre complexe très semblable à la compression de pétales de fleurs sur des bandes de bambou, de manière à ce que les pétales ne soient pas endommagés mais que le bambou craque. Remo fit cela plusieurs fois et la disposition de la tomate autour de la lame donnait l'impression que la lame coupait la tomate en tranches.

— Les tomates, c'est facile, reprit le commentateur. Vous en coupez tant que vous voulez et ensuite, vous aurez peut-être envie d'une salade de chou cru. Vous dites que vous ne pouvez pas faire une salade de chou cru sans passer des heures à couper menu ? N'allez pas dépasser votre budget en achetant de la salade toute préparée chez votre charcutier. Fini, les heures de travail et les prix exorbitants du traiteur. Vous aurez du chou cru haché aussi facilement que des tomates en tranches fines, des carottes râpées, des rondelles de pommes de terre ou des pommes pelées par magie grâce à notre Hachi-Mouli.

Les mains de Remo volaient. Il actionnait la lame d'avant en arrière en la compressant à travers les légumes, une technique de manipulation connue de Sinanju depuis l'époque de Gengis Khan, quand certaines tribus utilisaient des boucliers de roseaux tout à fait efficaces contre des lances d'acier.

Pour peu que l'élève soit doué, il pouvait maîtriser cette technique en huit ans d'entraînement constant.

À l'insu de Remo, Chiun approuva de la tête. Les mains travaillaient bien. Malheureusement, nul autre que Chiun ne savait

apprécier la fonction ésotérique et d'une adresse incroyable, qui s'effectuait sous les yeux de tous et qui était déclarée « facile comme la tarte aux pommes », laquelle pomme étant actuellement émincée.

— Et combien coûte cet appareil miraculeux ? Pas cent dollars, pas cinquante, pas même vingt-cinq dollars ! Avec sept dollars quatre-vingt-quinze seulement, et si vous passez votre commande avant six jours, vous recevrez la râpe-carottes miracle !

Uniquement avec un bout de métal brillant parfaitement inutile, Remo râpa une carotte et Chiun se retint d'applaudir. La râpe était si difficile à manier que Remo aurait eu plus vite fait avec ses doigts.

Ça avait l'air si facile qu'une fois les projecteurs éteints le commentateur voulut couper une tomate pour voir les fines tranches parfaitement égales tomber comme des cartes à jouer.

Il fut incapable de fendre la peau de la tomate, dut prendre le Hachi-Mouli à deux mains, fabriquait une bouillie dégoulinante et se fit au pouce et à l'index deux coupures qui nécessitèrent en tout cinq points de suture.

Chiun était fier mais triste. Remo avait utilisé son talent fort bien mais pour une mauvaise cause, et s'il passait le reste de sa vie à faire la démonstration d'instruments dont personne ne pouvait se servir, alors il faudrait envisager sérieusement de chercher un autre élève pour en faire un Maître de Sinanju.

CHAPITRE V

Ruby Gonzalez vit les mains. Elle les vit sur son petit écran et elle comprit que c'était lui. Elle cessa de glapir des ordres aux ouvriers qui réparaient la vitrine de sa fabrique de perruques, les meilleures perruques de Norfolk, Virginie, à moins bien sûr qu'on préfère un article bon marché, en rayonne par exemple, qui était non seulement plus blond mais lavable et plus durable. Et quand on avait assez de ressembler à une négresse blonde, ça faisait le meilleur rembourrage de matelas après le duvet. La Fabrique de Perruques Gonzalez vendait aussi du duvet, du duvet artificiel, des polices d'assurance et des bracelets contre la goutte.

Elle cessa de rugir et regarda l'écran.

— Remo, dit-elle.

— Quoi ? fit un des ouvriers.

— Continue de balayer, négro, reglapit Ruby Gonzalez qui avait la peau un tout petit peu plus claire que lui.

Elle venait de voir les mains d'un homme qui accomplissait des miracles. Qui pourrait peut-être ramener Lucius, Lucius qui avait été traîné en hurlant hors de l'atelier, hurlant jusqu'à ce qu'un de ses ravisseurs lui enfonce une aiguille sous la peau. Personne ne savait qui avait enlevé les quatorze disparus et maintenant, huit jours plus tard, on n'était pas plus avancé. Mais Ruby avait sa petite idée. Seulement, à quoi servait une petite idée quand on n'avait pas le muscle pour aller avec ?

Et elle avait besoin d'un muscle spécial. Un crétin armé d'un pistolet ne ferait pas l'affaire. Elle les avait vus. S'ils trouvaient le type que vous vouliez, aussi bien ils abattaient la moitié de la ville. Norfolk était une agglomération paisible. Ruby s'entendait bien avec Norfolk. Elle avait des amis à Norfolk. Elle ne voulait pas abattre la moitié de la ville pour récupérer son frère. Avec l'aide de ces mains vues à la télévision, ce serait peut-être possible.

Remo. Elle n'avait jamais pu le retrouver.

C'était à l'époque où elle travaillait pour le gouvernement, quand à cause de son sang noir, de son sexe féminin et de son nom espagnol elle était devenue tout un programme d'égalité entre les mains de la CIA. Grâce à sa simple présence, ils n'avaient pas besoin d'embaucher autant de Noirs, de femmes et de noms espagnols. Ce qui était aussi bien, parce qu'elle était la seule à ne pas bousiller le travail.

Pour une jeune femme de vingt-trois ans, elle en savait long. Elle

n'avait pas peur que son pays soit dévasté par un quelconque service secret étranger sinistre. Elle comprenait très bien que la plupart des hommes blancs étaient stupides. Tout comme les Noirs. Et les Jaunes. Y compris l'homme blanc et l'homme jaune qu'elle avait connus en mission à Baquia, un de ces patelins stupides dont personne ne voulait jusqu'à ce que quelqu'un d'autre le guigne.

Elle n'avait jamais pu les retrouver. Les empreintes de Remo ne figuraient dans aucun des fichiers auxquels ses amis avaient accès. Chiun et lui semblaient s'être évaporés mais voilà qu'elle revoyait ces mains à la télévision, juste au moment où elle en avait le plus besoin.

— Maman, maman ! cria-t-elle en courant vers le petit appartement au-dessus de l'atelier.

Maman aimait vivre là. Ruby habitait au manoir en dehors de la ville. Elle avait offert à sa mère plusieurs pièces du manoir Gonzalez, dans le canton Princesse Anne, mais sa mère préférerait rester près de ces vieux amis de Norfolk. Et puis maman aimait manger. Maman n'avait pas le droit de manger dans le manoir. Ruby l'avait remis en vente et ne voulait pas de miettes par terre.

— Maman, maman ! cria Ruby. Je crois que nous pouvons sauver Lucius !

Maman, assise dans un rocking-chair peint en bleu, fumait la pipe. Maman fumait un mélange de chicorée, de soie de maïs et de feuille d'érable séchée. Certains prétendaient que ce mélange ne provoquait pas de bronchite chronique, ni de cancer ni d'autres maladies parce qu'il agissait moins comme cancérigène que comme rasoir. Il vous laminait la gorge au lieu de la polluer.

La plupart des gens tournaient de l'œil à cause de l'odeur. Ruby y était habituée.

— Ils vont sauver Lucius ? demanda Maman.

Sa figure ridée était d'un beau noir brillant, portant la fatigue des ans passés à vivre de jour en jour.

— Non. *Nous* allons le sauver, répliqua Ruby.

La vieille dame réfléchit longuement à cela. Elle tira une grande bouffée de sa pipe en trognon de maïs.

— Petite ? dit-elle.

— Oui, maman ?

— Pourquoi tu veux faire ça ? C'est le petit le moins utile de toute la création du Seigneur.

— C'est mon frère, maman.

— Je le regrette bien, petite, mais des fois je me dis qu'ils se sont trompés à l'hôpital, sauf que je suis pas allée à l'hôpital. On a peut-être fait une erreur sur la table de la cuisine.

— Maman, c'est de Lucius que nous parlons. Il est peut-être blessé.

— Seulement s'il travaille. Ce garçon n'a mal que s'il travaille. Des

fois je me dis qu'on l'a confondu avec une miche de pain ou quelque chose, ce jour-là sur la table de la cuisine mais je me souviens, on mangeait que du pain blanc. Et des fois j'essaye de me rappeler exactement qu'est-ce que c'est qu'on a jeté dans la cuisine ce jour-là. Est-ce que c'était le placenta ou Lucius qu'on a jeté avec les ordures ? Mais le placenta ça mange pas, hein ?

— Non, maman.

— Alors c'est Lucius. Le bébé le plus mangeur que j'ai jamais vu.

— Maman, il a été enlevé.

— Je sais. Son lit est vide de neuf heures du matin à cinq heures du soir, toute la semaine. Je savais bien qu'il était arrivé quelque chose.

— Je vais le sauver, déclara Ruby. Et je sais comment. Il y a deux hommes qui font des miracles, maman, et je viens de voir leurs mains à la télévision. Je vais le ramener. Lucius est un bon garçon.

— Lucius est le petit le plus inutile de ce pays du Bon Dieu. Pas même capable d'aller chercher ses allocations. L'autre semaine quand les facteurs étaient en grève, il a téléphoné au maire pour dire qu'on l'opprimait. Ce garçon a jamais travaillé de sa vie. Il a même renoncé aux attaques à main armée parce que plus personne ne passe dans la ruelle derrière l'atelier. Dit comme ça qu'il ne va pas marcher pour aller au boulot, non monsieur, pas question.

Un pédégé ordinaire aurait pu se décourager, dans sa recherche du possesseur des mains. Pas Ruby Gonzalez, propriétaire de la grande fabrique de perruques Naturelles-Afro, de deux agences immobilières, d'un grand magasin, d'une petite société de vente par correspondance et directrice de quatre banques. Elle n'allait pas se laisser impressionner par n'importe quel employé simplement parce qu'il avait le titre de vice-président du marketing.

— Madame, je vous assure que nous avons eu recours à une agence normale pour ce flash télévisé, une agence qui fait cela depuis des années. Nous n'importons pas de talents particuliers pour la manipulation facile du Hachi-Mouli-miracle, cet ustensile de cuisine le plus demandé depuis l'invention de la casserole. Ha, ha, ha...

— Mon petit vieux, je connais ces mains. Alors, vous allez m'aider, oui ou non ?

— Nous sommes une société renommée depuis notre fondation en 1873. Nous ne nous livrons pas à la fraude.

En quarante minutes, Ruby eut droit à un historique complet de l'agence de publicité, révélant qu'elle avait débuté par un prospectus proclamant que la Crème Miracle du Dr Magie guérissait les tumeurs du cerveau et avait été condamnée en 1943 pour avoir prétendu que les cigarettes assuraient la vigueur sexuelle, la peau nette et la longévité.

Quand ils se revirent, le vice-président du marketing reconnut que les mains que Ruby avait vues étaient représentées par une importante agence s'occupant de comédiens, d'artistes et d'écrivains. Les mains avaient été confiées à un jeune agent parce que personne ne savait que faire avec des mains. Cet agent représentait en général les auteurs marginaux. Par marginaux, l'agence entendait ceux pour lesquels il ne suffisait pas de décrocher un téléphone pour obtenir un demi-million de dollars d'avance sur un livre.

Les mains avaient été rejetées par le service spectacles de l'agence parce que l'homme et son ami oriental manquaient de ce que Hollywood considérait comme un sens essentiel du danger. « Nous n'avons pas le sentiment que les mains sont attachées à une personne capable de donner au public le sens du danger que nous obtenons des principales stars. »

Entendant cela, Ruby fut encore plus certaine que les mains étaient celles de Remo et que l'Oriental était Chiun, qui était très sympathique si on restait de son côté. Remo n'était pas mal non plus, mais vraiment péquenot, estimait Ruby. Elle prit l'avion pour New York afin d'interroger l'impresario de Remo.

L'agent était si joli qu'à côté de lui Shirley Temple aurait eu l'air d'une fosse septique. Il était si soigné que la moindre humidité sur ses lèvres les aurait monstrueusement souillées. Pour la première fois de sa vie, Ruby regretta de ne pas être un homme. Si elle en avait été un, ce beau jeune homme se serait peut-être intéressé à elle.

— Je veux ces mains, déclara-t-elle.

— Seigneur, qui ne les veut pas, ma chatte, répliqua l'agent et Ruby se demanda comment il restait si bien coiffé.

Sa perruque en rayonne à neuf dollars quatre-vingt-quinze ne sortait pas de la machine à laver aussi nette. Tout bien pesé, rien n'était aussi net.

— Oui, mais je veux faire une pub pour des articles à moi, dit Ruby. Je veux ces mains pour ma pub. Alors téléphonez-leur.

— Eh bien, mon chou, nous ne leur téléphonons pas. Elles nous appellent.

— Dites-moi où elles sont. Je leur téléphonerai.

Et comme tout cela était tellement ennuyeux, alors qu'il se passait tant de choses intéressantes dans le monde, l'agent donna l'adresse à Ruby.

Tous deux s'étaient installés dans un hôtel de luxe donnant sur Central Park. Ils occupaient un appartement et s'étaient inscrits sous les noms de « Jones et l'Être gracieux ».

Quand Ruby se trouva devant leur porte, elle eut un moment de faiblesse. Elle se souvenait de l'île de Baquia, des miracles accomplis par Remo et Chiun, elle se rappelait le nombre de fois où elle avait

pensé à eux depuis.

Mais Ruby Gonzalez étant Ruby Gonzalez, quand elle frappa et entendit Remo demander qui était là, elle répliqua :

— C'est pas vos oignons, ducon. Ouvrez cette porte !

Quand la porte s'ouvrit, elle ne trouva rien de mieux à dire que « bonjour ». Elle avait les jambes molles.

— Bonjour, dit Remo. Où avez-vous été ?

— Par là, dit-elle.

— Oui, j'y ai été aussi. Qu'est-ce qui vous amène.

Ruby Gonzalez aspira profondément, se concentra et se mit à parler à cent vingt mots-seconde.

— Parce que vous deux vous avez une dette. Je vous ai sauvé la vie et vous m'avez fait des promesses et puis vous filez et vous disparaissiez et vous ne tenez pas vos promesses et j'aurais bien dû m'en douter avec vous deux comme vous êtes et maintenant je viens me faire payer.

— Toujours la même, grogna Remo en soupirant. Toujours à me crier après. Pendant une seconde, là, j'ai cru que ce serait différent.

Mais Chiun avait vu l'expression de Ruby. Il savait que c'était différent, que des émotions différentes occupaient le cœur de Ruby et tout en la priant d'entrer, de fermer la porte et de mettre le riz à bouillir, il pensait qu'il avait peut-être trouvé le moyen d'avoir un nouvel élève pour la Maison de Sinanju. Un disciple que personne n'aurait l'occasion de gâcher.

— Bonjour, dit Ruby en entrant.

— Animal, dit Chiun. Animal. Des animaux en rut. Noirs, Blancs. Sexuellement actifs, mentalement endormis. Je vois l'expression sur votre figure, à tous les deux. Je suppose que vous voulez faire l'amour tout de suite.

Il ne reçut pas de réponse.

— J'imagine que je devrais vous remercier de ne pas tomber sur le tapis pour vous accoupler là devant moi ?

Comme ils n'en faisaient rien, Chiun renonça à l'approche subtile.

— Mille pièces d'or pour un enfant mâle du sang de mon fils, criait-il.

— Cinq mille, lança Ruby.

— Trois mille, dit Chiun.

— Hé là, minute ! s'exclama Remo. Je n'ai pas mon mot à dire, moi ?

— Non, répliqua Chiun. Qui va écouter une vedette de la télévision ?

— Non, dit Ruby. Vous n'avez rien à dire.

CHAPITRE VI

Lucius Jackson Gonzalez était trop occupé pour essuyer la sueur de son front. Il était devant cette chaîne de montage depuis l'aube et il était encore à cent unités de son quota. Il en tremblait de terreur.

— Accélérez la chaîne, implora-t-il.

— Silence, dit la voix bourrue.

Lucius Jackson Gonzalez ne connaissait pas la tête, il ne levait pas souvent les yeux pour la voir.

— Oui, monsieur, marmonna-t-il en priant qu'ils accélèrent la chaîne pour qu'il puisse faire ses cent pièces.

Il y avait une semaine seulement qu'il avait été arraché de son lit à l'heure inimaginable de neuf heures du matin, mais ce n'était plus pour lui qu'un très vague souvenir d'un temps de douce oisiveté. Maintenant, il ne se rappelait plus que les bandes de métal qu'il devait envelopper, bien serrées, autour des poteaux de bois qui passaient devant lui. En fin de journée, le travail devenait plus difficile parce que les poteaux s'usaient et il fallait faire plus attention aux bandes.

Dans la matinée, le métal se mettait bien en place et se serrait bien et personne n'avait rien à dire. Mais au bout de la chaîne de montage, où six hommes se servaient d'outils pour arracher les bandes, les encoches du bois s'usaient. Et les bandes aussi devaient être maniées avec précaution parce que le métal se fatiguait. Et tous ces problèmes augmentaient au fil de la journée.

Une traînée rouge jaillit soudain de la main droite de Lucius. Il essaya d'écarter le doigt pour ne pas mettre de sang sur les bandes. Il en avait déjà vu passer sur la chaîne avec du sang et le contremaître découvrait toujours de qui ça venait. Lucius ne voulait pas être découvert, alors, blessé, il pria en travaillant.

Ce n'était pas une lente transformation qui l'avait amené à ce travail éreintant. Il dormait tranquillement. Et puis des mains l'avaient empoigné et il avait cru que c'était la police, sauf que des flics auraient eu peur de le toucher. La police était obligée de vous lire vos droits. La police devait se défendre toute violence indue. Fallait vraiment planter son couteau dans un flic avant qu'il ose vous mettre la main dessus.

Alors, quand il sentit les mains, Lucius comprit tout de suite que ce n'était pas la police. Et il tenta de prendre son rasoir, parce que lorsqu'on avait affaire à un frère, mieux valait taillader le premier. Mais il ne pouvait pas atteindre son rasoir. Là-dessus, il vit que les

hommes étaient blancs.

Il travaillait à une plainte en violation de ses droits civiques quand il sentit quelque chose lui piquer le bras et ensuite tout devint très lourd et très noir.

Il croyait qu'il tombait encore quand il s'aperçut qu'il ne pouvait bouger ni pied ni patte et qu'il avait un truc en plastique sur la langue. Il avait la gorge sèche et ne pouvait pas fermer la bouche pour avaler de la salive. La soif devint une terrible douleur. Il savait qu'il voyageait parce qu'il entendait un moteur et sentait des cahots.

Et puis le moteur se tut et soudain la lumière l'aveugla et il fut tiré et traîné au soleil. Des mains rudes soulevèrent ses paupières. Ses yeux brûlaient.

— Celui-là, ça va, dit quelqu'un.

Le plastique qui entourait sa langue fut arraché. Une merveilleuse eau fraîche lui coula dans la gorge et Lucius but avidement. On détacha ses pieds et ses poignets.

Il était trop effrayé pour parler. En regardant autour de lui, il vit des copains, ouvrant de grands yeux, couchés ou à genoux par terre. Un tas de cordes de nylon se trouvaient devant lui, coupées en morceaux. Puis il vit qu'il y avait deux cars derrière lui, leurs compartiments à bagages ouverts.

Il secoua la tête pour essayer de s'éclaircir les idées.

Il se trouvait sur une pelouse. Devant lui, il y avait une grande et belle maison. Derrière lui, l'océan s'étendait à perte de vue. Un petit yacht était amarré à une jetée.

Des Blancs avec des fouets et des pistolets se tenaient à quelques pas. Ils avaient des costumes blancs et des chapeaux de paille blancs. Ils ne disaient rien.

Lucius vit un de ses amis, Big Red, qui faisait un peu de proxénétisme chaque fois qu'il trouvait une fille à terroriser. Big Red était un sacré mauvais bout. Même la police ne voulait pas chercher des crosses à Big Red. Big Red était un Lasufi Muslim et avait changé son nom en Ibrahim al-Shabazz Malik Muhammid Bin. Lucius Jackson Gonzalez voulait aussi changer de nom mais c'était trop de travail, fallait s'adresser au tribunal et tout, alors il se contentait de laisser tomber Gonzalez pour s'appeler simplement Lucius Jackson.

Il essaya de sourire à Big Red, heureux qu'il soit là. Personne ne touchait à un Lasufi Muslim. Ces bourreaux blancs seraient vite remis à leur place.

Un des Noirs glapit :

— On aura vos culs pour ça !

Sans un mot, un grand maigre avec un mince sourire et des cheveux rouges, le genre d'homme sur qui on pourrait faire pression pour quelques dollars dans une rue déserte, descendit d'une voiture. Il

avait un sabre. Il coupa la tête de l'homme qui avait crié. Lucius vit rouler la tête. Il vit aussi Ibrahim al-Shabazz Malik Muhammad Bin se jeter soudain à genoux, pour se prosterner, le front par terre. Ses mains se posèrent à plat à côté de ses oreilles. Un long gémissement monta des lèvres de Big Red. C'était un spiritual, Oh, dis, mec, qu'est-ce qu'il aimait Jésus, maintenant.

En un instant, la terreur de la révolution islamique de Norfolk, Virginie, renaissait à la chrétienté.

Ensuite, il n'y eut plus jamais de discussion et Lucius Jackson eut l'impression d'avoir travaillé à la chaîne de montage de toute éternité, avec les douze autres survivants. Sept mettaient des bandes de métal, six les enlevaient. Lucius ne posait aucune question sur la nécessité d'un tel travail. Il faisait ce qu'on lui disait. Quand on chauffait son gruau biquotidien, il était très reconnaissant de l'attention. Un jour, quelqu'un mit un bout de lard dans le gruau et Lucius, qui n'avait jamais mangé que du bœuf bien maigre et qui engueulait Ruby si elle lui achetait une entrecôte au lieu de filet, faillit en pleurer de joie. Le jour où on leur donna du vrai pain et des vrais haricots, Lucius faillit baiser la main qui le nourrissait.

Le régime de Lucius Jackson n'était pas dû au hasard. Il avait été soigneusement calculé pour que ce soit un minimum donnant assez de force et créant pour commencer un sentiment de dépendance, puis de reconnaissance chez l'intéressé.

Huit hommes, représentant quelques-unes des plus puissantes multinationales du monde, reçurent cette information dans un petit manuel relié qu'ils avaient encore à ouvrir. Ils avaient été convoqués à West Palm Beach, en Floride, par Archibald De Pauw, président national du National Urban Movement, un groupe consacré à soulager la pauvreté, à lutter contre la régression urbaine et contre le racisme. Les De Pauw avaient été engagés dans de multiples causes libérales américaines depuis qu'ils avaient cessé de briser les grèves avec des gros bras armés de mitraillettes.

Les petits écoliers américains n'apprirent jamais comment la famille qui commandait à des mitraillettes d'ouvrir le feu sur des grévistes désarmés dans une de ses raffineries de pétrole pouvait s'être consacrée à tant de causes publiques pour le bien des citoyens. Quand on pensait aux De Pauw, on pensait à des commissions luttant contre le racisme. Quand on pensait aux De Pauw, on pensait à un sévère avertissement à l'Afrique du Sud à cause de sa politique de l'apartheid. On pensait aux jeunes auteurs qu'ils commanditaient pour monter des pièces intitulées par exemple « Bon Blanchet, Blanchet mort ».

Les De Pauw subventionnaient aussi des conférences où les grands industriels écoutaient des militants noirs réclamer de l'argent pour des

armes afin de pouvoir tuer les grands industriels. Cette suggestion était appelée une « rage en profondeur ».

La conférence de West Palm Beach, cependant, n'était pas un nouveau défoulement progressiste de bile. Archibald De Pauw l'avait promis et il avait personnellement téléphoné à chacun des huit hommes. Chaque conversation avait été plus ou moins semblable à ceci :

— C'est une affaire, une grosse affaire. Ne m'envoyez pas un vice-président que vous gardez à la glacière pour l'expédier aux réunions que vous jugez sans importance. Permettez-moi de vous expliquer l'importance de cette réunion.

— Je vous en prie.

— Ceux qui n'y assisteront pas, seront incapables d'être compétitifs sur le marché, d'ici deux ans.

— Plaît-il ?

— Vous m'avez bien entendu.

— Allons, allons, Archie, c'est difficile à croire.

— Vous vous rappelez ce petit projet dont je vous ai parlé il y a quelques années ?

— Le grand secret ?

— Oui. Eh bien, ça marche. Et si je vous disais que je peux fournir à une de vos chaînes de production une main-d'œuvre d'ouvriers à moins de quarante *cents* par jour ? Pas de l'heure, par jour. Et si je vous disais que vous n'aurez plus jamais à vous soucier de grèves ? Et si je vous disais que vous n'aurez plus jamais à vous inquiéter de conditions de travail ou de retraites ? Et si je vous disais que les ouvriers n'auront qu'une peur, celle de vieillir et de devenir inutiles ?

— Archie, vous déconnez à pleins tubes.

— Venez à cette réunion ou n'envoyez personne.

— Bon Dieu, j'ai un rendez-vous avec le Président des États-Unis en personne, ce jour-là !

— Deux ans, la faillite. À vous de choisir.

— Archie, avancez votre truc d'un jour.

— Non. Ma date est fixée.

Archibald De Pauw invita ainsi huit hommes et huit hommes se pointèrent. La base et le noyau de l'industrie occidentale étaient assis autour de la longue table dans la somptueuse demeure de De Pauw à West Palm Beach. On n'aurait rien à boire parce qu'il faut des domestiques pour servir les verres. Ils n'auraient pas le droit d'avoir leur secrétaire avec eux, parce que huit c'était la limite de ceux qui pouvaient être mis au courant. Ceux qui n'avaient pas besoin de savoir ne sauraient rien.

— Archie, mon vieux, c'est vraiment trop de précautions.

— C'est une idée audacieuse, répliqua Archibald De Pauw.

Et Archibald, le modèle même de l'élégance patricienne soucieuse de son aspect, depuis la touche de gris à ses tempes jusqu'à l'accent distingué des bords de l'Hudson, pria ses invités d'ouvrir leurs petits manuels reliés. La plupart ne comprirent pas ce qu'ils lurent. Ils se plaignirent en disant qu'ils avaient des gens pour comprendre ce genre de choses. Ils n'étaient pas experts en rapports avec la main-d'œuvre.

Ils prenaient des décisions au sommet, sur la façon de vivre du monde civilisé. Ils n'avaient que faire du prix de la main-d'œuvre. Si Archibald voulait s'amuser à être social, pourquoi à ce niveau inférieur ?

— Vos prix de main-d'œuvre et votre attitude à l'égard de la main-d'œuvre sont la raison pour laquelle le Japon nous dépasse de jour en jour. Le prix de revient de la main-d'œuvre détermine la progression de vos affaires maintenant et dans l'avenir. Ça empire. Vous payez plus pour avoir moins.

— Et vous n'êtes pas différent, Archie, voyons ! dit le président d'un conglomérat qui venait de signer un contrat par lequel les hommes auraient une retraite supérieure à ce qu'ils gagnaient dix ans plus tôt.

Quand quelqu'un lui parlait de prix de la main-d'œuvre, il ne pensait qu'au niveau supérieur. Il était aussi très écœuré quand on mentionnait ces choses-là. Et, n'étant pas devant des délégués syndicaux, il pouvait se permettre de cracher avec mépris quand De Pauw parlait du coût de la main-d'œuvre. Ce qu'il fit. Sur le tapis.

— Nous avons aussi des problèmes avec les villes intérieures, dit De Pauw. Vous savez ce que nous coûtent les pauvres des villes. Comment ils réagissent à un environnement. Je parle du Noir américain natif, de l'esclave américain d'origine. Si vous comprenez ce qu'ils font dans un quartier, disons le sud du Bronx à New York, c'est comme un raid de bombardement de la Seconde Guerre mondiale. En plus cher.

Or, quand De Pauw se mit à évoquer les villes intérieures, subtil euphémisme pour les ghettos, et les Noirs, les présidents s'agitèrent. Ils ne s'intéressaient pas tant que ça aux statistiques de la main-d'œuvre, et encore moins aux causes sociales, bien que tous aient été vus en photos recevant des médailles pour leur défense des droits civiques. Ils étaient tous membres d'organisations à la mode apportant des millions de dollars à des causes de Noirs. Ils condamnaient le racisme. Ils avaient signé des pétitions contre le racisme et témoigné contre le racisme devant le Congrès. L'industrie était donc contre le racisme parce que, comme l'avait dit l'un d'eux : « Le coût est négligeable et nous n'avons vraiment rien à voir avec ces gens. » Un autre appelait ça de la « vertu bon marché ».

Archibald De Pauw prit la photo d'un Noir.

— Nom de Dieu ! cria un industriel, si vous voulez discuter de programmes sociaux, faites ça ailleurs ! Vous nous faites perdre notre temps avec vos conneries.

— Je vous montre une ressource, dit De Pauw.

Il connaissait ces hommes, il avait pris leurs mesures et leur colère était exactement au point où il la voulait. Il montra une photo de Lucius Jackson.

— Une ressource, répéta-t-il.

Quelqu'un s'esclaffa.

— C'est autant une ressource que le cancer ! s'exclama un président de compagnie d'ordinateurs.

Archibald De Pauw se permit un mince sourire entendu.

— Cet homme, mi-proxénète, mi-loubard, à la charge de la collectivité, père d'innombrables enfants qu'il ne nourrit pas, est maintenant un bon ouvrier qualifié qui coûte à l'industriel quarante *cents* par jour et, s'il se reproduit, il donnera un autre excellent ouvrier comme lui. Meilleurs que ceux que vous avez. Et pas de délégués syndicaux ni de dirigeants syndicaux pour vous casser la baraque.

— Je n'y crois pas. Je ne crois pas aux programmes sociaux.

— C'est pourquoi je vous ai fait venir ici. Messieurs, à quatre pas d'ici je vous le ferai voir. Nous allons révolutionner le système du travail, nous allons battre Taiwan et Hong Kong sur les prix et refaire de nos villes les terrains de jeux des gens riches.

De Pauw les fit descendre dans un deuxième sous-sol et ce que virent les huit présidents les choqua. À l'extrémité d'une grande salle, il y avait un homme blanc avec un fouet. Treize Noirs étaient debout à une chaîne de montage. Les sept premiers se dépêchaient d'enrouler des bandes de métal autour de poteaux de bois, les six derniers se dépêchaient de les dérouler. Les hommes travaillaient à un bon rythme régulier, sans mollir. Ils avaient des fers aux pieds.

De Pauw s'avança sur un petit balcon dominant l'atelier. Il cria au premier homme de la chaîne :

— Si tu pouvais demander n'importe quoi, qu'est-ce que tu voudrais ?

Et Lucius Jackson sourit en répondant :

— Monsieur, la seule chose que je veux c'est que la chaîne s'accélère pour que je puisse faire mon quota, monsieur.

De Pauw fit demi-tour et hocha la tête, puis il referma la porte et ramena les huit industriels dans sa salle de conférence.

— Nous parlons d'esclavage, dit l'un d'eux. Nous parlons de la servitude d'êtres humains pour un profit. Nous parlons de l'emploi le plus répréhensible d'un être humain par un autre.

De Pauw acquiesça. Les autres se massèrent autour de lui.

— Nous parlons probablement d'une autre guerre civile, dit

l'industriel.

De Pauw acquiesça derechef.

— Nous parlons de violer tous les principes civilisés connus de l'humanité.

— Pas tous, dit De Pauw. Nous ne toucherons pas à la propriété privée.

Il observa ces hommes puissants et les vit échanger des regards. Il savait quelle question allait venir. Il le savait aussi sûrement qu'il connaissait beaucoup de ces hommes depuis l'enfance. Il savait qu'il proposait une révolution, avec plus de véritable changement du mode de vie que tout ce qui avait été fait en Russie.

— Archie, dit celui qui s'était fait le porte-parole des autres, vous savez que vous posez un problème très, très grave.

— Je sais.

— Pouvez-vous..., dit le grand industriel et maintenant tout le monde était suspendu aux lèvres et guettait la réponse de De Pauw.

— Oui ? fit De Pauw, attendant ce qu'il savait inévitable.

— Pouvez-vous... euh... Obtenir des ouvriers qualifiés ?

— Et comment ! Des ouvriers habiles. La main-d'œuvre la moins chère depuis la Confédération. Messieurs, nous briserons les syndicats avec les meilleurs briseurs de grève qui ont jamais vécu. Des esclaves.

Mais certains avaient des doutes. C'était trop beau pour être vrai. De Pauw fit observer que les ouvriers, qui à long terme auraient le plus à perdre avec une main-d'œuvre esclave, seraient les meilleurs partisans.

— J'ai une unité militaire déjà en opération, dit De Pauw, mais je ne crois pas que nous en aurons besoin. Nous allons créer un sentiment national si écrasant que des millions de gens vont se mettre en rangs derrière notre armée et marcher sur Washington et obliger le gouvernement à faire ce que nous voulons. Nous aurons un référendum et nous l'emporterons à dix contre un.

— Vous croyez que des Américains voteraient pour créer une main-d'œuvre qui détruirait leur propre pouvoir de marchandage ?

— Je travaille à ce projet depuis les années 60. Pourquoi croyez-vous que j'ai commandité tous ces militants noirs à la télévision ? Vous savez qui les regardait ? Un public blanc à quatre-vingts pour cent. Et quand les Noirs en avaient fini, les Blancs qui les avaient regardés éprouvaient une envie dévorante d'abattre des Noirs. Nous avons de vieux films de Noirs disant qu'ils vont avoir Blanchet. Nous avons subventionné plus de téléfilms de Noirs cette année que jamais auparavant. La semaine prochaine, nous entamons notre véritable campagne publicitaire, et quand elle commencera, plus personne en Amérique ne pourra allumer son poste sans voir une figure noire lui dire que s'ils ne passent pas la main, les Noirs vont leur passer sur le

corps. C'est superbe.

— Dommage que Malcolm X soit mort, dit un des industriels. Vous auriez pu lui confier une série télévisée.

— Nous avons aussi bien. Un professeur de sociologie qui dit aux Blancs qu'ils sont pourris, et à l'arrière-plan nous montrons des films de Harlem, du Bronx, de Watts et de Détroit.

— Mais jamais vous ne pourrez organiser un référendum national sur l'esclavage.

— Allons donc, répliqua De Pauw, un peu agacé. Nous ne l'appellerons pas comme ça, voyons. Ce sera une loi d'action affirmative, donnant aux Noirs le droit à la sécurité et aux Blancs le droit à des rues sûres. Je ne suis pas arrivé aussi loin en m'imaginant que le peuple américain ne sait pas ce qu'il fait. Ma famille est arrivée dans ce pays en 1789 et nous n'avons pas cessé de voler depuis, le seul moment où nous nous sommes interrompus, c'était pour recevoir une décoration de mérite national.

Un silence tomba sur la salle de conférences.

— Archie, je ne sais pas si le public votera ça, hasarda enfin un des présidents.

— Il y sera bien obligé.

— Pourquoi ?

— J'ai un énorme budget de publicité, déclara De Pauw.

CHAPITRE VII

Il y avait des rapports de police, des articles de journaux, des analyses en profondeur de l'étrange disparition de plus de douze citoyens pauvres. Les journaux n'étaient pas très sûrs du nombre de disparus, au moment des incidents de l'invasion de Norfolk, parce que certains avaient pu tout simplement déménager et quitter la ville.

Chiun écouta Ruby tout expliquer. Elle dit que ses sources étaient meilleures que celles des journaux ou de la police.

— Et pourquoi vous nous racontez tout ça ? demanda Remo.

— Parce que je me suis renseignée et la CIA ne sait rien et j'ai pensé que votre organisation doit le savoir et le vieux monsieur et vous vous pourriez m'aider à récupérer Lucius.

— Premièrement, je ne travaille plus pour cette organisation. J'ai démissionné. Deuxièmement, pourquoi est-ce que je vous aiderais à retrouver votre Lucius ?

— Parce que je vous ai sauvé la vie et vous avez une dette.

— Et moi je vous ai tirée de prison, là-bas à Baquia. Alors nous sommes quittes.

— Pas quittes, pas quittes du tout, protesta Ruby. J'allais sortir de cette prison, n'importe comment, et vous avez simplement tout foutu en l'air.

— Oui, eh bien là je ne fouterai rien en l'air. Allez trouver votre Lucius toute seule.

— Je vous ai sauvé la vie ! Je vous ai sauvé la vie !

Chiun, voyant disparaître à vue d'œil la possibilité que Ruby et Remo lui présentent un rejeton mâle, jugea bon d'intervenir.

— Remo, c'est une dette impayée. Elle nous a rendu notre vie, nous devons lui donner la vie de Lucius, quel qu'il soit.

— Mon frère, dit Ruby.

— Tu vois, Remo ? Un tel dévouement à la famille ! Une telle femme est une personne très bien. Elle ferait une merveilleuse mère pour un enfant mâle.

— Ça suffit, Chiun, répliqua Remo. Je ne vais pas entrer au haras pour Sinanju. D'accord, Ruby, nous vous aiderons à retrouver votre frère. Mais nous ne ferons pas ça avec l'organisation. Je l'ai quittée et c'est fini.

— OK, dit Ruby.

Ils retournèrent à Norfolk, en Virginie, et Chiun insista pour que Remo et lui habitent dans l'appartement de Ruby au-dessus de son

usine. La proximité, pensait-il, réussirait peut-être là où la persuasion avait échoué. Ses quatorze malles-cabine furent transportées dans une pièce du fond du petit logement et, quand Remo ne put l'entendre, Chiun dit à Ruby qu'il prendrait n'importe quel enfant mâle issu des rapports, à condition qu'il soit en bonne santé. Les Gonzalez pourraient garder les femelles.

Ruby riposta que les femmes étaient en réalité plus intelligentes que les hommes, et que ce que disait Chiun était une réflexion sexiste. Sur quoi Chiun voulut savoir ce que voulait dire « sexiste », parce qu'il avait souvent entendu ce mot à la télévision américaine.

— Sexiste, ça veut dire croire que les femmes ne peuvent pas faire ce que font les hommes, répondit Ruby.

— Moi aussi, je pense que l'eau est mouillée, dit Chiun qui se demandait s'il y avait aussi une appellation spéciale pour cela, quelque chose comme « mouilliste », peut-être.

Il fallut trente-deux secondes à Chiun pour comprendre ce qui s'était passé en cette mystérieuse journée de la disparition des hommes. Il l'expliqua à Remo en coréen.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Ruby.

— Il dit que c'était un raid de prise d'esclaves.

— Lucius, esclave ? Lucius n'a jamais travaillé de sa vie. Pas plus qu'aucun des autres qui ont disparu.

Chiun hocha la tête et parla encore en coréen.

— Dites-lui d'arrêter de parler drôlement, dit Ruby.

— Il dit que ce n'est pas drôle. Il dit que c'est vous qui êtes drôle, avec des drôles d'yeux et un drôle de nez. Il dit que si nous produisons un enfant mâle, il faudra qu'il surmonte sa laideur. Ce sera l'enfant le plus laid du monde.

— Je sais que vous parlez anglais, Chiun. Alors pourquoi ne pas parler comme il faut ?

— Vous êtes laide, répliqua Chiun qui était heureux maintenant.

Ce qu'il ne révéla pas, c'est qu'il espérait que l'enfant mâle serait plus intelligent que Remo parce que Ruby l'était. Il aimait sa tournure d'esprit. Il associerait son esprit avec le corps de Remo et mettrait peut-être en fabrication, correctement, un autre Maître de Sinanju. Sans la détestable habitude de tenir tête. Il ne révéla pas non plus qu'il ne trouvait pas Ruby laide du tout mais il avait remarqué que lorsqu'il l'insultait, Remo prenait sa défense. Alors s'il l'insultait assez, cela pousserait peut-être Remo vers elle en vue de la création du futur héritier de Sinanju.

— Non seulement c'était un raid d'esclaves mais je suis certain que ce n'était qu'une démonstration, dit Chiun.

— Vous voyez que vous parlez bien, quand vous voulez, grommela Ruby encore irritée contre Chiun.

— Et d'abord, elle n'est pas laide, elle est belle, déclara Remo.

— Pas de chair, marmonna Chiun.

— Vous les aimez comme cette boule de suif avec des cheveux sur le front là-bas en Corée.

— Vous n'êtes pas si beau vous-même, dit Ruby.

— J'essayais d'avoir une conversation civilisée avec une personne laide et vous en venez aux injures, fille. Les injures sont particulièrement intolérables dans la bouche d'une femme laide. Mais je ne descendrai pas au niveau de votre bassesse. Vous avez assez de problèmes avec une figure comme ça.

Remo fit un pas vers Ruby. Chiun fut ravi.

— Écoutez, dit Remo, arrêtons de nous insulter et parlons sérieusement. Pourquoi pensez-vous que ce n'était qu'une démonstration, petit père ?

— Vous pouvez comprendre l'anglais, mon enfant ? demanda Chiun à Ruby.

— Bien sûr, répliqua-t-elle avec méfiance.

— Je me demandais si vous pouviez entendre, avec ces drôles de trucs que vous avez des deux côtés de la tête.

— J'ai rien des deux côtés de la tête. J'ai que mes oreilles !

— Hum, fit Chiun d'un air sceptique, puis il expliqua que c'était la coutume dans un raid d'esclaves avant une guerre de prendre quelques personnes d'une nation pour démontrer qu'il serait très facile d'en faire des esclaves. Mais ne vous inquiétez pas, conclut-il.

— Pourquoi ?

— J'ai bien réfléchi et le rejeton de Remo et vous sera sûrement intéressant.

— Bon Dieu, nous ne parlons pas de bébés ! Nous parlons de Lucius. Si vous voulez un enfant, adressez-vous à l'assistance, ils ont des centaines de bébés, ils les distribuent.

— Mais pas celui de Remo. Il me doit un fils. Un enfant mâle.

— Si vous voulez l'avoir de moi, je vous conseille de me retrouver Lucius, déclara Ruby. Où est-ce qu'on va le trouver ?

— Vous dites que vous connaissez du monde dans toute cette partie du pays ? demanda Chiun.

— C'est ça.

Il s'approcha d'une carte des États-Unis accrochée au mur et couverte d'une vitre teintée de jaune par la fumée de la pipe de Mrs Gonzalez.

— Où n'avez-vous pas de contacts ? demanda Chiun.

— Nulle part, presque.

— Montrez-moi.

— C'est idiot, ça.

— Montrez-moi, insista Chiun.

Il hochait la tête pendant que Ruby posait son doigt sur la carte, sur des États et des villes où elle avait des contacts, tout en cherchant une région où elle n'avait pas un ami, une relation ou une personne lui devant un service.

— Et là ? demanda Chiun en montrant la carte. C'est un endroit que vous n'avez pas cité.

— Les grands bois de pins ? Allez ! Y a personne par là. Personne y va et personne n'en sort.

Remo sourit à Chiun.

— Y a rien là-bas, affirma Ruby.

— Même Remo le sait.

— Petit père, je n'aime pas ces réflexions sur mon intelligence. Il se peut que je sois le seul de nous trois à être sensé et c'est pour ça que j'ai l'air idiot. Je ne sais pas. Mais ça commence à bien faire. Je ne veux plus rien entendre. Assez.

Ruby parut déroutée. Chiun eut l'air blessé. Qu'avait-il fait ? Il avait remarquablement tenu sa langue, bien qu'il soit entouré d'un Blanc au cerveau de sable et d'un mélange Blanc-Noir dans une peau de chocolat au lait avec deux choux de Bruxelles écrasés à la place des oreilles. Cela il le dit et s'interrogea tout haut à ce propos tout le long du chemin jusqu'à l'orée des grands bois de pins dans l'ouest de la Caroline du Sud.

Il se demandait pourquoi ils marchaient dans des forêts comme des animaux alors que le véritable assassin civilisé travaillait dans les grandes villes.

Il se demanda pourquoi, comme des animaux de bât, ils couvraient à pied de nombreux kilomètres pour suivre des traces évidentes. Les signes d'une armée étaient irréfutables. Le sol lourdement martelé, les sentiers récents faits par des centaines d'hommes, allaient tous dans une même direction.

Pour Remo et Chiun, les traces étaient comme des flèches au néon disant : Chemin d'un camp militaire.

Chiun n'avait jamais voulu dire que Remo était idiot et il voulait que Remo le comprenne bien. Mais simplement il y avait des assassins qui étaient assassins et d'autres qui faisaient de la télévision. Ce n'était pas à Chiun, le Maître de Sinanju, de dire que c'était idiot de choisir ce travail inutile, sans valeur et sans saveur, ni qu'il était stupide de choisir la fortune, la célébrité et les honneurs. Chiun ne voulait pas dire ça du tout et il ne le disait pas. Et pourquoi est-ce que Chiun ne le disait pas ?

— Assez ! dit Remo. Est-ce que vous allez travailler ? Moi, je vais travailler. Vous allez parler ou travailler ?

Ils savaient que le camp était tout près parce que les routes d'accès étaient plus piétinées. C'était comme une enflure, suivant le principe

que les agents d'assurances avaient découvert en s'apercevant que la plupart des accidents d'auto se produisaient dans un rayon de quarante kilomètres autour du domicile : ce n'est pas parce que les gens conduisent plus distraitemment près de chez eux mais parce qu'ils font la plupart de leurs déplacements dans ce rayon d'action.

— Je ne parle pas, dit Chiun.

— Bien, grogna Remo.

Les premiers gardes étaient en vue. C'était un homme double dans une position fixe et de longues heures leur avaient déjà voilé le regard. Et comme ils ne s'attendaient à rien le long du sentier forestier par cette journée de fournaise, ils ne risquaient pas de repérer le Maître de Sinanju et l'Américain qui était aussi de Sinanju sans en être, mais qui l'était si bien devenu qu'on ne le distinguait pas de ce premier assassin qui, il y avait d'innombrables siècles, avait le premier quitté son pauvre village pour louer ses talents de tueur et nourrir ledit village.

C'était un camp romain traditionnel, carré avec le poste de commandement un peu sur le côté, comme ça si les murs succombaient le centre pourrait servir de terrain de formation pour ce que les Romains faisaient le mieux, la manœuvre avec discipline. Des siècles après que les armées eurent cessé d'utiliser la lance, l'épée et le bouclier, les camps étaient toujours tracés en carré avec le terrain d'exercice découvert au milieu. Ça n'avait pas de sens mais les Maîtres de Sinanju savaient que la plupart des hommes se battaient en utilisant des instruments qu'ils ne comprenaient pas et se battaient donc mal.

Remo et Chiun entrèrent sans grande difficulté dans le camp carré et mirent un officier en travers de son bureau encore plus facilement. Le camp était presque désert. L'officier avait une réplique de plaque d'immatriculation du New Hampshire sur son bureau. La plaque portait la devise « Vivre libre ou mourir ». L'officier n'était pas tant que ça engagé à une aussi stricte interprétation de sa plaque d'immatriculation. Les hommes raisonnables acceptent toujours les compromis, surtout quand un de ces hommes raisonnables sentait ses bras sur le point de quitter ses épaules et ne tenait pas à passer sa vie, en admettant qu'il sorte de là avec la vie sauve, avec des épaules qui n'auraient même pas de moignons. De plus, il jouait du piano. Il devait à son piano de tout raconter.

C'était là une unité spéciale avec une mission spéciale, une solde spéciale et une discipline spéciale. Elle était commandée par le lieutenant-colonel Bleech. Le mot de passe de la journée était...

— Les mots de passe ne m'intéressent pas, capitaine, et le commandant de cette unité non plus. Je cherche un individu inutile et incroyablement paresseux.

— Ma compagnie n'est plus ici. Elle est partie avec le colonel Bleech, mais personne ne sait où ils sont allés.

— Cet individu inutile et sans valeur ne fait pas partie de votre compagnie. Il s'appelle Lucius Jackson.

Mais avant que le capitaine réponde, Chiun leva un doigt et dit à Remo, en coréen :

— Ceci n'est pas un endroit d'esclaves. Les esclaves ne sont pas ici.

CHAPITRE VIII

C'était sûrement une opération militaire, pensait Harold Smith en achetant une balle de golf d'occasion dans la boutique du moniteur, au Golf Club de Folcroft Hills. Il passa trois minutes à fouiller dans le bocal à vingt-cinq *cents*, pour chercher une Titleist. Il n'aimait pas jouer avec des balles de golf bon marché.

Il finit par en trouver une sans entaille de l'enveloppe mais avec un profond pli en croissant qui la faisait ressembler à un badge « Souriez ». Avec des fossettes.

Tout en nettoyant la balle à la fontaine du premier tee, il se demanda d'où une opération militaire aurait pu être lancée. Le raid sur Norfolk n'avait été effectué par aucune unité de l'armée régulière, il l'avait vu tout de suite. Tous les mouvements de troupes, de n'importe où à n'importe où, étaient suivis par les ordinateurs de CURE. Pourtant, il y avait eu des hommes en uniforme, en grand nombre. Une unité importante. Et une unité importante supposait de l'entraînement et l'entraînement supposait une base.

Le caddy regarda avec un dégoût à peine dissimulé Smith achever de laver la balle d'occasion. Il avait déjà été le caddy de Smith et, à franchement parler, il n'était pas tellement chaud chaud pour travailler quatre heures pour cinquante *cents* de pourboire. Quand ils avaient vu Smith sortir du club et s'approcher du premier tee, tous les autres caddies s'étaient esquivés. Celui-là était le plus lent et avait été harponné. Il maudissait le sort. D'autres avaient la chance de tomber sur des vedettes de cinéma, des hommes politiques, des artistes de music-hall. Lui, il avait Smith le Rat et il était dans la nature de cet homme de ne jamais laisser soupçonner au caddy qu'il avait le grand honneur de trimbaler le sac d'un des trois ou quatre hommes les plus puissants du monde.

Même si ce n'était que pour cinquante *cents*.

Smith aspira profondément l'air matinal encore frais, un peu salé par le vent du détroit, et il éprouva un vague remords d'être sur le terrain de golf. Autrefois, il avait joué au golf régulièrement, une fois par semaine sans exception, mais depuis quelques années le travail de CURE s'était multiplié comme des cellules cancéreuses et il ne trouvait jamais le temps de s'arracher à son bureau.

Mais ce jour-là, il avait décidé de sortir vaille que vaille. Il avait des tas de sujets de réflexion et il avait besoin de pouvoir réfléchir sans interruption. Du moins c'était l'excuse qu'il se donnait.

Remo avait disparu ; Chiun avait disparu avec lui. Le bras vengeur de CURE n'existait plus et si Remo avait toujours menacé et essayé de tout quitter depuis qu'il avait été recruté, cette fois l'événement avait une réalité qui troublait Smith. Car sans bras vengeur, CURE ne serait rien, n'aurait rien pour se distinguer des centaines d'autres services du gouvernement, qui se marchaient sur les pieds, qui récoltaient les mêmes renseignements et restaient pratiquement assis dessus parce qu'ils avaient peur d'agir avec à-propos.

Et puis il y avait le raid de Norfolk. Il aurait voulu décrocher le téléphone et dire à Remo d'aller là-bas. Mais il n'avait plus de Remo à appeler.

Il s'inquiétait et, en plaçant soigneusement la balle sur le tee de bois blanc qu'un autre golfeur avait perdu, Smith espérait que ses soucis ne compromettraient pas son jeu. En supposant qu'il savait encore jouer. Il se vantait d'avoir été autrefois un bon golfeur.

Le premier trou était un *par* quatre, trois cent quatre-vingt-cinq mètres en ligne droite. Un professionnel le jouerait avec un *drive* de deux cent quarante mètres, un fer sept de cent quarante mètres et deux *putts*.

Harold Smith se mit en position et balança son club. Il frappa la balle de plein fouet, tout droit dans le centre du *fairway*. Elle retomba à cent trente-cinq mètres et roula sur quarante mètres avant de s'arrêter.

Le drive faillit amener un sourire aux lèvres de Smith. Il n'avait pas perdu la main. Les soucis ne l'avaient pas rouillé. Il remit poliment son driver au caddy et partit rejoindre sa balle. Il savait comment il jouerait le parcours. Il ne tenterait pas le *par par* trou mais il ne double-*boggerait* pas un trou non plus. Il tirerait chaque trou à exactement un au-dessus du par. Il placerait deux putts sur chaque green.

Le par de ce parcours était soixante-douze ; il tirerait quatre-vingt-dix. Il tirait toujours quatre-vingt-dix, qui lui paraissait une marque excellente. Régulière. L'idée de faire de grands tirs, des coups miraculeux et de s'en servir pour compenser les quelques coups ratés ne lui était jamais venue. Il aimait sa façon de jouer. Toujours le juste milieu.

Bon, et Norfolk ?

Une opération militaire. Il devait y avoir un camp d'entraînement. Mais où ?

Il se servit d'un bois de fairway pour son deuxième coup et envoya la balle droit vers le *green*. Elle fit encore cent trente mètres. Il était à cent dix mètres du green.

Sans qu'on le lui demande, le caddy tendit à Smith un fer quatre, qu'il balança pour envoyer sa balle sur le green à quatre mètres du

trou. Il putta à trente centimètres, réussit au second putt et se marqua cinq.

D'un air maussade, le caddy ramassa la balle dans le trou, replanta le fanion et tendit la balle à Smith.

Mais Smith ne regardait pas le caddy. Il avait le regard perdu dans les arbres et les bois denses bordant des deux côtés l'étroit premier fairway. Une idée s'insinuait dans sa tête.

— Petit, dit Smith au caddy, j'ai décidé de ne plus jouer aujourd'hui.

Le gamin boutonneux soupira et Smith prit cela, à tort, pour de la déception.

— Tu dois bien comprendre que je ne puis te donner cinquante *cents* de pourboire puisque tu n'as fait le caddy que pour un trou.

Le gamin hocha la tête.

— À ton avis, qu'est-ce qui serait juste ? demanda Smith.

Le garçon haussa les épaules. Il avait déjà pris la décision de payer Smith jusqu'à deux dollars, rien que pour être débarrassé de lui et retourner à l'abri des caddies et se trouver peut-être un client payant.

Smith regarda la balle dans la main du caddy.

— Je viens de payer cette balle vingt-cinq *cents*. Si tu la gardais, nous serions quittes ?

Le caddy examina la balle. Le pli en croissant parut lui sourire.

— Mince, docteur Smith, c'est épatant. Je pourrai peut-être la revendre et me faire au moins dix, peut-être quinze *cents*.

— C'est ce que je pensais, dit sérieusement Smith. À dix *cents*, cela ferait une moyenne d'un dollar quatre-vingts pour dix-huit trous. À quinze, ça ferait deux dollars soixante-dix.

Smith s'interrompit et eut l'air de calculer. Pendant une seconde effrayante, le caddy se demanda si Smith allait réclamer sa part du produit de la revente. C'était précisément à quoi pensait Smith. Mais il secoua la tête, magnanime.

— Non, dit-il, tu garderas tout.

— Merci, docteur Smith.

— De rien, mon garçon, répondit Smith en retournant vers, le club. À la semaine prochaine.

Il n'entendit pas le caddy gémir derrière lui, il ne le vit pas pivoter et lancer la balle dans les fourrés.

Après les dix minutes de voiture pour regagner son bureau dans l'ancien bâtiment du sanatorium, Smith surprit sa secrétaire en train de se faire les ongles sur le temps de la compagnie. Il haussa un sourcil à miss Purvish, qui eut l'air de vouloir avaler le flacon de vernis, ou n'importe quoi qui aurait pu le faire disparaître.

— Et le golf ? bredouilla-t-elle en rebouchant précipitamment le flacon.

— Il fait trop beau pour jouer au golf. Apportez-moi une vodka Eristoff glacée et ne me dérangez pas, à moins que ce ne soit absolument nécessaire.

Dans son bureau, Smith s'assit à sa place, le dos tourné vers la grande baie aux glaces sans tain dominant le détroit, et se mit à réfléchir, et ne cilla pas quand miss Purvish lui apporta sa vodka.

Une manœuvre militaire supposait des installations militaires. Et une installation militaire supposait des bâtiments, de la tuyauterie, l'adduction d'eau, un accès aux égouts.

Smith appuya sur un bouton. Un panneau s'ouvrit sur son bureau et un pupitre d'ordinateur s'éleva devant lui, comme un valet discret attendant des ordres.

Smith lui demanda le nombre de secteurs, dans un rayon de quatre cents kilomètres autour de Norfolk, assez grands et isolés pour contenir une installation militaire secrète. Il fallut sept minutes à l'ordinateur pour consulter dans sa mémoire des cartes et des bandes et rapporter qu'il existait sept cent quarante sites possibles.

Smith soupira. C'était une tâche monumentale. Puis il aspira profondément. Une bouchée à la fois. Sur combien de ces sites avait-on construit depuis un an ? demanda-t-il à l'ordinateur.

La machine replongea dans la masse d'informations enfouies dans ses bandes magnétiques.

Quarante-trois, répondit-il sur l'écran de télévision du bureau de Smith.

Sur combien de ces quarante-trois sites avait-on installé un système d'égouts trop important pour des maisons particulières ?

En attendant la réponse de l'ordinateur, Smith tapa distraitement la liste des disparus de Norfolk. Il remarqua le nom de Lucius Jackson et de la personne de la famille à prévenir en cas d'accident, R. Gonzalez. Ce nom réveilla un très vague souvenir. R. Gonzalez ? R. Gonzalez ?

L'ordinateur se mit à cliqueter presque silencieusement une réponse sur l'écran.

Il y avait trois secteurs répondant aux exigences de Smith. Un en Virginie, un en Caroline du Nord et un en Caroline du Sud.

Smith se carra dans son fauteuil et réfléchit un moment. Une installation secrète. Lequel des trois n'indiquait aucune construction de route au cours de l'année précédente ?

L'ordinateur répondit tout de suite. Les bois de pins de Caroline du Sud.

Ça devait être ça, pensa Smith. Pour une installation secrète, on ne construirait pas de routes d'accès. Il vérifia l'information en demandant à l'ordinateur si, au cours de l'année précédente, il y avait eu une augmentation des vols d'hélicoptères au-dessus de la région boisée de Caroline du Sud.

Une augmentation de six cents pour cent, répondit immédiatement l'ordinateur.

Smith retroussa ses lèvres dans un semblant de sourire. Les vols d'hélicoptères apportaient la preuve. Sans routes, ils devaient transporter leur matériel et leurs hommes par hélicoptère. C'était bien ça. Les bois de pins de Caroline du Sud.

Il allait effacer les données qu'il venait d'obtenir quand il s'interrompit et demanda à l'appareil tout ce qui concernait R. Gonzalez, de Norfolk, Virginie.

En vingt secondes, il eut la réponse : « R. Gonzalez. Ruby Jackson Gonzales. Vingt-trois ans. Fabrique de perruques, propriétaire de deux agences immobilières, directrice de quatre banques, Triple A de Dun et Bradstreet. Anciennement agent de la CIA, récemment mis en disponibilité du service. Dernière mission Baquia, où le sujet est entré en contact avec du personnel de l'organisation. »

Triomphalement, Smith appuya sur les boutons effaçant de la mémoire de l'ordinateur les questions qu'il avait posées et le fit rentrer dans le bureau.

Ruby Gonzalez. Il lui avait parlé au téléphone quand Remo et Chiun avaient eu des ennuis à Baquia. Elle leur avait sauvé la vie.

Et elle était mêlée à cette affaire ; son frère avait été enlevé. Elle n'était pas Remo ni Chiun mais peut-être pourrait-elle l'aider.

Miss Purvish répondit à l'interphone dès que Smith la sonna.

— Réservez-moi une place le plus tôt possible sur un vol pour Norfolk en Virginie.

— Tout de suite, docteur. Aller et retour ?

— Oui.

— Tout de suite, monsieur.

Elle coupa la communication et Smith pensa à autre chose. Il se hâta de la rappeler.

— Oui, monsieur ?

— Classe touristique, précisa-t-il.

CHAPITRE IX

La vieille Noire portait un madras rouge sur la tête et une robe d'intérieur qui tombait tout droit du cou aux pieds, lesquels étaient chaussés de pantoufles de peluche d'au moins quatre tailles trop grandes.

La pipe qu'elle fumait répandait des vapeurs nauséabondes, comme Smith n'en avait plus senties depuis que le commando dont il était le chef avait fait irruption dans une poudrière allemande en Norvège, en 1944.

— Je cherche Ruby Gonzalez, dit-il.

— Entrez donc, répondit la mère de Ruby.

Elle conduisit Smith dans le salon du petit appartement et lui indiqua le fauteuil en face de son rocking-chair bleu. Il s'assit sur le siège exagérément rembourré et s'enfonça pendant au moins trois secondes avant de s'immobiliser.

— Faites voir vos mains, dit M^{rs} Gonzalez.

— Je cherche Ruby. C'est votre fille, je crois.

— Je sais qui est ma fille. Faites-moi voir vos mains.

Smith se glissa en se tortillant vers le bord du fauteuil et tendit les deux mains, pensant qu'elle allait peut-être lui dire la bonne aventure. La vieille Noire les lui prit, elle examina la paume, les doigts, les retourna et finit par les lâcher comme si c'était les mains les moins remarquables qu'elle avait jamais vues.

— Elles ont rien de spécial, ces mains.

— Pourquoi devraient-elles être spéciales ?

— Écoutez, vous. Vous venez ici pour ramener Lucius ou non ?

— Je viens ici pour voir Ruby. Votre fille.

— C'est pas vous qui allez ramener Lucius ?

Smith avait l'impression que cette vieille allait lui révéler quelque chose d'important.

— Peut-être, répondit-il. Qu'est-ce que Ruby a dit ?

— Ruby, elle regarde la télé et elle voit ces mains et elle dit comme ça, c'est lui, c'est lui, il va ramener Lucius et c'était des mains blanches et j'ai pensé que c'était les vôtres parce que toutes les mains blanches se ressemblent.

Des mains ? Des mains. De quoi parlait-elle ?

— Alors, c'est-y vous ou pas ? insista M^{rs} Gonzalez.

— Je vais essayer de ramener Lucius, dit Smith en plein brouillard.

— Bien. Avant que Ruby revienne, j'ai à vous parler de ça.

— Oui ? fit Smith.

— Pourquoi pas laisser Lucius là où il est ?

— Ne pas le ramener, vous voulez dire ?

La vieille hochait la tête.

— Il manque un peu à Ruby, maintenant. Mais ça ne va pas durer. Et quand elle verra comment on se débrouille bien sans lui, elle sera contente. C'est le vaurien le plus vaurien que j'ai jamais vu, ce garçon.

Smith approuva à tout hasard.

— Quand est-ce que Ruby rentrera ?

— Quelle heure il est ?

Smith jeta un coup d'œil à sa montre.

— Deux heures et demie.

— Elle rentrera avant six heures.

— Vous en êtes sûre ?

— Sûre. C'est l'heure de mon souper et cette enfant ne manque jamais de me faire à souper.

— Je reviendrai, madame Gonzalez, promet Smith.

— Allez, allez, plus vite que ça, gronda Ruby. Faut que je rentre faire à souper à maman.

— Je fais déjà près de cent quarante.

— Plus vite, insista Ruby.

Elle croisa les bras et regarda fixement par le pare-brise de la Lincoln Continental blanche.

— Silence là-devant, ordonna Chiun du siège arrière où il était assis tout seul et tripotait les boutons d'un poste de radio CB encastré dans le plancher.

— Ne cassez pas cette radio, dit Remo.

— Ça ne fait rien, dit Ruby. J'ai acheté ça pour maman quand je l'emmène en promenade. Elle parle tout le temps et je n'aime pas tellement écouter. Comme ça, elle cause avec quelqu'un d'autre.

Chiun trouva le bouton « marche » et la radio crépita, remplissant la voiture de son bruit. Ruby tendit un bras par-dessus le dossier et baissa le son. Elle tendit le micro à Chiun.

— Alors maintenant, vous comprenez pourquoi nous devons parler à votre vieux schnock de patron, ce docteur Smith, dit-elle.

— Non, je ne comprends pas, répliqua Remo.

— Parce que nous devons trouver où Lucius a été emmené. Et il a plus de chances de le savoir que nous.

— Désolé. Fini. J'en ai fini avec ces gens-là.

À l'arrière, Chiun intervint.

— C'est très intéressant, Remo. Cet appareil est manifestement branché sur un asile de fous. Des tas d'imbéciles me parlent qui ont ce qu'ils appellent des rallonges.

— Une rallonge est un nom qu'ils se donnent, expliqua Ruby, puis à Remo : Il le faut.

— Non.

— Pour moi.

— Surtout pas pour vous.

— Vous allez vous taire, tous les deux ? protesta Chiun. Il y a là quelqu'un qui me connaît. Il dit qu'il est mon bon copain.

— Alors, pour Lucius, dit Ruby.

— Au diable Lucius.

— Lucius ne vous a jamais rien fait.

— Seulement parce que je ne l'ai jamais vu, riposta Remo.

— C'est mon frère. Vous devez appeler ce docteur Smith.

— Non.

— Alors c'est moi qui vais l'appeler.

— Si vous l'appellez, je m'en vais.

Remo leva les yeux vers le rétroviseur. Chiun souriait largement et se tournait vers la gauche, en collant son nez à la vitre, puis vers la droite, et finalement il se retourna pour sourire par la lunette arrière.

— Chiun, pourquoi souriez-vous comme ça ? demanda Remo.

— Un de mes bons copains m'a dit que le photographe était là et je souris pour ma photo.

— Photographe ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que vous allez trop vite, expliqua Ruby. Ralentissez.

Trop tard. De derrière le mur d'un viaduc routier, une voiture de police surgit et s'engagea sur la chaussée, gyrophare clignotant et sirène hurlante, et prit Remo en chasse :

— Vous venez de me dire que je roulais trop lentement !

— Pas quand il y a un flic dans le coin. Photographe, c'est le radar des flics. Ils vous avertissaient, à la radio. Maintenant nous allons être arrêtés !

— Pas tout de suite, dit Remo en appuyant sur l'accélérateur.

La police routière disparut au loin quand Remo franchit une côte à deux cents à l'heure, fonda sur une bretelle de sortie pour éviter la police qui tenterait de le bloquer par devant et ralentit à cent vingt pour le reste du trajet jusqu'à Norfolk.

Quand ils s'arrêtèrent devant la fabrique de perruques de Ruby, Chiun glapissait en coréen dans le micro de la CB.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Ruby.

— Il dit à quelqu'un que si jamais il le rencontre il le cassera comme un œuf sur le trottoir.

— Pourquoi il dit ça ?

— Je crois que quelqu'un l'a traité de vieille vaille.

Un goût de sel planait sur Jefferson Street comme une brume

légère quand Chiun descendit de voiture après Remo et Ruby.

D'un petit restaurant, en face, Smith les vit, laissa cinq centimes de pourboire sur la table et sortit précipitamment.

— Remo ! appela-t-il.

Tous trois se retournèrent sur l'homme en gris qui traversait la rue.

— Qui c'est ça ? demanda Ruby.

— Comme si vous ne le saviez pas, faux jeton.

— Chiun, qui c'est ça ?

— C'est l'empereur Smith, souffla Chiun.

— C'est lui ? Il n'a pas l'air de grand-chose.

— Et quand vous le connaîtrez, il aura l'air d'encore moins, grommela Remo. Qu'est-ce que vous faites là, Smitty ?

— Je cherche Lucius Jackson. Vous êtes Ruby Gonzalez ?

— Oui.

— Je crois que nous pourrions apprendre quelque chose sur la disparition de votre frère dans les bois de pins de Caroline du Sud.

— Nous en venons.

— Et alors ?

— Un instant, un instant, intervint Remo. Smitty, je ne travaille plus pour vous. Qu'est-ce que ça signifie, ces questions ?

— Si nous cherchons tous deux la même chose, est-ce qu'il ne serait pas plus raisonnable de le faire ensemble ? demanda Smith.

— Non, répliqua Remo. Je m'en vais.

Il fit un pas mais fut arrêté par Chiun qui déversa un torrent de coréen. Remo écouta et revint vers Smith.

— Bon, d'accord. Mais ici ce n'est pas vous qui commandez, c'est moi.

Smith acquiesça.

— Nous sommes arrivés trop tard dans les bois de pins. Il y avait là une espèce d'armée mais tout le monde est parti. Personne ne sait où. Mais Lucius et les autres n'y ont jamais été et c'est tout ce que nous savons.

— Une armée, murmura Smith.

— C'est ça.

— Une armée devrait laisser des traces.

— Parfait. Allez les renifler et faites-moi savoir ce que vous aurez trouvé.

Remo entra dans la fabrique de perruques. Smith le suivit.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit pour le faire changer d'idée et rester ? demanda Ruby à Chiun.

— Ça n'a pas d'importance.

— Je veux le savoir.

— Je lui ai dit que s'il partait maintenant, il ne vous rembourserait pas sa dette pour lui avoir sauvé la vie et qu'il serait éternellement

condamné à entendre votre voix crierde à ses oreilles.

Ruby tapota l'épaule de Chiun.

— C'était une bonne chose à lui dire.

— Et vraie, répliqua Chiun qui n'avait toujours pas trouvé de moyen de réunir Remo et Ruby pour faire un nouveau bébé pour Sinanju.

CHAPITRE X

— Quatorze cars d'universités, à cinq minutes d'intervalle, ont été aperçus sur la Route 675, roulant vers la Pennsylvanie, annonça Smith en raccrochant le téléphone.

— Et alors ? demanda Remo. Ils vont à un match de base-ball.

— Ils sont de Marywether Collège, de l'école Allenby, de l'université de Bartlett, de l'université du Jersey du Sud, de l'école de l'Atlantique Nord et de Saint Olaf.

— Bon, un match de cricket. Et alors ?

— Alors il n'y a aucun établissement scolaire de ces noms dans tous les États-Unis, répondit Smith.

— Est-ce qu'on peut savoir où ils vont ? demanda Ruby.

— On s'en occupe. Ils sont suivis à la trace.

— Temps de partir, décida Ruby. Je reviens demain, maman. Des fois que tu aurais faim, envoie quelqu'un d'en bas t'acheter quelque chose. Nous allons chercher Lucius.

— Je me débrouillerai bien, petite, assura M^{rs} Gonzalez, en se balançant dans son rocking-chair.

Elle regarda Smith et secoua la tête, non, essayant d'accrocher son regard, croyant encore que c'était lui qui avait le pouvoir de décider s'ils ramèneraient ou non Lucius et espérant le convaincre de n'en rien faire.

En sortant de Norfolk, Chiun tripota la radio CB.

— La retraite vous plaît ? demanda Smith à Remo.

— Bien plus que de travailler pour vous !

— Avez-vous réfléchi à vos moyens d'existence ? Vous savez que vous ne pouvez plus simplement me faire envoyer les factures.

— Vous en faites pas pour moi. Je vais être une vedette de la télévision. Et quand les royalties commenceront à affluer, je vivrai éternellement comme un roi.

— Vous avez pris votre retraite ? s'étonna Ruby. Vous n'avez pas une tête à prendre votre retraite.

— J'ai laissé tomber. Trop de cadavres sans nom, trop de morts.

— Remo ! s'exclama Smith.

Remo le regarda dans le rétroviseur. Smith jeta un coup d'œil éloquent à Ruby.

— Vous tracassez pas pour ça, Smitty. Elle en sait plus long sur l'organisation que vous ne pouvez imaginer. Si vous ne nous aviez pas trouvé, elle voulait que nous vous trouvions.

— Vous êtes remarquablement bien informée, dit Smith à Ruby.
— J'ouvre les oreilles.
— Ce qui est difficile quand on a des oreilles comme des choux de Bruxelles, dit Chiun.

La radio crépita et Chiun dit bonjour.
— Qu'est-ce que c'est ta rallonge, bon copain ? demanda une voix.
— Je vous dis ce que je dis aux autres. Les gens n'ont pas de rallonges.

— Tu t'appelles comment ?
— Comment je m'appelle moi ou comment les autres m'appellent ?
— Comment je peux t'appeler ?

La voix avait l'accent de l'Oklahoma et Remo s'étonna de ce que tous les cibistes, n'importe où, avaient toujours l'air de vivre dans une baraque en papier goudronné dans la banlieue de Tulsa.

— Je m'appelle modeste, bon, humble et généreux, dit Chiun. D'autres m'appellent glorieux, éclairé, merveille des siècles et maître vénéré.

— Une sacrée rallonge, ça. Je t'appelle juste modeste, ça va ?
— Appelez-moi simplement Maître, comme il sied à ma personne. Est-ce que je vous ai dit, copain moyennement tolérable, que je travaillais naguère pour un service secret du gouvernement ?

Smith gémit tout haut et se cacha la figure contre le coin du dossier.

Le lieutenant-colonel Bleech était dans le premier des quatorze cars roulant à intervalles réguliers. Assis derrière le chauffeur, des écouteurs aux oreilles, il était à l'écoute de tous les appels pouvant lui venir de la base.

Les cinquante passagers du car étaient vêtus de jeans et de tee-shirts et Bleech avait suffisamment relâché la discipline pour leur permettre de causer entre eux. Mais pas trop fort.

Son premier lieutenant vint s'asseoir à côté de lui.
— On a quand même fini par mettre ce cirque en route, dit-il.
— Parfaitement, répondit Bleech. Les hommes sont prêts ?
— Vous savez ça mieux que moi, mon colonel. Aussi prêts que nous avons pu y arriver.

Bleech approuva et regarda défiler le paysage.
— Nous n'avons rien fait qu'ils ne pourraient pas faire dans l'armée régulière, s'ils le voulaient.

Le lieutenant grogna un assentiment.
— Pendant vingt ans, j'ai observé, reprit Bleech. L'armée tomber en quenouille. Les soldes augmenter. Le moral baisser. L'armée se transformer en country club. Les droits civiques pour des négros. Tous volontaires, alors faut les traiter avec des gants. Et je n'arrêtais pas de

penser, donnez-moi cette armée pour six mois et je pourrais la transformer, en faire une véritable armée. Comme l'a fait Patton. Comme l'a fait Custer.

Le lieutenant approuva.

— Comme Pershing, hasarda-t-il.

Bleech secoua la tête.

— Ma foi, pas précisément comme Pershing. Vous savez d'où lui est venu ce sobriquet de Blackjack ?

— Non.

— Il avait une unité noire dans l'armée. Au début, on l'appelait Jack Nègro. Non, rayez Pershing. Mais on ne m'a jamais donné ma chance et puis ils ont tous gueulé, les miches à zéro, parce que des civils se faisaient tuer au Vietnam et moi j'étais là, je voulais simplement créer une bonne armée et je me suis fait dégommer.

— Des mous, dit le lieutenant. Tout le monde devient mou, à présent.

— Alors j'ai eu cette chance, et nous avons là les meilleurs soldats. Les mieux conditionnés, les mieux entraînés, les mieux disciplinés. Je les emmènerais en enfer.

— Et ils vous suivraient, c'est sûr.

Le colonel sourit affectueusement à son lieutenant.

— Un jour, quand ce pays se sera remis d'aplomb, on frappera des médailles à notre mémoire. Mais en attendant, notre action est notre seule récompense.

Les écouteurs crépitèrent et Bleech leva une main pour imposer silence. Il décrocha son petit micro.

— Ici Renard Blanc Un, dit-il. À vous.

Il écouta intensément pendant près d'une minute et dit vivement :

— Bien reçu. Beau boulot.

Il raccrocha le micro au sommet de son casque d'écoute et le lieutenant l'interrogea du regard.

— Des ennuis ? demanda-t-il.

— Nous avons eu de la visite, au camp.

— Ah oui ?

— Ils n'ont rien appris là-bas mais ils ont pu trouver quelque chose ailleurs. On les a vus sortir de Norfolk, nous suivre par cette route.

— Nous suivre ?

— On le dirait.

— Qui est-ce ?

— Sais pas. Trois hommes et une femme.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Un petit sourire s'étala sur la figure de Bleech. Ça lui donnait l'air d'un potiron évidé de la Toussaint.

— On va leur préparer un bon accueil.

Depuis plus de deux heures, Chiun s'efforçait de persuader tout le monde, sur les quarante fréquences de la CB, de faire silence pendant exactement soixante-quinze minutes pour qu'il puisse réciter une des plus courtes œuvres de la poésie ung. Personne ne faisait attention à ses demandes de silence et tandis que Remo, à la suite d'un rapport reçu par Smith dans une cabine publique du bord de la route, tournait dans un chemin de terre près de Gettysburg, Pennsylvanie, Chiun glapissait à la CB des menaces et des insultes en coréen.

Cachés sur les hauteurs bordant la route, à huit cents mètres, trois soldats virent la Continental blanche soulever un nuage de poussière en quittant la chaussée goudronnée pour la petite route étroite.

— Il est toujours comme ça quand il voyage ? demanda Ruby à Remo, en désignant Chiun du pouce.

— Seulement quand nous allons là où il ne veut pas aller.

— Qu'est-ce qu'il dit, en ce moment ?

Smith se redressa nerveusement. Chaque fois que Chiun parlait coréen, il avait peur qu'il divulgue les derniers secrets restant au gouvernement des États-Unis. Remo tendit l'oreille.

— Il dit à ce copain modérément acceptable que la seule différence entre lui et la bouse de vache c'est que la bouse de vache séchée peut servir à faire du feu.

Une autre voix caqueta et Chiun caqueta en réponse.

— Et il dit à celui-là, traduisit Remo, d'aller boire de la pisse de mérinos.

Remo cahota sur le chemin défoncé, dans la Continental surbaissée, pendant que les glapissements continuaient à l'arrière. Ruby se boucha les oreilles.

Soudain, Chiun se tut. Ruby se retourna pour voir ce qui avait fait cesser le bruit mais au même instant, Chiun plongea devant elle, par dessus le dossier, et s'empara du volant de la main gauche.

Il le tira d'un coup sec et la voiture fit une embardée sur la droite, presque à 90°, escaladant le talus vers un arbre. Au tout dernier instant, avant qu'elle se jette sur l'arbre, il tourna le volant dans l'autre direction.

Remo regarda Chiun, ouvrit la bouche pour l'interroger et aussitôt deux explosions étouffées se succédèrent, sur la route derrière eux. La voiture fut criblée de cailloux et de mottes de terre et des nuages de poussière et de fumée âcre s'élevèrent autour d'eux.

— Des mortiers ! hurla Remo.

Il écrasa l'accélérateur du pied, reprit le volant et fonça sur la route.

Chiun hocha la tête avec satisfaction et retomba sur son siège. Smith regardait par la lunette arrière. La poussière se dissipa et révéla deux grands trous au milieu de la route, grands comme un tonneau de

bière.

Remo ralentit un peu.

— Ne ralentis pas encore, conseilla Chiun. Il y en a un autre qui vient.

— Comment vous le savez ? demanda Ruby.

— Parce que les bonnes choses viennent toujours par trois, répliqua Chiun qui plissait les yeux comme s'il observait un point à quelques centimètres de son nez, puis il regarda en l'air et ordonna : Tourne à gauche, Remo. À gauche.

Remo braqua sec sur la gauche et écrasa de nouveau le frein pour rétrograder. Le capot se souleva et la voiture fit un bond. Une troisième explosion souleva de terre ses roues de droite mais Remo reprit aussitôt le contrôle.

Chiun baissa la vitre de son côté et écouta pendant quelques secondes.

— C'est tout, dit-il et sans reprendre haleine il décrocha de nouveau le micro de la CB et se remit à glapir en coréen.

— Comment il a fait ça ? demanda Ruby.

— Il les a entendus.

— Moi je n'ai rien entendu.

— C'est parce que vous avez les oreilles comme des choux de Bruxelles.

— Comment est-ce qu'il a pu entendre alors qu'il criait tout le temps à la radio ?

— Pourquoi pas ? Il sait ce qu'il crie à la radio. Il n'a pas besoin de l'écouter. Alors il écoutait tout le reste et il a entendu les mortiers.

— Comme ça ?

— Comme ça, dit Remo sachant que cette réponse ne satisferait jamais Ruby.

L'art de Sinanju était simple et les gens voulaient de la complexité. Il n'y avait pas de complexité dans la simple vérité : Sinanju apprenait à se servir de son corps comme il devait être employé.

— Si vous êtes si malin, comment ça se fait que vous ne les avez pas entendus ? insista Ruby.

— Chiun a l'oreille plus fine que moi.

— Silence ! tonna Chiun à l'arrière. Comme j'entends si bien, est-ce que vous vous rendez compte que vous m'offensez en jacassant sans arrêt ? Taisez-vous, tous les deux. Je me prépare à réciter mon poème ung.

— Pardon, petit père. Faudra que vous attendiez un peu, dit Remo en arrêtant la voiture sous un petit bouquet d'arbres. Terminus.

Il se tourna vers Smith.

— Ces types du mortier vont rapporter qu'ils nous ont manqués, alors on va nous attendre. Nous devons continuer à pied. Smitty,

prenez la voiture avec Ruby et faites demi-tour.

— Des clous, dit Ruby.

— Elle a un bon cœur, celle-là, dit Chiun. Elle fera des fils courageux.

— Ça suffit, Chiun, protesta Remo. Vous ne feriez que nous ralentir, Smitty. Nous avons passé une station-service, sur la gauche, à environ deux kilomètres. Retournez là-bas et attendez-nous. Nous reviendrons dès que nous saurons quelque chose.

Smith réfléchit un moment puis il hocha la tête.

— Très bien. D'ailleurs, je pourrai me servir de leur téléphone.

Remo et Chiun descendirent et Ruby redémarra. Dès qu'elle fut sur la route elle regarda dans le rétroviseur. Remo et Chiun avaient complètement disparu.

Ruby souleva de la poussière en négociant un virage, manquant de peu un des cratères, avant une longue ligne droite ramenant à la route principale. Dès qu'elle sortit du virage, elle freina pile. Garé en travers de la chaussée, il y avait un camion vert olive de type militaire mais sans marques de l'armée.

Quatre hommes avec armes automatiques bondirent vers la Lincoln quand Ruby freina et appliquèrent le canon de leurs fusils contre le pare-brise. Ruby passa vivement en marche arrière et leva les yeux vers le rétroviseur. Trois autres hommes se tenaient derrière la voiture, leurs armes pressées sur la vitre, braquées sur sa tête et celle de Smith.

— Il vaut mieux s'arrêter, conseilla Smith.

— Ah merde, gronda Ruby.

Un homme portant des chevrons de sergent sur son uniforme kaki sauta en souplesse de la cabine du camion.

— Ça va, vous deux, sortez de là, ordonna-t-il en ouvrant la portière pour Smith. Dehors.

Puis il ouvrit l'autre porte, se pencha à l'intérieur et sourit à Ruby. Il avait des dents jaunies par le tabac et un accent de l'Alabama, du Sud profond.

— Toi aussi, la négresse.

— Par exemple, voilà le Kou Kou Kluck, dit-elle.

Au sommet d'une petite colline, Remo regarda de tous côtés et reconnut l'endroit. Devant lui, à perte de vue, s'étendait la plaine moutonnante de la Pennsylvanie du sud, parsemée de monuments, de statues et de petits bâtiments.

— C'est Gettysburg, murmura-t-il. C'est Cemetary Ridge. Et là c'est Culpa Hill.

— Qu'est-ce que ce Gettysburg ? demanda Chiun.

— C'était un champ de bataille.

— Dans une guerre ?
— Oui.
— Quelle guerre ?
— La Guerre civile.
— C'était la guerre au sujet de l'esclavage ?
— Oui. Et maintenant nous cherchons une armée qui essaye de rétablir l'esclavage.

— Nous ne la trouverons pas au sommet de cette colline.
À son pied, dans une petite clairière, Remo découvrit de petites empreintes dans la terre laissées par la base triangulaire d'un mortier de campagne.

— Un d'eux était ici, Chiun.
— Oui, ils nous attendaient.
— Pourquoi ?
— Parce que cet endroit en contrebas ne domine pas la route. On a tiré trois obus sur nous. Un des hommes a dû pouvoir repérer notre véhicule et il a dit par radio aux autres où tirer. Mais ils étaient déjà pointés sur une route qu'ils ne voyaient pas. Ils nous attendaient... Et ils sont partis par là, conclut Chiun en tendant le doigt vers les arbres.
— Alors, allons rejoindre l'armée, déclara Remo.

Dans la clairière derrière une des petites collines aux abords de Gettysburg, un camp militaire avait été dressé. La clairière était bordée par des camions militaires et les cars qui avaient amené les hommes de leur base de Caroline du Sud. Dans un coin du terrain, il y avait la Continental blanche de Ruby Gonzalez.

Une tente seulement avait été dressée, une belle tente carrée aux parois verticales de cinq mètres sur cinq, servant de poste de commandement et de chambre au colonel Bleech, en attendant de nouveaux ordres.

Tout rond et tiré à quatre épingles en uniforme de parade en gabardine, sa culotte de cheval bouffant bien au-dessus de ses bottes cirées, Bleech claquait sa cuisse droite avec sa cravache en examinant Smith et Ruby. Ils étaient gardés par le sergent aux dents jaunes et trois soldats avec des armes automatiques.

Derrière eux, assis par terre, attentifs, il y avait cinq cents jeunes soldats, le gros de l'armée de Bleech. On les avait fait sortir précipitamment à l'arrivée de Ruby et de Smith et quand ils défilèrent pour s'asseoir par terre, bien en rangs, elle les regarda. Des pauvres-Blancs, pensa-t-elle. Des pauvres-Blancs du Sud profond, sans cerveau dans leurs petites têtes racistes.

Bleech, conscient de la nécessité de faire bonne impression sur ses hommes, marchait rapidement de long en large, devant Ruby et Smith. Ruby bâilla et se couvrit la bouche du dos de la main.

— Ça va, gronda Bleech. Qui êtes-vous ?

Sa voix tonna dans la clairière et resta comme en suspens. Les soldats se taisaient et observaient.

— Nous sommes de la mairie, dit Ruby. Nous venons voir votre permis de défiler.

Bleech la toisa froidement.

— Nous verrons combien de temps ce sens de l'humour va durer ! Et vous ? cria-t-il à Smith.

— Je n'ai rien à vous dire..

Bleech hocha la tête et parla à ses soldats, par-dessus celles de Ruby et Smith.

— Regardez bien, les gars. Connaissez la figure de l'ennemi. Voici deux espions... Des traîtres et des espions. Et en temps de guerre, et nous sommes en temps de guerre parce que tout ce que nous chérissons en tant qu'Américains est combattu par des gens comme ceux-là, en temps de guerre il n'y a qu'un seul châtiment pour les espions et les traîtres !

Il s'interrompit et ses yeux firent lentement le tour de la clairière.

— La mort !

— Vous allez nous montrer votre permis de défiler, oui ou non ? demanda Ruby.

— Nous allons voir si vous aurez autant d'humour face au peloton d'exécution, menaça Bleech. Mais d'abord, vous allez nous dire qui vous êtes.

— Pas la peine de retenir ta respiration, Blanchet.

— Nous verrons !

Bleech fit signe au sergent qui s'approcha de Ruby par-derrière, lui plaqua les mains sur les épaules et la poussa. Elle trébucha vers Bleech qui retourna sa cravache au pommeau lesté de plomb, pour l'enfoncer dans le ventre de Ruby. Ses poumons se vidèrent dans un lourd soupir et elle tomba assise dans la poussière.

Bleech éclata de rire. Smith gronda, un grognement de pure rage animale, et sauta sur le colonel. Bleech leva la cravache au-dessus de sa tête pour abattre le pommeau plombé sur le crâne de Smith. Mais en percevant le déplacement d'air, Smith se baissa. La cravache passa au-dessus de lui et Smith se redressa avec un solide poing de Nouvelle-Angleterre en plein sur le nez charnu de Bleech. Le colonel protégea son nez de sa main restée libre. Les quatre soldats gardant Ruby et Smith se précipitèrent et firent tomber Smith sous leurs poids conjugués. Un soldat zélé lui abattit son fusil sur l'épaule droite.

Indifférent à la douleur, Smith leva les yeux vers Bleech qui tenait son nez ensanglanté et reconnut en lui tous les petits despotes en fer-blanc et les tyrans à la mie de pain qu'il avait toujours détestés.

— Brave quand vous frappez des femmes, ricana-t-il.

Bleech ôta sa main de sa figure. Un ruisseau de sang dégouлина de son nez sur ses lèvres épaisses.

— Maîtrisez cet homme. Il ne perd rien pour attendre. Après la négrillonne !

Se baissant, il empoigna Ruby par les cheveux et la fit lever brutalement, en lui tournant la tête pour la montrer aux hommes.

— Regardez bien cette figure. C'est celle de l'ennemi !

Tandis qu'il parlait des postillons de sang éclaboussaient le chemisier de Ruby.

Personne ne les vit. Personne ne les entendit. Deux sentinelles étaient postées à chacun des quatre coins du camp, leur seul devoir étant d'assurer que personne ne s'y glissait subrepticement.

Mais aucune d'elles ne vit Remo et Chiun.

Ils se glissèrent dans l'enceinte et passèrent silencieusement par la paroi de derrière de la tente de Bleech. Dissimulés par l'obscurité aux centaines de paires d'yeux à l'extérieur, ils virent Bleech soulever Ruby par les cheveux pour la mettre debout. Elle se laissa traîner. Quand sa figure fut à la hauteur de celle de Bleech, elle se racla la gorge et cracha à son nez en sang. Chiun approuva :

— Elle est courageuse, celle-là. Elle me donnera un très bon fils. Avec toi, bien sûr.

— N'y pensez plus, marmonna Remo.

Il se tut tandis que Bleech, fou de rage, ramenait sa cravache en arrière pour l'abattre sur la tempe de Ruby. Alors qu'il tendait le bras derrière lui, la main de Remo jaillit de l'ouverture de la tente et la lui arracha de la main.

Le colonel lâcha Ruby et pivota vers la tente. Remo sortit sous le beau soleil brillant.

— Salut, les gars, dit-il.

Il fit un petit geste de la main aux cinq cents soldats assis par terre. Ils murmuraient entre eux, incapables de garder plus longtemps le silence.

— Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça ?

— Qui c'est ce type ?

— Bleech va te l'arranger, tu vas voir.

— Faut qu'il soit cinglé, venir ici comme ça.

Bleech dévisagea Remo, puis il porta la main vers l'automatique à son côté. La main de Remo bougea et Bleech entendit un bruit de déchirure quand l'étui du pistolet fut proprement coupé de son ceinturon et s'en alla voler à vingt pas.

— C'est comme ça qu'on dit bonjour gentiment ? dit Remo.

Le sergent et les trois soldats derrière Smith avaient l'arme au poing. Le sergent pointait un vilain 45 sur le ventre de Remo ; les trois

soldats le menaçaient de leurs fusils automatiques.

— Ça suffit, ordonna le sergent.

Ruby tourna vers Remo un regard implorant. Il lui cligna de l'œil et s'adressa aux quatre soldats.

— À vous, maintenant.

Le sergent tendit le bras et visa soigneusement la boucle de ceinture de Remo.

À ce moment, comme la terre s'ouvrant pendant un séisme, on entendit un grand bruit aigu prolongé. Tous les soldats se tournèrent dans cette direction. Une petite main jaune aux ongles longs sortait de la paroi de la tente. Comme un couteau, elle descendit jusqu'au sol et, écartant les pans de la toile, Chiun, Maître de Sinanju, apparut.

Le sergent pivota avec son pistolet mais le kimono jaune de Chiun tournoya autour de lui en s'éloignant de la tente. L'index du sergent se crispa sur la détente ; avant qu'il tire, la main de Chiun recouvrit l'arme. Le sergent sentit le pontet serré sous son index, empêchant de presser la détente. Il sentit un craquement d'os, tandis que la petite main serrait, il comprit que ses os étaient broyés, fondus dans l'automatique alors que la pression de la main de Chiun soudait l'acier froid dans la chair tiède. Et la douleur ! Le sergent poussa un cri perçant et tomba en tas, l'automatique collé à sa main comme s'il y avait été cloué.

Les trois soldats à côté de lui étaient des garçons imberbes, boutonneux. Ils regardèrent avec terreur la chute du sergent. Ils regardèrent Chiun.

— Tirez, abrutis ! glapit Bleech. Feu !

— Dans le cul, dit un des soldats et, lâchant son fusil, il prit ses jambes à son cou.

Les deux autres paraissaient ahuris.

— Feu ! rugit Bleech.

Les deux garçons commirent la dernière erreur de leur jeune existence. Ils abaissèrent leur fusil à la hanche, se tournèrent vers Chiun et pressèrent la détente. Les armes automatiques tirèrent une salve crépitante qui déchira la toile de la tente. Et puis elles ne tirèrent plus parce qu'elles se trouvèrent enfoncées dans le ventre des soldats pour ressortir par le dos, sans même un ralentissement à la colonne vertébrale.

Ils s'affaissèrent lentement, comme une bombe glacée fondant sous une lampe à bronzer.

À côté d'eux, le sergent gémissait, pleurnichait et tentait de démêler l'acier de l'automatique de la chair de sa main.

Bleech contempla ce carnage, tourna les talons et se mit à courir. Mais Remo glissa une main sous son ceinturon, par-derrière, et le maintint solidement. Les jambes de Bleech couraient mais il n'avancait

pas et, aux yeux des cinq cents soldats, il avait l'air d'un personnage de dessin animé essayant de courir sur du verglas et suant et soufflant sans arriver nulle part.

Ils rirent.

Bleech les entendit. Il entendit les rires. Ils riaient d'un soldat, d'un militaire de carrière, d'un homme qui défendait son pays alors que tous les rouges, les cocos et les gauchistes et la racaille cherchaient à le détruire.

— Ne riez pas ! glapit-il.

Ils se tordirent, avec cette saine certitude de la jeunesse qui sait quand une bande a un nouveau chef.

— C'est bon, dit Remo. Fini de jouer. Qui dirige cette opération ?

Bleech reprit haleine alors que Remo le tirait par sa ceinture.

— Soldats ! cria-t-il. Vous allez voir comment un soldat meurt quand il le doit ! Vous n'obtiendrez rien de moi ! dit-il à Remo.

Mais rien, dans la vie ou l'entraînement de Bleech ne l'avait préparé à cette douleur. Remo pinça le lobe de son oreille droite entre le pouce et l'index et serra.

— Qui dirige tout ça ? répéta-t-il.

— Archibald De Pauw, répondit immédiatement Bleech.

Remo lui lâcha l'oreille et la douleur fit place à la honte d'avoir si vite craqué, parlé si facilement, et ses soldats riaient de plus belle et la honte mêlée de colère emplît la tête du colonel Bleech comme un liquide bouillant. Il courut, trouva son étui, en dégaina le pistolet. Comme il se retournait pour tirer, Ruby se jeta par terre, se redressa armée d'un fusil automatique et visa bien proprement le front du colonel.

Il tomba comme une paire de chaussettes mouillées.

Les soldats cessèrent de rire.

Ruby alla retourner Bleech du pied. Il roula sur lui-même, mollement, déjà mort. Elle regarda Remo.

— Depuis que nous sommes arrivés, j'ai envie de casser la gueule à ce con.

Remo examina les soldats assis qui le regardaient bouche bée, effrayés, déroutés, ne sachant que faire. Il désigna le colonel Bleech.

— Et voilà, les gars. Votre race de seigneurs. Maintenant remontez dans vos cars et rentrez chez vous. Cette armée est démobilisée.

Pas un soldat ne bougea. Pas un ne se leva.

Tout s'était passé trop vite et ils avaient du mal à l'assimiler.

Remo prit le lourd ceinturon de Bleech, six centimètres et demi de cuir épais et solide. Il le tint à deux mains et, sans effort apparent, il écarta lentement les mains, presque nonchalamment.

Sous les yeux ébahis des soldats, le cuir se déchira, les deux moitiés retombant de chaque main.

— Rentrez chez vous, répéta Remo. Tout de suite !

Une recrue se leva, au bout du premier rang.

— Eh, les copains, je crois qu'on ferait mieux de se tirer de là.

Ce fut une débandade, les jeunes soldats se bousculant à qui serait le premier dans le car. Remo poussa du pied le sergent gémissant.

— Et emportez vos ordures ! cria-t-il.

Il se tourna vers Smith, qui tenait son épaule droite.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé au bras, Smitty ?

— Rien. Je suis tombé, répondit Smith.

CHAPITRE XI

— Regardez ça, Remo.

Un numéro du *Southern Pennsylvania Dispatch* avait été laissé à titre gracieux dans la chambre de motel que Smith avait prise pour avoir un téléphone à sa disposition. Il avait étalé le journal sur le lit, ouvert à une publicité occupant la double page centrale.

Il montra les pages et Remo les regarda.

ENFIN

NOUS CONNAISSONS LA CAUSE
DES PROBLÈMES DE L'AMÉRIQUE

— Moi aussi, grogna Remo. Les Américains.

— Lisez, insista Smith.

Remo lut le texte de la page de gauche. C'était bref et direct.

Les Noirs d'Amérique, disait la publicité, souffraient de graves problèmes : pourcentage de chômage élevé, mauvaise instruction, accès difficile à une carrière, absorption dans une culture qui ne reconnaissait pas leur riche héritage culturel.

Les Blancs d'Amérique, poursuivait la publicité, souffraient de l'impossibilité croissante de se promener en sécurité dans les rues de leurs villes et de l'impression croissante que le gouvernement de Washington ne s'y intéressait plus.

— Bravo, dit Remo.

— Lisez, lisez, dit Smith.

Les Blancs estimaient que le produit de leur travail et de leur peine leur était soutiré par des impôts trop élevés, la hausse des prix et trop de programmes du gouvernement dont ils ne tiraient aucun profit.

Cela provoquait de l'irritation et des conflits entre les races.

Mais à présent, affirmait la publicité, il y avait une solution.

Les Noirs voulaient avant tout la sécurité économique et culturelle. Un travail garanti, un logement garanti, une alimentation garantie et l'occasion d'apprendre leur riche héritage culturel en étant avec des personnes qui le partageaient avec eux.

Les Blancs voulaient que leurs rues redeviennent sûres et que la main du gouvernement ne soit pas perpétuellement dans leur portefeuille, pour prendre l'argent des impôts et s'en servir pour aider justement ces personnes qui créaient l'insécurité dans les rues.

— C'est vrai, ça, dit Remo. Nous payons trop d'impôts.

— Vous ne payez pas d'impôts depuis dix ans, dit Smith. Sauf la taxe sur toutes les saletés que vous achetez et me faites payer.

— Ne râlez pas. Ça devrait suffire à faire marcher le Nord-Est

pendant six mois.

— Lisez toujours, ordonna Smith.

Une nouvelle association avait été formée, annonçant la publicité. Elle allait présenter à la population américaine de nouvelles propositions pour mettre fin à la tension raciale et aux problèmes économiques qui ravageaient l'Amérique depuis plus d'une génération.

« Mais pour que nous réussissions, vous devez vous joindre à nous. Un grand mouvement national se forme, avec son siège dans la ville historique de Gettysburg, en Pennsylvanie, et bientôt nous marcherons sur Washington.

« Nous espérons que vous serez cinquante millions de bons Américains à manifester avec nous, pour que le gouvernement sache que nous sommes résolus. »

Et cela continuait sur ce ton, un appel politique aux armes.

La page de droite était pleine de signatures de personnes approuvant la publicité.

Remo termina sa lecture et regarda Smith.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Smith montra le slogan, en bas, en travers de la double page :

ENSEMBLE Sauvons nos Cités, Libérons l'Amérique de la Violence, engageons-nous.

— Regardez ça. Leur sigle, dit Smith, E-S-C-L-A-V-E. Ces gens veulent rétablir l'esclavage des Noirs.

— Et c'était ça que devait soutenir Bleech et son armée, murmura Remo.

Smith crispait les poings. Comme toujours, sa figure ne révélait aucune émotion mais Remo savait qu'il éprouvait de la répulsion contre ce projet. La notion d'esclavage frappait au cœur de ses traditions et de son héritage sévère de Nouvelle-Angleterre.

La page de droite de la publicité était imprimée en petits caractères. Elle contenait des colonnes de noms de gens qui approuvaient la proclamation. Il y avait quarante-sept représentants et sénateurs, douze gouverneurs et des centaines de maires, un ancien candidat républicain à la présidence ; des rabbins, des pasteurs, des conférenciers, des écrivains ; les trois quarts de la rédaction du *Village Voice*, de *Ring Magazine*, de *Better Homes and Gardens*.

— Si ce truc est si mauvais que ça, demanda Remo, pourquoi diable y a-t-il tous ces noms ?

— Qu'est-ce qu'ils savent, ces gens-là ? La plupart des gens signent des pétitions sans même savoir ce qu'elles réclament. Parce qu'on le leur demande. Quand ils découvriront que c'est un manifeste pour le rétablissement de l'esclavage, leur nom aura fait le travail. Il se

pourrait bien que cinquante millions de personnes marchent sur Washington.

— C'est votre problème. Je ne fais plus ce genre de travail.

Ruby et Chiun arrivèrent du dehors, où ils avaient été plongés dans une profonde conversation. Ruby montra Remo du doigt.

— C'est votre problème aussi. Vous avez promis de m'aider à retrouver Lucius. Est-ce que vous m'avez aidée à retrouver Lucius ? Non, vous ne m'avez pas aidée. Alors vous n'aurez pas fini ce genre de travail avant de m'avoir aidée à le retrouver. Vous entendez ?

Elle avait progressivement haussé le ton et, comme cette voix coupait Remo comme un couteau, il leva les mains en signe de capitulation.

— D'accord, d'accord, d'accord, je vous aiderai. Je ferai n'importe quoi. Mais arrêtez de crier !

— N'importe quoi ? demanda Chiun.

— Pas ce n'importe quoi-là, répliqua Remo. Est-ce que vous croyez vraiment que je pourrais supporter ces criailleries tous les jours de ma vie ?

— Pas tous les jours de ta vie. Rien qu'une minute ou deux. Ensuite ce sera fini et je m'occuperai du résultat.

— De quoi est-ce que vous parlez maintenant, tous les deux ? demanda Ruby.

— Il parle de faire de l'élevage avec vous et moi, pour qu'il puisse avoir un gosse à entraîner.

— Jamais de la vie ! s'écria Ruby.

— Mais pensez un peu, insinua Chiun. Remo est blanc et vous êtes marron, alors un enfant serait beige. Beige, ce n'est pas jaune, bien sûr, mais c'est plus près que blanc ou marron. Ce serait un commencement.

— Vous voulez du jaune, embauchez un Chinois, rétorqua Ruby. Chiun cracha.

— Je veux du jaune mais pas au prix de la paresse, de la maladie ou de la trahison. J'aimerais mieux avoir un Russe qu'un Chinois.

— Alors achetez-vous un Russe, dit Ruby. Je ne vais pas faire ça avec lui, rien que pour vous faire plaisir.

Smith les fit taire. Il était au téléphone et parlait lentement et posément.

— C'est vrai, Chiun, dit Remo, c'est exactement ce que je pense aussi.

— Vous êtes deux cas désespérés, déclara Chiun. N'importe qui avec la moitié d'une intelligence verrait le mérite de ma proposition.

Remo tomba assis sur le lit.

— Non, merci, grogna-t-il d'un air dégoûté.

Ruby le considéra avec curiosité.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, en parlant comme ça ?
— Je vous repousse.
— Pas vrai. C'est moi qui vous repousse.
— Nous nous repoussons mutuellement.
— Pas vrai. Vous n'avez rien à dire, lança Ruby. Si je voulais de vous, je vous aurais.
— Jamais.

Chiun hochait la tête à Ruby, l'encourageait en lui tapotant l'épaule.

— Vous vous prenez pour quelqu'un de spécial ? demanda-t-elle à Remo. Des dindons comme vous, j'en ai quand je veux.

— Pas ce dindon-là.

— C'est ce que nous verrons ! Vous voulez payer pour ça ? Vous parliez de milliers de pièces d'or.

— La fortune des siècles, susurra Chiun.

— Ça veut dire deux sacs de coquillages et pour quatorze dollars de bijoux de pacotille, expliqua Remo. Et vingt-deux cendriers Cinzano volés dans divers hôtels.

— Silence, gronda Chiun. Ça ne te regarde pas.

— Oui, dindon. Ça ne vous regarde pas, approuva Ruby.

— C'est drôle, dit Remo en s'allongeant sur le dos, les mains sous la tête. J'aurais juré que c'était moi que ça regardait avant tout.

— Ne faites pas attention à lui, mon enfant.

— Nous parlerons de ça plus tard quand il ne sera pas là.

Smith raccrocha le téléphone.

— En dépit de toutes vos tentatives pour rendre ma mission impossible, déclara-t-il, j'ai pu quand même me renseigner. Je viens de parler aux ordinateurs de...

Il s'interrompit et jeta un coup d'œil à Ruby.

—... à mes bureaux.

— Et est-ce qu'ils ont une belle journée ? demanda Remo. Quel temps fait-il là-haut ? J'espère que ça ne gèle pas leurs petits solénoïdes.

Smith ne fit pas attention à lui. Il se frotta l'épaule droite, là où la crosse du fusil l'avait frappé.

— Le terrain des bois de pins appartient à une société contrôlée par Archibald De Pauw.

Remo s'assit sur le lit.

— C'est ce que nous a dit le prétendu colonel et je n'y crois toujours pas. Archibald De Pauw est le cinglé gauchiste libéral utopiste numéro un de tous les temps. Vos ordinateurs se fourrent le doigt dans le nez.

— Et cette publicité, reprit Smith est parue aujourd'hui dans la plupart des grands quotidiens. Elle a été passée par une organisation

subventionnée par une fondation. La fondation est contrôlée par Archibald De Pauw.

Remo se rallongea.

— Je n'y crois pas.

— Et Archibald De Pauw a acheté trois heures d'antenne sur toutes les chaînes de télévision pour dans huit jours.

— Pas lui, déclara Remo. Je n'y crois pas.

— Les cars que nous avons vus aujourd'hui appartiennent à l'une des compagnies De Pauw.

— Je n'y crois pas.

— Et la semaine dernière, le lendemain du raid sur Norfolk, deux cars de ce type ont été vus entrant dans la propriété d'Archibald De Pauw à West Palm Beach.

— Je n'y crois pas, répéta Remo. Pas Archibald De Pauw.

— L'ensemble des salaires payés par les compagnies De Pauw s'approche du milliard de dollars. Annuellement, dit Smith. L'esclavage lui ferait économiser au bas mot cinq cents millions de dollars par an.

— Je n'y crois pas, dit Remo. Du travail noir ? Archie ne ferait pas ça. Et à-propos de Noir, où est Lucius ?

— À la maison de West Palm Beach, répliqua Ruby.

— On le dirait, reconnut Smith.

— Alors on y va ! s'exclama Ruby.

— Vous y allez, dit Remo. Je ne peux pas. J'ai le cœur brisé. Le cher, le doux Archie De Pauw. De l'esclavage. De la part de l'homme qui a monté de grands succès dramatiques comme *Tue le Blanchet* et *Contre le mur, maman !* Un homme qui s'est personnellement engagé à défendre tous les massacreurs cinglés de ce pays pourvu qu'ils soient de la bonne couleur...

— Aucun d'eux n'est de la bonne couleur, intervint Chiun. La bonne couleur est le jaune.

— Non, non, je n'y crois pas, je ne peux pas y croire. Allez-y sans moi, dit Remo.

Il regarda Ruby. Lentement, elle ouvrit la bouche. Elle prenait son élan pour glapir. Il le vit dans ses yeux. Il plaqua ses mains sur ses oreilles.

Mais cela ne suffit pas. Ruby lâcha un chapelet de jurons qui aurait racorni du papier peint.

— Ça va, ça va, dit Remo. Assez. J'irai.

— Parce que vous avez promis.

Remo capitula.

— Parce que j'ai promis, d'accord, dit-il et ses yeux se posèrent sur Smith. J'irai avec vous, mais je ne suis pas obligé de l'emmener, lui. Je ne crois pas que je le supporterai, ce coup-ci.

Nous allons le garer quelque part pour qu'il se fasse arranger cette épaule.

— Maman prendra soin de son épaule, promet Ruby.

CHAPITRE XII

Le manoir De Pauw dominait les somptueuses villas de West Palm Beach comme un blanc-bleu de deux carats serti d'éclats de brillants.

Construit sur un terrain de trois hectares, il était entouré sur trois côtés par une grille de fer peinte en blanc, haute de plus de trois mètres, dont les barreaux étaient trop rapprochés pour qu'un être humain puisse se glisser entre eux. Sur le quatrième côté s'étendait l'océan Atlantique. Un grand yacht à moteur, amarré à une jetée, s'apercevait à travers le portail d'entrée.

À l'intérieur, deux gardiens en uniforme s'adossaient aux piliers de pierre blanche.

Remo passa devant la propriété et alla se garer à cinquante mètres.

— Il vaudrait mieux que vous restiez ici, dit-il à Ruby.

— J'y vais. Au cas où Lucius serait là.

— Courageuse, tu vois, dit Chiun à Remo. Pas seulement forte et intelligente, mais courageuse aussi.

— Je vous déclare maintenant mari et femme, grogna Remo. Vous avez fini ?

— Ingrat, maugréa Chiun.

Remo descendit de voiture et claqua la portière. Il avait fait la moitié du chemin, vers la propriété De Pauw, quand Ruby et Chiun descendirent aussi.

Remo en avait ras le bol d'être harcelé, il était fatigué qu'on décide pour lui, il en avait assez qu'on lui dise ce qu'il devait faire et quand. Il bénissait le Hachi-Mouli. C'était le premier dollar honnête qu'il gagnait depuis qu'il avait cessé d'être gardien de la paix, il y avait des années.

S'il n'avait pas fait cette promesse à Ruby, il continuerait de marcher maintenant, il passerait devant les grilles des De Pauw et ne se retournerait jamais. Harcelé, Bousculé. C'était ce qui l'avait dégoûté de travailler pour Smith et pour CURE et il en avait par-dessus la tête de subir la même chose de Chiun et de Ruby.

Il s'arrêta devant le grand portail blanc et fit signe à un des gardiens.

— Oui ? fit l'homme.

— Écoutez. On peut faire ça facilement ou durement.

— Facilement ? Durement ?

— Laissez-moi entrer, simplement, dit Remo.

— Vous êtes attendu ?

— Non. Mais mon charme le fera vite oublier.

— Alors je regrette, monsieur, mais...

— C'est maintenant que vous allez le regretter, dit Remo.

Il passa un bras entre les barreaux, saisit le poignet du gardien et l'attira gentiment vers lui. L'autre garde eut simplement l'impression que son camarade s'approchait pour que Remo puisse lui parler à l'oreille.

— En ce moment, murmura Remo, c'est toujours votre poignet que je tiens. Vous pouvez garder un poignet ou je peux le transformer en gelée de groseilles. À vous de choisir.

— Poignet, dit le gardien.

— Bien. Appelez votre copain, alors.

— Joe ! Viens là une minute.

— Bien, approuva Remo. Très bien.

— D'accord, Willie, dit l'autre en venant vers le portail mais avant qu'il puisse faire une réflexion son poignet gauche était dans la main gauche de Remo.

— Maintenant, si vous ne voulez pas mettre fin définitivement à votre carrière de joueurs de ping-pong, ouvrez la grille.

Pour bien marquer le coup, Remo serra le poignet de Willie et la main libre du garde descendit vers le trousseau de clés à sa ceinture. Il le décrocha, tâtonna et prit la plus grosse clef pour ouvrir le portail. Remo les lâcha un instant tous les deux, entra prestement et les empoigna de nouveau. Il les entraîna vers les hauts buissons près des piliers blancs, transféra sa prise sur leur cou et les laissa endormis sous les japonicas fleuris.

Quand il revint vers l'allée pavée de céramique, Chiun et Ruby entraient par le portail.

— Alors, c'était bien ? demanda Remo. Ça vous convient ? Est-ce que j'ai assez bien ouvert la grille pour les deux génies que vous êtes ? Dans votre immense sagesse, vous approuvez ?

Ruby regarda Chiun.

— Qu'est-ce qu'il a encore ?

— Je n'ai jamais compris de quoi parlent les Blancs.

— Moi non plus.

— Ah oui ? Oui ? grommela Remo. Les Blancs, hein ? De grands amis, tous les deux, hein ? Demandez-lui de vous raconter comment le bon Dieu a créé l'homme et l'a mis dans le four et l'a mal cuit. Faites-lui raconter ça et vous verrez quelle belle âme chaleureuse et tolérante nous avons là.

— Ne faites pas attention à lui, dit Chiun. Il sait, mieux que personne, combien je suis tolérant avec les inférieurs.

— Ha, fit Remo et il remonta la longue allée.

La maison principale était située dans le fond du parc et, derrière,

sa terrasse descendait jusqu'au bord de l'eau et la jetée. Il y avait deux petits bâtiments d'un côté et Remo coupa à travers les pelouses pour aller les voir d'abord.

Le premier devait avoir été un pavillon de jardinier. Il y avait deux pièces, d'une parfaite propreté. Vides.

Le second bâtiment, caché de la rue par le premier, était en pierre de taille. Remo essaya de regarder à l'intérieur mais il y avait des rideaux aux fenêtres. Un cadenas pendait à la porte mais elle n'était pas fermée à clé.

Tous trois entrèrent dans une grande pièce carrée. Des lits de camp, recouverts d'une simple paille en coutil rayé, bordaient l'un des murs. Dans un coin, il y avait un lavabo et un w. c. Contre un autre mur, des chaînes étaient installées à hauteur des épaules.

Roby compta les lits. Treize. Mais quatorze hommes avaient été enlevés.

Remo entendit du bruit.

— Vous entendez, Chiun ?

Chiun hocha la tête. Ruby tendit l'oreille mais n'entendit rien.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que vous entendez ?

— Un bruit de machinerie...

Remo fit lentement le tour de la pièce. Le bruit était plus fort près du mur du fond, le plus proche de la maison principale. Il y avait un tapis élimé sous ses pieds. Il le repoussa et découvrit une trappe avec un grand anneau encastré.

Il se baissa, tira sur l'anneau et la trappe se souleva sans bruit.

Maintenant, Ruby aussi entendait le bruit. Un sord bourdonnement régulier. Elle s'approcha de Remo pour regarder dans le trou. Il y avait un escalier de bois abrupt collé contre le mur et Remo descendit le premier.

Ils se retrouvèrent dans un passage souterrain long d'une dizaine de mètres, se terminant par une porte. Du plastique noir recouvrait les vitres de la porte, de leur côté. Remo en décolla un bout, le souleva et ils se penchèrent pour regarder à l'intérieur.

Ils virent une longue chaîne de montage et treize hommes alignés. Les sept premiers entouraient de bandes de métal des poteaux de bois ; les six derniers enlevaient le métal et rapportaient les bâtons et les bandes au départ de la chaîne pour que le cycle recommence.

Tous les hommes étaient noirs. Ils portaient des maillots de corps blancs. La pièce était éclairée par quelques ampoules nues au plafond.

Ruby aspira, se prépara à crier mais Remo lui plaqua une main sur la bouche.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est Lucius !

— Lequel ?

— Le premier à gauche.

Remo observa un moment. Rien ne distinguait Lucius des douze autres travaillant à la chaîne.

Au bout de la courroie de transmission, sur une petite plate-forme, se tenait un homme mince et sec aux cheveux roux. Il portait un costume et un chapeau blancs et des bottes à bout métallique ; un long fouet était enroulé à sa main droite.

De l'autre côté de la salle, à près de deux mètres de hauteur, il y avait une porte et une espèce de balcon. Tous trois virent la porte s'ouvrir.

Archibald De Pauw apparut sur le balcon.

Remo le reconnut d'après les photos de presse : Archibald De Pauw inaugurant la bibliothèque de la Libération. Archibald De Pauw envoyant son jet privé en Algérie pour ramener des Noirs américains exilés. Archibald De Pauw ouvrant son cœur et son carnet de chèques à tous les mouvements cinglés antiaméricains qui se présentaient.

— Comment sont-ils ? cria De Pauw au contremaître.

— Pas mal, monsieur. Ils sont de plus en plus rapides, répondit l'homme en blanc.

Il avait une voix d'outre-tombe et Remo s'étonna que De Pauw ait choisi son contremaître dans les bas-fonds de New York.

— J'ai une autre inspection aujourd'hui, annonça De Pauw. Je veux qu'ils chantent. Les esclaves doivent chanter pour montrer qu'ils sont heureux.

Le fouet claqua au-dessus des têtes des hommes.

— Vous avez entendu le maître ! Chantez !

Sans interrompre leur travail, les esclaves se regardèrent.

— Chantez, j'ai dit ! hurla le contremaître.

Les hommes gardèrent le silence.

— Toi, Lucius. Commence !

Le frère de Ruby releva les yeux et sourit aimablement.

— Qu'est-ce que je dois chanter, missié patron ?

— Je ne sais pas. N'importe quoi, ce que tu sais.

— Je ne connais pas beaucoup de chansons.

— Chante ce que tu sais. Quelque chose de cadencé pour accélérer le travail.

Lucius ouvrit la bouche et les premiers mots hésitants sortirent.

Disco Lady

Tu veux être mon baby ?

Samedi soir

À dimanche soir,

Sois mon baby, Disco Lady.

— Assez ! rugit De Pauw alors que tous les autres se mettaient à chanter en chœur. Ce n'est pas précisément ce que je veux. Je ferai imprimer des paroles et ils les apprendront par cœur. Un spiritual, quelque chose comme « All God's chillun have shoes ».

— Je vais m'occuper qu'ils l'apprennent bien, patron.

De Pauw hocha la tête et se retira. La porte du balcon se referma.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Remo à Ruby.

— Ils ont l'air de bien travailler. Je pourrais installer une chaîne comme ça dans ma fabrique de perruques. Augmenter la production.

— Vous devriez avoir honte !

— Je ne les ferais pas chanter !

— Je n'aime pas cette musique disco non plus. Mais Lucius a l'air d'aller bien.

— Il a meilleure mine, c'est sûr.

— Le travail lui fait peut-être du bien ?

— Peut-être. Je ne peux pas le savoir, je ne l'ai jamais vu travailler. Pendant tout cela, Chiun était resté silencieux. Remo le regarda et vit les yeux noisette brûler d'un feu qu'il y avait rarement vu.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Chiun ?

Chiun désigna la porte vitrée.

— Ça ! C'est dégradant. C'est mal.

Remo haussa les sourcils.

— J'entends ça, de la bouche d'un homme qui raconte que tout le monde est inférieur aux gens de Sinanju ?

— C'est une chose de comprendre les hommes tels qu'ils sont, de connaître leurs faiblesses et de savoir les manipuler. C'est autre chose de traiter l'homme comme s'il était moins qu'un homme. Parce que celui qui fait ça défie la gloire de la création de Dieu.

À ce moment, le fouet claqua de nouveau dans l'atelier des esclaves et le contremaître hurla :

— Plus vite !

C'en fut trop pour Chiun.

— Arrêtez ! cria-t-il et, la rage donnant de l'énergie à son art redoutable, il plaqua une main sur le gond de la lourde porte de chêne et le battant frémit puis tomba dans la salle.

Comme un feu follet jaune, Chiun bondit dans l'atelier et cria encore :

— Arrêtez, animal !

Le contremaître le dévisagea, son expression hésitant entre la surprise et la colère.

Les esclaves se retournèrent, pleins d'espoir, s'attendant à un sauveteur. Mais ils ne virent qu'un petit homme jaune en kimono jaune qui avait l'air d'une poupée, qui tournoyait dans la salle, les yeux fulgurants.

Le mince homme en blanc avec un pistolet à la hanche sauta de la plate-forme, fit tourner son fouet au-dessus de sa tête et le claqua vers Chiun.

Au moment où la mèche atteignait Chiun, la main bien entraînée du contremaître effectua une petite torsion, pour faire voler le bout lesté de plomb à la vitesse supersonique qui créait le claquement.

Mais il n'eut pas de claquement. Comme un couteau à découper, la main droite de Chiun se leva à hauteur de sa tête et, quand le bout du fouet l'effleura, il en trancha quinze bons centimètres avec l'index.

Le contremaître ramena le fouet derrière lui, en le traînant par terre, se préparant à un nouveau coup capable d'ouvrir l'épaule d'un homme jusqu'à l'os. Il leva la longue mèche au-dessus de sa tête de toute la force de son bras musclé mais la mèche s'arrêta à Chiun et le rouquin se sentit tiré sur le sol vers le petit Oriental. Il essaya de lâcher le fouet mais le manche était accroché à son poignet par une courroie. Tout en se laissant traîner, il tâtonna à sa hanche de la main gauche pour dégainer son pistolet.

Il le retira de l'étui, l'arma du pouce mais n'eut pas le temps de presser la détente. Une petite tape presque amicale d'un index repoussa sa mâchoire inférieure dans ses vertèbres cervicales avec un craquement net et définitif.

Chiun, les yeux encore brûlants d'une juste fureur, contempla l'homme qui exhalait son dernier souffle.

Les esclaves l'acclamèrent et il se tourna vers eux ; son expression était si terrible qu'ils se turent en se demandant une seconde si leur salut ne serait pas plus effroyable que leur emprisonnement. Chiun leur gronda :

— Rappelez-vous ceci. Celui qui ne veut pas être un esclave ne sera pas un esclave. Vous me dégoûtez tous, vous qui êtes plus nombreux que ce vil animal et qui supportiez son fouet en silence.

Les hommes se détournèrent tandis que Remo et Ruby entraient dans la salle illuminée.

— Ruby ! s'exclama Lucius.

— Tu vas bien ?

— Fatigué, mais ça va.

Du coin de l'œil, elle vit Remo sauter sur le balcon où ils avaient vu De Pauw.

— Attends ici encore un peu, dit Ruby à Lucius. Nous revenons tout de suite.

Elle se hissa sur le balcon et suivit Remo par la porte qu'il avait enfoncée. Chiun arriva à son tour et, quand il quitta l'atelier, les esclaves restèrent bouche bée, car ils avaient cru qu'il s'envolait carrément vers le balcon. Aucun d'eux ne l'avait vu sauter.

Le couloir se terminait par une porte massive. Remo chercha un mécanisme caché pour l'ouvrir mais Chiun posa ses mains contre l'encadrement de bois, appuya sur la droite, puis sur la gauche, s'assura que la porte coulissait vers la gauche et poussa avec plus de force qu'on n'aurait cru possible de la part de ce corps de frêle vieillard.

Il y eut un grincement, un craquement sec quand le mécanisme de verrouillage céda et le panneau glissa silencieusement vers la gauche. Ils se trouvèrent dans le grand vestibule, au rez-de-chaussée de la grande maison.

Dans le fond de la salle, en face d'eux, il y avait deux hommes en costume de ville mais à la carrure d'athlètes. Ils mirent tous deux une main sous leur veste pour dégainer leur pistolet.

— Ne bougez pas ! cria l'un d'eux.

— Retournez dans le passage, marmonna Remo à Ruby.

Elle recula à l'abri du mur et ne vit pas ce qui se passa ensuite. Elle entendit comme une rafale de vent et comprit plus tard que c'était Chiun et Remo qui se précipitaient. Puis il y eut deux chocs sourds. Pas de détonations, pas de gémissements.

— Ça va, appela Remo.

Elle risqua un œil au coin du mur. Les deux gardes étaient par terre, en tas, la main toujours sous la veste, cherchant encore à dégainer.

Remo répondit à la question muette de Ruby :

— Lents, trop lents. Ils étaient lents. La lenteur est le deuxième péché capital, après la maladresse.

— Il sait que nous sommes ici, dit Ruby.

Elle montrait le plafond. Dans le coin, entre deux murs et le plafond, il y avait une caméra de télévision en circuit fermé, avec un voyant rouge sous l'objectif. Il y en avait une autre au bout du couloir.

— Très bien, dit Remo. Il aura le temps de faire sa prière.

Il regarda la caméra, la montra du doigt comme pour dire « vous » puis il joignit les mains comme s'il priait.

Derrière les gardes, un grand escalier en fer à cheval montait vers le premier étage.

Dans le fond du bâtiment, ils trouvèrent les bureaux de De Pauw. Dans l'antichambre, un petit homme en costume marron, les cheveux gris coupés en brosse, tourna vers eux la figure de quelqu'un qui aurait passé le week-end à un congrès de vampires.

En voyant le trio, il fut absolument horrifié. Sur son bureau, un écran de contrôle montrait tout ce que filmaient les caméras dispersées dans la maison, en sautant d'une scène à l'autre. Il avait vu Remo et Chiun entrer au rez-de-chaussée. Il avait vu les gardes chercher à dégainer et leur crier de ne pas bouger. Il avait vu Ruby

reculer derrière le mur. Mais il n'avait pas vu Remo et Chiun se déplacer. Pas même un mouvement flou. Il avait simplement vu Remo et Chiun reparaître au fond du vestibule comme par magie et il avait vu les deux gardes tomber, la main cherchant encore à dégainer.

— Où est-il ? demanda Remo.

L'homme ne tenait pas du tout à discuter. Il montra une lourde porte de chêne.

— Là-dedans. Mais la porte est verrouillée de l'intérieur. J'ai entendu M^r De Pauw pousser les verrous.

— Ouais, bon, grogna Remo.

Il se jeta sur la porte. Il aurait normalement dû rebondir comme une balle de tennis d'un mur de briques. Mais quand son épaule heurta la porte, il parut y rester collé, les pieds soulevés du sol, plaqué contre le bois, et puis il y eut un grand fracas, les verrous sautèrent et la porte s'ouvrit. Remo cligna de l'œil à Ruby.

— Ne dites à personne comment j'ai fait ça. C'est un secret !

— Le secret, c'est comment il fait ça sans se casser la tête, grommela Chiun.

Le bureau de De Pauw était désert mais quand ils entrèrent, une voix métallique parla.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Coucou, sortez, où que vous soyez, dit Remo.

Chiun montra une haute bibliothèque. La voix venait d'un haut-parleur caché là.

Remo s'approcha des fenêtres, dans le fond, en contournant un grand bureau couvert d'épreuves d'imprimerie. Ruby y jeta un coup d'œil. C'était des placards publicitaires portant en bas de page le sigle E-S-C-L-A-V-E et elle parcourut rapidement les grandes lignes du programme de l'association. La campagne publicitaire était une savante orchestration, commençant par la promesse d'une solution à l'agitation de l'Amérique, passant à la marche sur Washington et se concluant par un référendum national basé sur le slogan « Sécurité pour les Noirs, sécurité pour les Blancs ». L'armée de Bleech à Gettysburg avait été entraînée au combat mais si le programme dément de De Pauw donnait des résultats, pas un coup de feu ne serait tiré et la troupe de Bleech n'aurait qu'à conduire cinquante millions de personnes vers Washington pour imposer un vote sur le rétablissement de l'esclavage.

La voix amplifiée se fit de nouveau entendre.

— Qui êtes-vous ?

Remo fit signe à Chiun de venir à la fenêtre. En bas, ils voyaient Archibald De Pauw à l'arrière de son yacht, les moteurs en marche. Il avait un micro à la main.

Chiun hocha la tête. Un escalier, par-dérrière, descendait jusqu'au

bord de l'eau.

— Restez ici, chuchota Remo à Ruby, et parlez-lui. Nous descendons le chercher.

— Qu'est-ce que je dois dire ?

— Vous n'avez encore jamais été à court de mots. Criez-lui après, faites semblant qu'il est moi.

Chiun et Remo ressortirent du bureau. Ruby comprit que s'ils descendaient par l'escalier extérieur, De Pauw les verrait et partirait en bateau avant qu'ils arrivent.

— Nous sommes venus signer, cria Ruby dans le bureau désert, surprise d'entendre sa voix se répercuter entre les boiseries.

— Signer quoi ? demanda De Pauw.

En bas sur le bateau, elle le vit lever les yeux vers les fenêtres du bureau et elle se glissa dans le coin pour ne pas être vue.

— Pour le mouvement. Nous engager, dit-elle. C'est exactement ce qu'il nous faut. Qu'est-ce qui vous en a donné l'idée ?

Fais-le parler, fais-le parler, se dit-elle.

— Nous apprécions tout le soutien que nous pouvons obtenir. Mais qui êtes-vous, exactement ?

Ruby vit passer deux éclairs au coin de la maison et sur la pelouse ensoleillée descendant vers l'appontement. Remo et Chiun étaient maintenant sur la jetée, ils sautaient à bord.

— Nous sommes les gens qui vont vous enterrer, foutu merdeux de Blanchet cinglé ! glapit-elle d'une voix triomphale puis elle ouvrit la porte-fenêtre et dévala l'escalier extérieur.

Quand elle arriva à la jetée, De Pauw était assis dans un fauteuil pliant, sur le pont de teck, Chiun larguait des amarres et Remo essayait de voir comment faire avancer le bateau.

De Pauw regarda Ruby avec un dégoût ostensible quand elle sauta à bord. Elle sourit et lui souleva le menton d'un doigt.

— C'est comme ça que ça se passe, dit-elle. D'abord, nous nous installons dans votre bateau, et puis dans votre quartier et avant que vous ayez le temps de vous retourner, tout le pays est dans la merde.

Remo finit par démarrer et le bateau fila dans les eaux bleues et tièdes de l'Atlantique. Après cinq minutes de course à pleine vitesse, il mit les moteurs au ralenti et laissa le yacht se balancer lentement sur les vagues.

Quand il revint sur le pont, De Pauw croisait les bras sur le devant de son élégant costume bleu marine à fines rayures.

— Je veux voir les insignes, dit-il à Remo. Commençons par vous.

Il voulut se lever mais Remo lui posa une main sur l'épaule et le repoussa dans le fauteuil.

— Nous n'avons pas d'insignes.

— Alors pour qui vous prenez-vous, venir comme ça sur mon

bateau, prendre le contrôle, me garder prisonnier ?

— Est-ce que c'est différent de ce que vous faites ? demanda Ruby. De ce que vous avez fait à ces hommes dans la cave ?

De Pauw s'apprêta à répliquer puis il referma la bouche et serra les dents.

— Moi, je vais vous le dire ! cria-t-elle. Il n'y a qu'une différence. Vous le méritez.

— Vous feriez mieux de me ramener avant d'avoir de gros ennuis.

— Désolé, dit Remo. Depuis que vous avez fait venir les premiers esclaves, votre famille a pillé l'Amérique, s'est engraisée avec le travail des autres. Aujourd'hui, la facture vient à échéance.

Chiun contemplait la côte méridionale de Floride. Il se retourna brusquement.

— Vous êtes stupide, stupide. Sinanju, qui les mérite, n'a pas d'esclaves. Par conséquent, qu'est-ce qui vous en donne le droit ?

— Il y a des gens qui ne sont bons qu'à être des esclaves, répliqua De Pauw. Maintenant, assez parlé. Je veux voir mon avocat.

— Vous n'aurez pas besoin de lui, déclara Remo. Le verdict est rendu. Pour tous les crimes que votre famille a commis contre des gens, pendant deux cents ans, vous êtes coupable. Et il n'y a pas d'appel.

— C'est contraire à la loi !

— Seulement la loi américaine.

De Pauw regarda Chiun. Le vieil Oriental secoua la tête.

— Pas contraire à la loi coréenne.

En désespoir de cause, De Pauw se tourna vers Ruby.

— C'est pas contre la mienne non plus, dit-elle. Tout le monde sait que nous sommes des animaux sans lois.

Dans le fond du bateau, Remo arracha la chaîne d'ancre de son orin et traîna l'ancre vers De Pauw qui l'observa avec horreur.

— Je veux un procès, bafouilla-t-il.

— Pas besoin, lui dit Remo. Vous allez obtenir justice.

Il le fit lever. De Pauw était plus grand que Remo et il se débattit, mais Remo ne fit pas attention à lui et entreprit d'enrouler la lourde chaîne autour de lui comme s'il n'était qu'une motte de terre inerte.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! hurla De Pauw. Nous sommes en Amérique !

— Exact. Le plus beau pays du monde. Et il sera encore plus beau quand vous n'y serez plus.

— Je veux mon avocat, glapit De Pauw tandis que Remo attachait les deux bouts de la chaîne autour de sa taille.

Il se redressa et le regarda en riant :

— Pourquoi ? Il nage mieux que vous ?

Sans plus d'efforts qu'il n'en faudrait pour soulever un ballon,

Remo porta De Pauw vers la rambarde et le jeta par-dessus bord. Il y eut un dernier hurlement qui se transforma en gargouillis quand l'eau se referma sur le corps enchaîné.

— Satisfaite ? demanda Remo à Ruby.

Elle hocha la tête, en contempla les vagues où De Pauw avait disparu. Quelques bulles vinrent crever à la surface, et puis plus rien.

Remo remit le bateau en marche, fit demi-tour et retourna vers la maison de De Pauw.

Tandis que le bateau fonçait vers la côte, Ruby resta avec Chiun à l'arrière, regardant au-delà du sillage l'endroit où De Pauw avait été jeté.

— C'est drôle, murmura-t-elle. Nous sommes venus dans ce pays des chaînes aux pieds et nous les avons ôtées et malgré tout il y a toujours quelqu'un qui cherche à nous remettre ces chaînes.

Elle regarda Chiun qui se tourna lentement vers elle, leva une main et lui caressa une joue.

— Vous n'avez rien à craindre. Les chaînes ne trouvent que des poignets consentants.

Remo résolut aisément le problème de l'amarrage et laissa le bateau s'échouer sur la plage derrière la maison. Tous trois la contournèrent et entrèrent dans le bâtiment servant de dortoir aux esclaves. Ils entendirent alors un bruit de moteur.

Trois Rolls Royce remontaient l'allée et se garaient devant la grande maison.

— Descendez tous les deux et faites monter tout le monde, dit Remo. Je vais voir de quoi il retourne.

Remo atteignit le grand perron à l'instant où les limousines dégorgeaient leurs passagers : six hommes en costume de ville foncé, les souliers bien cirés, portant de belles serviettes de cuir.

L'épine dorsale de l'Amérique, ses hommes d'affaires conscients et organisés...

— Salut, dit Remo. M^r De Pauw m'envoie vous accueillir. Vous venez pour la démonstration ?

Les hommes se regardèrent entre eux, en souriant. L'un d'eux, élégamment coiffé pour paraître négligé, les ongles soigneusement faits pour ne pas avoir l'air polis, lui répondit aimablement :

— Nous sommes prêts pour faire partie de la nouvelle grande expérience américaine.

— Je sais que M^r De Pauw veut que vous en fassiez partie. Nous le voulons tous. Par ici, s'il vous plaît.

Remo commença à monter sur le perron puis il se retourna.

— Ah, au fait, vous pouvez laisser partir vos chauffeurs. Vous en avez bien pour deux heures.

Les hommes d'affaires allaient donner des instructions aux chauffeurs quand Remo intervint.

— Non, laissez les voitures. Au cas où il voudrait vous conduire quelque part. M^r De Pauw aura des chauffeurs pour elles. Il y a un bon snack-bar un peu plus loin. Vos hommes pourront tuer le temps en attendant que nous les envoyions chercher.

Les hommes d'affaires donnèrent des ordres et suivirent Remo dans la maison. Il les emmena dans le corridor sur la gauche, vers le panneau secret dans le mur.

— Attendez de voir ça, dit-il avec un bon rire. Je sais que vous allez être sidérés.

Ruby et Chiun avaient détaché les chaînes des chevilles des treize hommes et les avaient fait monter dans leur dortoir. Ils cherchaient leurs vêtements quand Ruby entendit la voix de Remo par la trappe ouverte.

— Voilà, nous y sommes, disait-il. Vous trois, vous enroulez ces trucs autour et vous trois vous les déroulez. Compris ?

Un silence, puis de nouveau Remo, plus fort :

— Je ne vous entends pas. Compris ?

Six voix répondirent en chœur :

— Oui, monsieur.

— C'est mieux, dit Remo. Maintenant n'oubliez pas, M^r De Pauw veut que vous soyez heureux. Moi aussi. Alors vous chantez, pour montrer que vous êtes heureux. Vous connaissez des chansons ?

Encore une fois, le silence.

— N'importe quelle chanson, insista Remo, d'une voix dure, autoritaire.

Aussitôt, un mince filet de voix nasillarde s'éleva en hésitant.

— Bien. Plus fort, maintenant. Et tous ensemble !

Cette fois, ce fut bien reconnaissable :

*Disco Lady,
Veux-tu être mon baby...*

Ruby éclata de rire. Remo reprit :

— Voilà. Comme ça. Vous continuez de travailler ici et vous ne vous inquiétez de rien. Quelqu'un viendra vous délivrer de ces chaînes. Probablement pas plus tard que dans deux ou trois jours.

Une minute après, Remo apparut par la trappe.

Les Noirs s'habillaient. Ils le regardèrent. Il leur désigna la trappe.

— Vous avez tous été remplacés.

Un des Noirs tendit l'oreille pour écouter les faibles accents de « Disco Lady ».

— On dira tout ce qu'on voudra, mais ces Blancs ont un sacré rythme, dit-il. Ça vous donne envie de taper des pieds et de danser.

Remo leur annonça qu'ils allaient rentrer chez eux à Norfolk en grand équipage.

— Prenez les Rolls qui sont devant. Personne ne va en avoir besoin pendant un bon moment.

Les Noirs se bousculèrent pour sortir en courant du dortoir, Lucius Jackson parmi eux.

— Hé, Lucius ! lui cria Ruby. Tu ne reviens pas avec nous ?

— Merde, non ! répliqua-t-il. Je veux me balader dans cette Rolls !

Ruby se tourna vers Remo en soupirant.

— Je crois que je l'aimais mieux quand il enroulait du métal autour des bouts de bois.

CHAPITRE XIII

Ils furent les premiers à rentrer à Norfolk et Ruby emmena Remo et Chiun chez elle pour annoncer la bonne nouvelle à sa mère.

— Maman, Lucius rentre à la maison !

La vieille dame tira fortement sur sa pipe et souffla une fumée à l'aspect verdâtre. Elle regarda ses pieds.

— Qu'est-ce qu'il a fait toute la semaine ?

— Il a travaillé, répondit Ruby.

Sa mère redressa vivement la tête.

— Tu es sûre que c'est Lucius ?

Elle parut alors remarquer Chiun et Remo.

— Ce type que vous avez laissé là, je lui ai arrangé le bras du mieux que j'ai pu. Mais après ça, il a voulu rester à l'hôtel. Dites ?

— Que je dise quoi ? demanda Remo.

— S'il est docteur, comment ça se fait qu'il peut pas arranger son bras ?

— Ce n'est pas ce genre de docteur.

M^{rs} Gonzalez hocha la tête, sa figure noire encore plus creusée par des rides de perplexité.

— Probable pas. Autrement, il serait capable de s'arranger.

— Où est-il ? demanda Remo.

— À l'hôtel.

— Quel hôtel ?

— Un de ceux-là, par ici.

Remo se retourna pour implorer le secours de Ruby. Elle parlait avec animation à Chiun, dans un coin.

— Ruby ! gémit Remo.

— Il est au *Holiday Inn*. Vous deux, prenez les devants. Je vous retrouverai là-bas. Faut que je m'assure que maman va bien.

Dans sa chambre d'hôtel, Smith lisait les journaux, assis sur une chaise droite. La pièce avait l'air d'avoir émergé des pages hermétiquement closes d'un catalogue de Sears Roebuck, comme si jamais personne n'y avait vécu et, en voyant la figure acide et pincée de Smith, Remo ne trouva aucune raison de revenir sur ce jugement.

— Comment va l'épaule ? demanda-t-il.

— Je crois que demain j'arriverai à laver toute cette saleté verte que cette femme a tenu à toute force à y étaler. Ainsi, je ne serai pas trop gêné d'aller consulter un médecin.

Chiun déboutonna la chemise de Smith et la fit glisser sur l'épaule

droite pour examiner la blessure. Il appuya du bout des doigts et approuva de la tête.

— Cette saleté verte a très bien agi. Il faudra que je lui demande ce que c'est. Vous guérissez bien.

— Que s'est-il passé en Floride ? demanda Smith en se reboutonnant.

Remo ne se souvenait pas d'avoir vu Smith sans veste et gilet.

— La Floride ? répéta Smith.

— Ah oui. De Pauw est mort, les prisonniers sont délivrés, Dieu est dans son ciel, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes et je suis de nouveau à la retraite.

— Eh bien, peut-être. Mais il reste encore un petit détail.

La figure de Remo s'assombrit.

— Depuis que je vous connais, Smith, il y a toujours encore un petit détail.

— Écoute l'empereur, Remo, dit Chiun. Qui sait si ce dernier petit détail ne va pas apporter la gloire à ta vie ennuyeuse ? Dites-le-lui, empereur, dites-le-lui. Quelle est cette dernière chose merveilleuse ?

Smith s'éclaircit la gorge.

— Oui, eh bien... Vous savez que nous ne pouvons opérer qu'en secret. Sans secret, CURE n'existe plus.

— J'ai entendu ça, et réentendu et ré-réentendu.

— Notre secret a été éventé. Fracassé, je crois, serait le mot plus juste.

— Bravo. Alors fermez boutique. Ouvrez une épicerie quelque part dans le New Hampshire. Volez les indigènes avant qu'ils vous volent. Je connais un bon agent immobilier. Si vous aimez les maisons sans toits.

Chiun prit un air sévère.

— Remo, depuis que tu es passé à la télévision, tu as perdu toutes tes manières. C'est ça que ça t'a fait, de devenir vedette ? Manifeste un peu de respect aux petites gens.

— Qui sont les petites gens, Chiun ?

— Tout le monde sauf moi.

— D'accord, Smitty, je vais vous écouter avant de vous rire au nez. Qui a fracassé la sécurité, cette fois ? Et après ?

— Ruby Gonzalez. Et vous devez l'éliminer.

Smith observa attentivement Remo mais ne vit aucun changement d'expression. Remo s'écarta simplement de la chaise et alla regarder par la fenêtre.

— Pourquoi ne pas parler simplement, Smitty ? Vous ne voulez pas dire éliminer, vous voulez dire la tuer, n'est-ce pas ?

— Si vous préférez. La tuer.

— Des clous. Vous oubliez que j'ai démissionné.

— Rien que cette dernière petite chose.

— Rien à faire. Je suis à la retraite. Si vous voulez vous débarrasser d'elle, adressez-vous à Chiun. Il est encore dans la profession. Mais pas moi.

Smith regarda Chiun qui secoua tristement la tête.

— Tous vos ennemis, empereur, sont mes ennemis. Montrez-les-moi et ils sentiront passer la colère de Sinanju. Mais pas cette petite fille avec les oreilles en choux de Bruxelles. Pas elle.

— Pourquoi est-elle différente ?

— Elle va me donner un fils. Tout est arrangé.

— Vous ? Un fils ?

— Ce sera techniquement celui de Remo, bien sûr.,

— J'ai mon mot à dire à propos de ça, dit Remo sans se retourner.

Derrière son dos, Chiun secoua de nouveau la tête, indiquant à Smith que Remo n'avait pas dû tout voir au chapitre.

— Alors cela, je ne puis le faire. Je ne puis, par ma propre main, perdre la seule bonne recrue que ma Maison aura jamais, ma chance de repasser mes secrets à quelqu'un de méritant, comme l'ont fait depuis des siècles tous les autres Maîtres.

Remo renifla de dégoût.

— Probable que vous serez obligé de le faire vous-même, Smitty. Vous verrez un peu comment c'est.

— Certainement, je le ferai, dit Smith.

— Faites ça.

Remo cligna de l'œil à Chiun qui tourna le dos pour que Smith ne le voie pas sourire.

— Je le ferai, répéta Smith.

On frappa à la porte.

— C'est ouvert ! cria Remo.

Ruby entra. Elle s'était changée et portait une robe blanche sans manches. Sa peau était aussi pure et lisse que de la glace au chocolat fondue. Sa figure étincelait de jeunesse comme celle d'une femme qui trouve tout le maquillage dont elle a besoin dans une savonnette.

— Salut, dit-elle à Smith. Ils vous ont raconté ce qui s'est passé ?

— Non, intervint Remo sans laisser parler Smith. Nous ne racontons jamais. Nous lui disons simplement que la mission est accomplie. Il n'aime pas apprendre les détails parce qu'il pourrait comprendre, rien qu'une fois, que quelqu'un meurt chaque fois que nous lui fabriquons un nouveau cadavre. Il ne veut pas entendre parler de ça. Il veut seulement que nous lui envoyions des listes mensuelles de victimes pour ses tableaux statistiques.

— Faut bien des tableaux, dit tranquillement Ruby.

— Alors, parlez-lui. Il a une petite affaire avec vous, d'ailleurs. Chiun et moi passons à côté. Parlez-lui.

Dans la chambre voisine, la porte de communication fermée, Remo demanda à Chiun :

- Combien de temps ?
- Quoi, combien de temps ?
- Combien de temps lui faudra-t-il pour mettre Smith dans sa poche et lui voler ses chaussettes ?
- Tu dis combien, toi ?
- Cinq minutes, proposa Remo.
- Trois, dit Chiun.
- Pari tenu. Personne ne peut avoir Smith en trois minutes. Mon propre record personnel est de cinq minutes quinze secondes.
- Que parions-nous ?
- Tout ce que vous voudrez, petit père.
- Tout ?
- Tout sauf ça, répliqua Remo.

Dans l'autre chambre, Ruby s'assit sur une chaise en face de Smith, qui pianotait sur le petit bureau de formica blond. Elle rompit enfin le silence.

- Comment vous allez vous y prendre ?
- Plaît-il ?
- Vous. Comment vous allez vous y prendre ? Un pistolet ou quoi ?

Smith cessa de pianoter.

- Comment savez-vous ça ?
- Facile. Vous êtes le cerveau de cette opération. C'est ce que je ferais, à votre place.
- Ah, je vois, murmura Smith qui n'avait jamais eu à se proposer pour tuer quelqu'un.

- Bien sûr, ce ne serait peut-être pas votre intérêt.
- Pourriez-vous m'expliquer pourquoi ?
- Bien sûr. Vu que je viens ici et que je sais ce que vous voulez faire, je serais plutôt nunuche d'entrer comme ça sans rien faire. Alors j'ai pris mes précautions.

- Quel genre de précautions ?
- J'ai écrit tout ce que je sais et je l'ai un peu éparpillé.
- J'ai entendu très souvent cette menace, dit Smith.
- Ouais, je sais. Quelqu'un est toujours en train de donner quelque chose à son avocat pour s'il meurt et tout. Et alors vous descendez d'abord l'avocat pour qu'il ne se passe rien. Moi, je n'ai pas fait ça. J'ai tout laissé là où la CIA l'aura si je meurs.

Smith examina Ruby d'un air songeur. Elle hocha la tête.

- J'ai pensé que vous pourriez avoir mon avocat ou quelque chose, vous assurer que ce que je lui dis n'ira pas plus loin. Mais la

CIA ? Ils vont se régaler quand ils découvriront ce que vous avez fait alors qu'ils se faisaient taper sur les doigts pour bien moins que ça. Jamais ils ne vous lâcheront. CURE disparaît dans le tout-à-l'égout.

Smith soupira et Ruby ajouta :

— Maintenant, regardez le bon côté.

— Il n'y a pas de bon côté.

— Bien sûr que si. D'abord, vous pensez que j'en sais un petit peu sur votre organisation, assez pour être dangereuse. Et ce n'est vrai qu'en partie. J'en sais un long grand bout sur votre organisation.

— Comment l'avez-vous appris ?

Elle désigna du menton la chambre voisine.

— J'ai été avec eux dans deux missions. Faudrait être sourd-muet et aveugle pour ne rien apprendre. Je sais qui vous êtes, où vous opérez, ce que vous faites, ce que vous faites personnellement et ce qu'ils font et j'ai une petite idée de ce que vous dépensez et où le Président planque le téléphone pour vous appeler et quels sont vos codes téléphoniques. Comme ça. À part vous, je crois que j'en sais plus long que personne au monde sur votre opération.

— Il ne me manquait plus que ça ! Une femme qui en sait trop et dont je ne peux pas me débarrasser.

— Vous voulez que je vous dise que faire ? demanda Ruby.

— Quoi ?

— Embauchez-moi.

— Vous embaucher ? Pour quoi faire ?

— Rien de spécial. Pas tout de suite. Mais j'entends des trucs. Je me tiens au courant. Des fois, si vous avez besoin d'une aide spéciale, vous m'appellez. Je ne suis pas bête et je ne dis rien à personne.

— Est-ce que j'ai le choix ?

— Non. C'est pour ça que c'est votre jour de chance.

— Combien voulez-vous ?

— Faites-moi une offre.

— Cinq mille dollars.

— Vous rigolez, dit Ruby.

— Pourquoi ?

— Je faisais vingt-cinq mille avec la CIA avant de la quitter.

— Pour faire quoi ? demanda Smith dont le premier salaire à la CIA avait été de sept mille dollars par an, mais il y avait longtemps.

— Pour être là. En trois ans, ils ont fait appel à moi une fois. Ils m'ont envoyée dans cette île et je suis tombée sur ces deux-là, là à côté. Je vous ai aidé à ce moment et quand je suis revenue je ne suis pas allée crier sur les toits que j'étais une grande espionne, qui aidait une organisation secrète.

— Je vous en donnerai vingt-trois mille, proposa Smith, vaincu.

— Trente, dit aussitôt Ruby.

— Coupons la poire en deux. Vingt-cinq.

— Si on coupe la différence en deux, ça fait vingt-six mille cinq.

— Bon, gémit Smith, mais c'est du banditisme.

— Ouais, mais maintenant je suis votre bandit. Et je m'en vais me gagner mon argent pour vous en moins de cinq minutes.

Laissant Smith assis l'air perplexe, elle ouvrit la porte de communication.

— Qu'est-ce que vous attendez pour venir ? lança-t-elle à Chiun qui sourit et jeta à Remo un regard triomphant.

— Deux minutes cinquante-cinq secondes. Tu as perdu.

— Aaaah, fit Remo écœuré. Vous en faites pas. Je vous paierai. Dès que j'aurai reçu mes droits sur le Hachi-Mouli.

Il fit deux pas mais au passage, Chiun lui glissa une main furtive dans la poche et en retira une liasse de billets. Il en extirpa les dix dollars que Remo lui devait et jeta le reste sur le canapé.

Dans la chambre, Remo dit à Smith :

— Pas si facile quand on doit les regarder dans les yeux, hein ?

— Vous vous trompez, Remo. C'était une simple décision administrative.

— Voilà encore une simple décision administrative. Je vous quitte. Smith hocha la tête.

— Je sais. Qu'allez-vous faire ?

— Je vous l'ai dit. Je vais toucher des tas de droits de ces publicités, pour mes mains. Je serai riche. Mes mains seront célèbres. Ensuite, qui sait ? Peut-être mes pieds. Ils voudront peut-être quelqu'un qui fasse quelque chose avec ses pieds.

— Comme un singe. Ils font des choses avec leurs pieds, dit Chiun.

— Comment s'appelle donc ce gadget pour lequel vous avez fait de la publicité ? demanda Smith en prenant un journal sur le bureau.

— Le Hachi-Mouli.

— Je crois que vous auriez tort de compter sur eux pour faire votre fortune.

— Pourquoi ? Faites-moi voir ça !

Smith lui tendit le journal et lui montra l'article qu'il avait encadré.

Vingt-sept procès en dommages-intérêts, pour un total de plus de quarante-cinq millions de dollars, étaient intentés contre le fabricant du Hachi-Mouli par des ménagères dont les doigts et les mains avaient été tailladés par l'instrument en question. Elles accusaient la publicité télévisée montrant la facilité d'emploi de l'appareil d'être mensongère et d'avoir été filmée au ralenti pour être accélérée ensuite.

Comme le fabricant le nia catégoriquement, les avocats représentant les blessées modifièrent leurs plaintes pour inclure parmi les accusés un certain X qui avait fait la démonstration du gadget. Plainte était donc portée contre X pour avoir eu recours à une

dextérité manuelle afin de donner aux ménagères « un faux sentiment de sécurité en faisant croire que l'ustensile était sans danger pour les personnes normales ».

Remo regarda Smith et s'il l'avait vu sourire il l'aurait tué sur-le-champ. Mais Smith avait sa longue figure sombre habituelle.

— Voyons un peu, Remo. Votre part des quarante-cinq millions de dommages-intérêts devrait être dans les vingt-deux millions cinq. Il va vous falloir vendre pas mal de coupe-carottes pour payer ça.

Remo soupira.

— Je trouverai un autre travail.

Ruby lui tapa sur l'épaule.

— Je peux vous parler, s'il vous plaît ?

— Parlez.

— À côté.

Dans l'autre chambre, il demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ne soyez pas si grognon.

— Facile à dire pour vous. Vous ne venez pas de perdre toutes vos chances de devenir une riche vedette de la télévision.

— Vous aurez une nouvelle chance une autre fois.

— Et en attendant, qu'est-ce que je dois faire ?

— Je m'en fiche. Je veux vous parler de ce que vous avez fait.

— Quoi donc ?

— La libération de Lucius. De ces autres garçons.

— Pour vous. Je vous devais un service.

— Non, pas du tout. C'était un devoir envers votre pays, déclara Ruby. C'était une bonne chose, ce que vous avez fait là.

Remo s'assit lourdement sur le lit. Il resta un moment silencieux avant de relever la tête.

— Vous le pensez vraiment ?

— Oui. C'était une bonne chose. Aujourd'hui, grâce à vous, l'Amérique est un meilleur pays pour y vivre. Nous devrions tous avoir l'occasion de faire ça un jour ou l'autre.

— Vous parlez sincèrement ? Vraiment ?

— Vraiment. Je suis fière de vous connaître.

Remo se leva.

— Vous avez raison, vous savez. C'était vraiment un plaisir de nous débarrasser de cette ordure, aujourd'hui. Ça chasse un bon peu de la puanteur.

— C'était une bonne chose, répéta Ruby.

Remo lui prit les mains.

— Vous savez, l'idée de Chiun. Vous et moi. C'est peut-être pas si bête.

Ruby sourit.

— On pourra toujours voir.

— Oui. Certainement. Certainement.

Remo retourna dans la grande chambre,

Ruby sur ses talons. Chiun la regarda et, derrière Remo, elle leva le pouce. En passant devant Chiun, elle lui souffla :

— Vous avez perdu. C'était facile. Où sont mes dix dollars ?

Chiun lui tendit le billet qu'il avait piqué dans la poche de Remo. Elle le glissa, dans son décolleté. Chiun et elle observèrent Remo quand il s'approcha de Smith.

— Smitty... J'ai décidé de vous accorder encore une chance. Smith faillit sourire.

— Mais si vous la laissez passer, fini. J'ai raison, Chiun ?

— Pour la première fois, dit Chiun.

— J'ai raison, Ruby ?

— Puisque vous le dites, dindon.

*Le livre qui a été copié
pour cette édition numérique
a été achevé d'imprimer le 7 juin 1983
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'édit. 11082 – N° d'imp. 1014 –
Dépôt légal : juin 1983